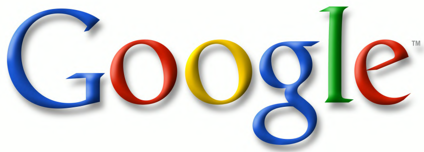





AUCTOR
PRETIOSA
FACIT

LES

GENS TARÉS


AUCTOR PRETIOSA FACIT

LES

GENS TARÉS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

SCÈNES ET MENSONGES PARISIENS................ Un vol.
LES AMOURS DE THÉATRE...................... Un vol.
ROSALINDE, comédie.
JALOUX DU PASSÉ, comédie.
SINGULIERS EFFETS DE LA FOUDRE, comédie.
LA QUESTION D'AMOUR, comédie.

SOUS PRESSE :

LA BOHÈME DES FEMMES, suite et fin des *Gens tarés*. Un vol.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

LES

GENS TARÉS

PAR

AURÉLIEN SCHOLL



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1865

PETITE PRÉFACE

Une denrée propre à tous les usages, et dont on a beaucoup abusé depuis quelque temps, c'est L'ESTIME DES HONNÊTES GENS.

L'estime des honnêtes gens est, dans les maladies de l'honneur, une sorte de quinquina moral. Ce qui me surprend, c'est de n'avoir jamais entendu un honnête homme parler de l'estime des honnêtes gens. Ce sont *les autres* qui ont inventé et mis à la mode ce remède de consolation.

Après une spéculation douteuse, une condamnation correctionnelle ou un acquittement en cour d'assises, on se réfugie dans l'estime des honnêtes gens, ce qui est plus agréable que de passer à l'étranger.

En dehors du châtiment social qui résulte des poursuites judiciaires, on trouve toute une classe d'individus qui, sans être hors la loi, n'est pas restée d'une façon précise dans les limites de l'honnêteté. A ceux-là il n'y rien à dire, on les appelle des *habiles*, et le seul désagrément de leur situation est l'obligation où ils se trouvent d'ajouter deux ou trois cent mille francs à la dot de leurs filles.

En Orient, l'homme qui a payé sa dette à la justice ne doit plus de comptes à personne.

Il rentre dans la société, les mains dans ses poches.

Mais en France, il rentre presque toujours — les

mains dans les poches des autres, conséquence fatale des difficultés que lui crée le passé.

A Paris, on est fier d'un rien. On est fier d'une belle main au lansquenet, d'une maîtresse qu'on a prise à quelqu'un, d'un pantalon gris-perle, du trot d'un cheval ou de la légèreté d'une voiture. Il ne faut donc pas s'étonner s'il reste encore quelques originaux qui soient fiers de leur caractère et de leur honnêteté.

Que la faute commise ne soit pas irréparable, que la tache ne soit pas indélébile, nous y consentons.

Mais que, par un excès d'indulgence qui ressemble fort à une lâcheté, cette faute, cette faillite à l'honneur puissent servir l'homme qui s'en est rendu coupable, c'est ce qui est arrivé, et c'est l'abus contre lequel nous protestons de toute notre énergie.

Une poignée de drôles a spéculé sur la banalité

parisienne ; l'impudence a fait prime et la honte s'est faite légion. — C'est là notre roman. Tout est vrai dans cette étude, même l'impossible.

Il y a plus de cavernes à Paris que dans les Abruzzes.

LES GENS TARÉS

PROLOGUE

LA BOITE AUX LETTRES

C'était en novembre 1829, par une nuit maussade qu'un épais brouillard avait encore épaissie de ses âcres vapeurs. Une chaise de poste roulait rapidement sur la route royale de Saintes à Saint-Jean-d'Angély. Les deux chevaux, d'allure vigoureuse, galopaient vaillamment au bruit des grelots traditionnels.

Le postillon semblait avoir dépouillé l'indolence naturelle aux paysans de la Vendée ; et, malgré l'intensité du froid, il se tenait droit et attentif sur ses

étriers, tournant quelquefois la tête du côté de la voiture, comme un homme qui se sent surveillé.

La lanterne au réflecteur brillant projetait un rayon vigoureux qui perçait le brouillard, et éclairait vivement la croupe des chevaux, tandis que leur tête, se dessinant à peine dans la nuit, prenait des proportions fantastiques...

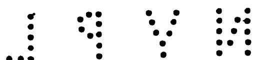
A l'intérieur de la chaise de poste, deux hommes étaient assis, enveloppés dans de larges manteaux à collets étagés comme on en a pu voir sur le dos des derniers cochers de cabriolet. Ce chaud et lourd vêtement a eu son temps ; c'est Odry qui l'a tué dans la burlesque épopée des *Saltimbanques*.

Engagés dans une commune entreprise, liés sans doute par des intérêts puissants, ces deux hommes échangeaient par intervalle quelques brèves paroles où se trahissaient l'impatience et la préoccupation.

— Nous approchons, dit le voyageur de droite, plus âgé que son compagnon.

Ce dernier tira sa montre et la fit sonner.

— Deux heures et demie, murmura-t-il ; et ou-



vrant un des carreaux à charnières qui fermaient la voiture, il cria au postillon :

— Arrête à la ferme des Trois-Pigeons !

Un instant après, la chaise de poste cessa de rouler.

Les voyageurs descendirent, et après avoir détaché les colliers de grelots, ils enveloppèrent les roues d'une étoffe grossière ; des cordons cousus à intervalles égaux permettaient d'attacher solidement l'étoffe à la jante ; puis, l'un d'eux enleva la lanterne et la cacha sous son manteau.

La besogne terminée, les deux hommes remontèrent dans la voiture, qui traversa silencieusement la grande rue de Saint-Jean-d'Angély.

— Halte ! fit alors celui qui paraissait commander l'expédition.

Le postillon arrêta court.

L'homme saisit un petit sac de cuir dans la poche de la chaise et sauta vivement à terre ; son compagnon le suivit.

Tous deux marchèrent quelques pas et arrivèrent sur la place.

— C'est ici, dit le chef de l'expédition, éclairez !

L'autre promena la lanterne sur la façade mouillée d'une maison à porte grise, et de l'obscurité sortit ce mot :

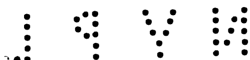
BOITE AUX LETTRES.

Là se trouvait, en effet, le bureau de poste, tenu par une vieille fille, parente d'émigré, qui dormait honnêtement du côté du jardin.

Si l'administration dispose à Paris d'un factionnaire, qui protége le jour et la nuit la grande boîte de l'administration des Postes, dans laquelle on pourrait jeter des pièces d'artifices, des chats ou des enfants nouveau-nés, il faut avouer que, même dans les grandes villes, les boîtes auxiliaires n'ont pour sauvegarde que le respect public.

On pense bien que la boîte aux lettres de Saint-Jean-d'Angély n'était gardée par aucun gendarme, ni doublée en fer. Elle présentait une ouverture de quinze centimètres environ, recouverte en auvent par une mince feuille de tôle peinte en gris comme le panneau...

Le chef de l'expédition tira du sac de cuir quel-



ques instruments à pinces et à crochets, et il fit sauter une des planches du panneau.

L'autre avait vivement retourné la lanterne...

A l'intérieur, rien ne bougea.

— Éclaire, Jacques, reprit le plus âgé, qui, en deux tours de poignet, eut détaché la boîte aux lettres.

Jacques éclaira. Quelques lettres à peine tombèrent sur la marche... Parmi ces lettres se trouvait un large pli carré cacheté de noir.

— Voilà les armes ! dit Jacques. Duc de Tonnay-Saintonge. — *Ecartelé : aux 1 et 4 d'or aux cinq besans de sinople en sautoir; aux 2 et 3 d'azur aux trois merlettes d'argent en pal; timbré d'une couronne à cinq feuilles d'acanthe; supports, deux hérauts armoriés de la maison, et pour cri* : TONNEZ, SAINTONGE !

Et, serrant avec soin la précieuse lettre, il restitua fidèlement les autres à la boîte violée, remit le panneau, et vissa la plaque avec une exactitude qui faisait honneur à ses talents. Jacques trempa la main dans le ruisseau et inonda le volet d'une eau boueuse.

— Essuie maintenant, dit le vieux ; et, prenant la lanterne des mains de Jacques, il examina le panneau avec attention. Un juge d'instruction n'eût pu découvrir la moindre trace de l'effraction...

Les outils furent remis dans le petit sac, et les deux hommes regagnèrent la grande rue et remontèrent dans la chaise.

L'expédition n'avait pas duré six minutes.

Les chevaux partirent au galop, et la chaise de poste disparut dans les ténèbres...

I

CE QUE PEUVENT COUTER 200 FRANCS D'AMENDE

Le 2 août 1844, les abords de la chambre correctionnelle au palais de justice de Paris présentaient un aspect inaccoutumé. Il ne s'agissait cependant que d'un délit fort ordinaire, un délit de presse, une diffamation. La diffamation est le côté faible du journalisme. En matière de diffamation, la PREUVE



n'est pas admise. Un homme volé peut crier *au voleur!* il n'a pas le droit de l'écrire, et c'est là une tentation à laquelle il est bien difficile de résister. Toutefois, ce n'est pas d'un délit de ce genre que le tribunal avait à connaître. Il ne s'agissait que d'attaques violentes et acharnées contre une cantatrice des Italiens, Martha Ferrani.

La curiosité du public tenait donc à des causes étrangères à l'affaire elle-même.

Le personnage qui allait s'asseoir au pied du tribunal, Jacques Lefèvre, avait conquis une certaine notoriété dans la publicité parisienne, et, comme tous les gens qui cherchent à graver leur nom dans l'esprit de la foule, il ne manquait ni d'envieux apparents, ni d'ennemis cachés. Des bruits fâcheux avaient couru sur son compte ; quelle part fallait-il faire à la calomnie? on allait enfin le savoir. Ce procès, insignifiant dans le fond, pouvait être une exécution complète et inexorable.

Une des célébrités du barreau de Paris, Me Laugié (1), assistait Jacques Lefèvre. Un jeune avocat,

(1) Voir l'*Histoire d'un premier amour.*

brillant, incisif, acerbe, Me Marsan, plaidait contre lui.

Après les questions d'usage adressées à Jacques Lefèvre, le président donna la parole à Me Marsan.

Celui-ci commença froidement sa plaidoirie au milieu du silence général.

« Assurément, messieurs, si M. Jacques Lefèvre avait renfermé sa vie dans une modeste obscurité et dans un travail discret, il serait peu généreux d'aller fouiller sa lamentable histoire et de le tracasser sur son passé! Mais il a cherché le bruit, il s'est posé en agresseur. On s'est naturellement demandé ce qu'il était :

» Dans la presse, un écrivain exceptionnel, au style incorrect, heurté, bizarre, prompt à l'attaque et à la rage, une manière de bravo de la littérature.

» Dans la vie, une sorte d'aventurier ayant couru le monde et pratiqué tous les métiers, toutes les industries. Sa littérature est étrange et tourmentée comme sa vie. Son existence explique son style. On sent en lui l'homme qui a été forcé de demander, bien jeune, aux voyages lointains, aux grandes



émotions, des distractions, des ressources — et l'oubli. Cette vie, ce passé, ces aventures, ont produit cette littérature impossible qu'il verse à flots dans les journaux de troisième ordre, et dans les hasards de laquelle il sacrifie à ses colères, à ses rancunes, à son ambition, à ses besoins, que sais-je?... Profond philosophe celui qui lirait dans cette âme et percerait les mystères du cœur de cet homme!

» Qu'on ne parle pas, pour m'imposer silence, des immunités de la vie privée! Nous ne sommes pas si simples que de nous laisser désarmer par cette pruderie posthume, qui ne profiterait à personne.

» Les immunités de la vie privée! est-ce que Lefèvre les a jamais respectées pour venir aujourd'hui s'abriter derrière elles? Que voulez-vous donc obtenir? Le monopole de la diffamation? Il n'appartient à personne, et nous restons dans les limites de notre cause en dévoilant la vérité sur notre agresseur.

» Aurez-vous la prétention de réclamer au nom de M. Lefèvre les privilèges des écrivains modérés,

consciencieux, qui jugent les talents sans attaquer les personnes et les caractères? Mais il s'est constamment agité entre l'emphase du mépris et l'hyperbole de la flatterie, humble avec les puissants jusqu'à la servilité, arrogant jusqu'à l'impudence avec les petits.

» Il est dans la fatalité de certains écrivains d'être toujours aux prises avec des femmes. Ce n'est pas la passion qui conduit dans les coulisses les hommes de cette nature. Il y a une critique vénale qui fait payer ses sourires et racheter ses colères. Cette critique gravite autour des femmes, qui, par leur beauté autant que par leur talent, attirent les hommages des gens du monde. Il se forme dans le salon facile de ces comédiennes une société mélangée dans laquelle se trouvent souvent des personnages marquants, des grands seigneurs étrangers. La société *souterraine*, dont Jacques Lefèvre aspirait à être le tyran, recherche avec avidité ce genre de relations. Il y a là un laisser-aller, une négligence des gens bien élevés qui facilite le rapprochement des intrigants.

» Si l'influence de la presse s'exerce dans les sphères élevées de la morale, de la philosophie, de la politique, à plus forte raison elle agit dans ce monde hétéroclite au moyen duquel Jacques Lefèvre a tenté de s'élever ; mais là, elle est souvent odieuse à voir, quand l'écrivain transforme sa plume en stylet.

» Il y a des orgueils qui ne s'arrêtent devant aucun obstacle. Il y a des hommes qui passent leur vie à tenter des escalades.

» Cet homme commençait à se relever. On oubliait, — ou du moins on semblait oublier le passé. Quelques portes s'étaient ouvertes pour lui. Un peu plus il était dans une société possible, et tout cet échafaudage si péniblement construit, il le renverse par un de ces mouvements de rage qui semblent être le reflet d'un feu intérieur, d'un remords qui fermente !

» Au premier bruit de ce procès, ç'a été une rumeur générale : « Comment ! s'écriait-on, Jacques Lefèvre à l'audience ! est-ce possible ? Il fera défaut, il partira ! » Ce sentiment l'a suivi jusqu'ici. C'est ce qui explique cette ardente curiosité qui oppresse

toutes les poitrines. — Osera-t-il aller jusqu'au bout? — N'en doutez pas, le voici. Il est arrivé la canne à la main; on lui aura dit qu'on ne fumait pas devant les juges, car sans cela il aurait certainement un cigare à la bouche.

» Quel est donc cet homme?

» Je vais vous le dire. »

A ces mots, l'auditoire eut un frémissement de curiosité, et Me Marsan poursuivit après avoir pris un temps :

« Pierre-Jacques Lefèvre est né à Cherbourg, le 27 avril 1809.

» Turbulent et indiscipliné, il fut embarqué comme novice, du 6 février au 7 août 1828, sur le navire de commerce *la Belle Nadèje*, et il revint à Cherbourg, où M. Lefèvre père était courtier maritime.

» Au retour, Jacques Lefèvre fut employé chez MM. Dupaty et compagnie. Ici se place sa première comparution en cour d'assises. Une fausse signature, le vol d'un sac d'argent. Lefèvre fut arrêté sous la cage de l'escalier d'une maison où il s'était caché.

» Les faits matériels étaient avoués ; mais la jeunesse de l'accusé, l'honorabilité du père, l'engagement qu'il prenait de le faire naviguer de nouveau, furent invoqués par la défense, et le jury, cédant à un de ces entraînements de pitié qui se comprennent, acquitta Jacques Lefèvre. Il fut réembarqué, toujours en qualité de novice, sur le navire de commerce *la Diane*, d'où il s'échappa huit jours après le départ. Une tempête, ayant forcé le capitaine de *la Diane* de relâcher à la Rochelle pour réparer des avaries, Lefèvre déserta.

» Où alla-t-il ? que devint-il pendant un an ?

» Nous entrons ici dans le domaine des suppositions, et je veux croire que Lefèvre vécut, comme il l'a dit, dans un chantier de construction à la Porte des Dames. Lassé de l'habit d'ouvrier, dégoûté de la scie et du rabot, Lefèvre s'embarqua en 1830 sur le navire marchand *la Loire ;* il passa plus tard sur le cutter de l'État *le Chevreuil*, où il navigua jusqu'en 1833 comme matelot de troisième classe.

» Là se termina sa carrière maritime. »

II

Mᵉ Marsan interrompit un instant sa plaidoirie.

Un frémissement parcourait l'auditoire.

— Silence ! cria l'huissier.

Et Mᵉ Marsan reprit d'une voix calme et mesurée :

« Homme de lettres ! journaliste ! titres que personne ne vous conteste ! professions sans diplôme et sans patente ! Combien y en a-t-il de connus de ceux qui se qualifient ainsi ? Combien qui vivent de leur plume, sinon de leur talent? Une désolante statistique répondrait à ces questions. — Mais que faire ? que devenir? Un négociant veut des références, et pour aspirer à une position de domestique même, il faut pouvoir fournir des renseignements ! Bien que l'éducation première lui fît défaut, Lefèvre ne manquait ni d'esprit ni de gaieté. Il avait vu des plages lointaines, il pouvait raconter des aventures drama-

tisées et des voyages arrangés. Il se présenta donc à Paris comme officier de marine démissionnaire, et, profitant de la facilité de la profession, il se fit homme de lettres !

» Il y a trois espèces d'individus dans le monde littéraire :

» Les écrivains,

» Les bohêmes,

» Et les aventuriers.

» Personne, plus que moi, messieurs, ne respecte l'écrivain, poëte, critique on romancier. C'est l'avocat des idées, le ciseleur de la pensée.

» Au-dessous même de ceux qui inscrivent en lettres d'or leur nom sur les pages de notre époque, se trouve une légion de tirailleurs, journalistes allègres, vifs, remuants, tapageurs. Ils sont, dans la publicité parisienne, ce que sont les écureuils dans un bocage. On dit des premiers qu'ils sont des hommes de talent, et des seconds qu'ils sont des hommes d'esprit. J'admire et je respecte les uns, je sympathise volontiers avec les autres. Nous leur devons tous un sourire, une distraction ; ils con-

tinuent les traditions de la gaieté française, de l'anecdote et du vaudeville.

» Après ceux-là viennent les bohêmes, race peu féconde, ayant une foi singulière à son génie sans bras, à sa muse sans mamelles. Les bohêmes sont quelquefois paresseux, quelquefois impuissants : ils écrivent peu et parlent beaucoup. On en cite qui ont fait deux vers, mais ces deux vers sont remarquables. Ceux qui vont jusqu'au sonnet commencent à faire des concessions.

» Les bohêmes sont honnêtes et leur pauvreté est respectable. Ils vivent d'illusions, et s'ils n'ont pas d'habits, ils se consolent en pensant qu'ils ont de la couleur. Quelquefois le vrai talent s'est trouvé parmi eux ; il est sorti des *noms* de la bohême, laissons-la donc s'épanouir au soleil. Si elle ne fait pas de bien, elle ne fait pas de mal.

» Mais les aventuriers de la littérature ! les gens qui font du journal un moyen d'intimidation, une arme, — et une arme souvent empoisonnée, oh ! ceux-là, la société doit les repousser de son sein par tous les moyens.

» L'opinion publique se dresse contre eux, mais ils n'en ont pas moins entre les mains une puissance qu'il faut leur arracher.

» Cet homme, ce Lefèvre, a attaqué, diffamé tous ceux qui l'ont obligé. Embusqué derrière des pseudonymes, il a visé au cœur les gens qui lui avaient réfusé la main.

» Accueilli par pitié chez un compatriote qui avait connu son père, il le vole et prend la fuite. On le retrouve errant à l'étranger, glapissant à Venise, sur le théâtre San Benedetto, des *Marchons!* et des *Combattons!* La misère l'avait fait chanteur. A Turin et à Parme, il devient espion de l'Autriche. Il séduit une femme et la dépouille de ses diamants. Il passe en Suisse. Là, deux années de sa vie nous échappent. Il apparaît de nouveau à Liége, à Anvers et à Bruxelles.

» Audacieux et fluet, il ne doutait de rien. Écrivait-il dans des feuilles de chou, ces gazettes fugitives qui ne vivent qu'un jour, il se disait journaliste.

» Avait-il d'anciens comptes à régler avec la vin-

dicte publique, il suppliait la police de ne pas le *traquer*, lui offrant en échange le concours de sa plume. S'improvisait-il grand seigneur, il se donnait des airs superbes, et de valet qu'il était dans certaines résidences ducales, il se procréait gentilhomme et ex-ministre plénipotentiaire ; il se faisait confectionner un portefeuille où ses initiales figurent comme une MARQUE.

» Tous les déguisements lui étaient familiers. Il a pris et porté tous les uniformes. Ce que le jeu lui prenait, les signatures d'autrui le lui rendaient... »

L'avocat, entrant ensuite au cœur de la question, plaida la cause de Martha Ferrani.

Jacques Lefèvre en fut quitte pour une légère amende; mais il était perdu... — on le croyait, du moins.

III

INSTITUTION POUR LES JEUNES DEMOISELLES, GRAND JARDIN DANS LE FOND

Plusieurs pensionnats des deux sexes prospéraient, sous le dernier règne, dans la rue de la Pépinière.

Cette rue, éventrée par la pioche d'or des Pereire, reliait alors deux riches quartiers de Paris : la Chaussée-d'Antin, où les spéculateurs heureux commençaient à élever hôtels contre hôtels, et le faubourg Saint-Honoré, séjour préféré des ambassades étrangères et d'une aristocratie nouvelle.

Enlaidie ou ornée, — cela est affaire de goût, — d'une vaste caserne, voisine d'un abattoir, de rues désertes et de terrains vagues, cette voie longue et irrégulière était, en général, assez mal habitée, et de belles propriétés s'y louaient à bas prix.

Voilà pourquoi mademoiselle Pérusson avait

établi là son institution pour les jeunes personnes.

A part la maison de la Légion d'honneur, dont le siége est à Saint-Denis, et qui a deux succursales, l'une aux Loges, l'autre à Écouen, il n'existe point en France d'établissements publics d'éducation secondaire pour les filles.

Les jeunes filles qui ne sont point élevées dans la maison paternelle sont donc confiées aux institutrices privées, religieuses ou laïques.

Quand on étudie cette délicate question de l'éducation des femmes, souvent traitée par les moralistes, toujours négligée par les législateurs, on est attristé de l'état précaire et ridicule où la laisse un siècle qui prétend tout détruire, tout régénérer, tout fonder.

On trouve, dans cet abandon, l'explication naturelle des plaies sociales les plus douloureuses.

Quoi qu'il en soit, disons tout de suite que la maison Pérusson n'était ni meilleure ni pire que les autres.

Mademoiselle Rosalie Pérusson était une grasse

personne de trente-neuf ans, aux cheveux rares, sans physionomie, de manières réservées, au ton mielleux, exercée à rendre tour à tour, et sans transitions sensibles, sa figure aimable, calme ou sévère, selon les circonstances, parlant peu et ayant d'ailleurs des phrases toutes faites pour les parents, pour ses subalternes et pour les élèves.

Son instruction officielle, attestée par le diplôme, suffisait aux exigences de la loi.

Aucun propos fâcheux ne circulait sur sa conduite à l'intérieur, ni au dehors.

Elle vivait en bons termes avec les trois autorités : municipale, universitaire, religieuse.

Mademoiselle Pérusson payait le tribut ordinaire aux niaiseries de l'éducation féminine, — altérant l'histoire politique et l'histoire naturelle, sûr moyen d'exciter des curiosités malsaines, — supprimant des mots à notre langue si pauvre, ce qui donnait aux dictionnaires l'attrait de romans, — prescrivant la coiffure en bandeaux, les robes sombres, les chapeaux noirs, pour rendre plus ingénieuse et plus perfide la coquetterie innée des filles d'Ève, — or-

donnant qu'on se tînt droite et qu'on baissât les yeux, occasion précieuse de développer la poitrine et de s'exercer aux regards en coulisse.

Parmi les élèves adultes, le *sentiment* existait comme dans les autres pensionnats.

Au lieu de distinguer les classes par les couleurs de la ceinture, mademoiselle Pérusson avait imaginé de leur donner des noms de fleurs.

Les grandes formaient la division des roses ; les moyennes la division des bluets ; les petites la division des marguerites.

Ce n'était plus un pensionnat, c'était un parterre ; et ce nouveau système contribuait à pousser ces demoiselles au sentiment.

Ce trait des mœurs intimes des pensions de filles vaut la peine d'être mis en relief.

Le *sentiment* est une compagne préférée, qui forme avec celle qui l'a choisie une union, un ménage, un mariage extravagant.

Pour le *sentiment* sont réservées toutes les tendresses, toutes les expansions, toutes les douceurs.

Il reçoit une alliance et mille souvenirs d'une

nature et d'une signification telles, que c'est à n'y rien comprendre.

L'élève qui quitte l'institution et y laisse son *sentiment* a des désespoirs d'amante et des jalousies d'Othello.

On a vu ces liaisons bizarres survivre aux années de pension, se prolonger dans le monde et se glisser entre une femme et l'homme qui devient son mari de par la nature et la loi!

On nous pardonnera ces apparentes digressions : la suite du récit les justifiera peut-être.

Parmi les professeurs de l'institution Pérusson se trouvait un des principaux personnages de notre drame. On le nommait M. Fèvre, et la maîtresse de pension semblait avoir pour lui des égards particuliers. M. Fèvre donnait des leçons d'histoire, il venait trois fois par semaine faire la classe des grandes. Après la terrible plaidoirie de Me Marsan, l'aventurier avait retranché une syllabe de son nom, il avait sacrifié sa moustache, et, vêtu d'une redingote boutonnée jusqu'au menton, les cheveux longs, portant sous le bras un gros livre bourré de

cahiers, il se glissait le long des maisons, baissant les yeux quand le hasard le mettait en présence d'une de ses anciennes relations.

On aurait difficilement reconnu, sous l'enveloppe graisseuse du pion, le pamphlétaire orgueilleux que la cour d'assises et les sifflets du public n'avaient pu abattre.

Le professeur d'histoire se livrait dans la pension Pérusson à des investigations singulières. Il avait pris en note le nom, l'âge et la fortune présumée de chacune des élèves. Malgré la vigilance de la Pérusson, M. Fèvre allait plus loin; il auscultait habilement le cœur des jeunes pensionnaires et déterminait dans la marge de son livre rouge ce qu'il y avait en elles de sensibilité, d'imagination et d'esprit romanesque.

Parmi les roses, les violettes et les marguerites se trouvait une petite sensitive qui préoccupait particulièrement le professeur d'histoire. On la nommait Suzanne. Elle avait quinze ans. Suzanne ne parlait jamais de son père ou de sa mère; jamais on n'avait vu ni l'un ni l'autre dans la maison. Pour Suzanne,

pas de fête ou de vacances ; elle sortait quelquefois avec mademoiselle Pérusson, mais le jardin *au fond de la cour* semblait avoir borné son horizon.

IV

La leçon venait de finir. Il était cinq heures. Un coup de cloche avait annoncé la récréation.

Petites et grandes se précipitaient sur le perron avec des cris de joie. Les longues tresses terminées par un nœud de ruban, les boucles blondes et les chignons soyeux s'agitaient de droite et de gauche. Les petits noms se croisaient en l'air comme des papillons : Berthe ! Jeanne ! Laure ! Charlotte ! Anna ! Léonie ! Thérèse ! Louise ! et des Marie, et des Marguerite à discrétion !

— Où donc est Suzanne ? demanda M. Fèvre à mademoiselle Pérusson.

— Elle est en retenue dans la salle basse, répondit la maîtresse de pension. Les jeux de garçon sont sé-

vèrement interdits, et mademoiselle Suzanne avait une toupie dans sa poche.

— Je lui dois une exemption pour la composition d'hier, continua M. Fèvre. Voyez-vous un inconvénient à ce que je délivre cette enfant?

Mademoiselle Pérusson, croyant prendre un air boudeur, allongea démesurément la lèvre.

— Vous gâtez vos élèves! s'écria-t-elle d'un ton de reproche.

— Je n'agirai que d'après vos ordres, dit M. Fèvre avec humilité.

— Passe pour cette fois, ajouta mademoiselle Pérusson; donnez-lui son exemption, mais grondez-la sévèrement.

M. Fèvre entra dans la salle basse, où mademoiselle Suzanne était occupée à graver son nom sur la boiserie au moyen d'un petit couteau pointu.

— Eh bien! mademoiselle, demanda M. Fèvre, vous voilà en pénitence?

Suzanne devint rouge comme une cerise.

— Vous aimez donc à jouer à la toupie?

— Oui, monsieur.

— Pourquoi ?

— Parce que cela ronfle.

Suzanne ouvrait de grands yeux désolés sur le professeur d'histoire, qui lui tendit un papier rose.

— Tenez, ajouta-t-il avec douceur, voici une exemption ; allez prendre votre récréation.

— Oh ! merci, monsieur ! s'écria Suzanne en battant des mains ; je vais aller retrouver Léonie, qui doit bien s'ennuyer sans moi.

— Qu'est-ce que Léonie ?

— C'est mon sentiment.

— Ah !

— Vous ne la connaissez pas, parce qu'elle est dans la classe de mademoiselle Duchemin.

— Êtes-vous du même pays qu'elle ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas où vous êtes née ?

— A la campagne.

— Quelle campagne ?

— On ne me l'a jamais dit.

— Vous ne savez pas comment on appelle cette campagne ?

— On l'appelait « le château. »

— Est-ce beau, ce château-là ?

— Non, monsieur, il est tout noir ; il y a une grande tour sur le côté et une rivière en bas.

— Mais par où êtes-vous venue à Paris ?

— Oh ! par une route bien longue ; mais j'ai dormi dans la voiture.

M. Fèvre craignit d'éveiller quelque soupçon dans l'esprit de la maîtresse de pension en retenant plus longtemps Suzanne.

— C'est bien, mon enfant, lui dit-il, vous pouvez aller jouer...

Et l'oiseau, quittant sa cage, prit sa volée dans le jardin.

— Que signifie ce mystère ? murmura M. Fèvre ; et, regardant par la fenêtre, il aperçut Suzanne qui sautait au cou d'une de ses camarades.

— C'est sans doute le *sentiment* en question, pensa-t-il.

Léonie était brune, avec des yeux bleus, et Suzanne était blonde, avec des yeux noirs. Le teint bistré de l'une, son air décidé, ses allures impérieuses,

tranchaient singulièrement avec la blancheur mate de l'autre, sa physionomie langoureuse et ses manières timides.

— Voilà comme je comprends deux amies, ajouta tout bas le professeur d'histoire en se dirigeant vers la porte.

— A mercredi, monsieur Fèvre, lui dit mademoiselle Pérusson.

— Mademoiselle connaît mon exactitude, soupira le pion en saluant avec candeur.

— Et, reprenant pour un instant son aspect farouche, les narines crispées et le poing serré, il ajouta :

— Vieille folle ! qui croit que je viens ici raconter, pour soixante francs par mois, comment Josué, ce gendarme des planètes, arrêta le soleil, — sans passer son écharpe !...

V

LE NÉGOCIATEUR DE MARIAGES

En quittant la maison Pérusson, Jacques Lefèvre se rendit dans la rue Godot-de-Mauroy, il entra dans

une maison d'assez belle apparence, et, — sans parler au portier, — monta au troisième étage. Il s'arrêta devant une porte garnie d'une plaque en cuivre, sur laquelle on lisait :

M. DUTRAIT-DESMAZ

DE MIDI A CINQ HEURES

Lefèvre tourna le bouton de la porte, et pénétra, après avoir traversé l'antichambre, dans un cabinet garni de casiers, de cartons et de paperasses.

M. Dutrait-Desmaz, en entendant du bruit, avait saisi sa plume, et il semblait se livrer à une correspondance vive et animée.

— Ne te donne pas tant de mal, dit ironiquement Lefèvre, je connais la situation.

— Elle est pénible, murmura Dutrait. La dette me déborde. Tandis que, à la quatrième page des journaux, je pose mes relations avec les plus grandes familles de France et de l'étranger, je me désole en pensant qu'un coquin de tapissier peut faire écrouler mon échafaudage avec une simple feuille de pa-

pier timbré! Je redoute à chaque instant l'invasion bruyante des fournisseurs trompés. Je suis empoisonné par ma propre rage. L'intelligence et l'énergie s'émoussent dans cette lutte que nous avons tentée. Vois-tu, Lefèvre, nous sommes comme des fruits tombés de l'arbre; il y a en dessous une tache, un petit rond où le pouce s'enfonce. Cette tache, c'est notre nom. Qu'un banquier interroge ma signature, elle lui répondra: Dutrait-Desmaz, ancien avoué de Périgueux, obligé de vendre sa charge à vil prix sur l'ordre d'un procureur du roi, et de se réfugier à Paris, la capitale de la France et la sentine des départements.

Et Dutrait-Desmaz donna sur la table un vigoureux coup de poing qui fit sauter quelques papiers.

— Les mariages ne vont pas? demanda froidement Lefèvre.

— C'est la mairie qui me gêne, répondit l'ancien avoué, et c'est le sacrement qui me tue. Sans ces formalités, cela irait tout seul!

— Vieil enfant! fit le professeur d'histoire, il y a dans Paris cinquante mondes différents, et chacun

de ces mondes se subdivise à l'infini. Chassé d'une étoile, il faut passer dans une autre. Exproprié de tes relations, que n'en crées-tu de nouvelles? Regarde-moi, je me laisse oublier sous cette redingote, je me cache sous ce masque d'hypocrisie, eh bien, il y a déjà cinq ou six personnes qui commencent à me saluer. Le dimanche, je vais rôder autour des théâtres de Guignol et des chevaux de bois, je rencontre quelques-unes de mes élèves, je salue leur mère, je cause avec leur oncle. Un de ces jours on m'invitera à dîner, — et une fois dans la maison, je parlerai vaguement de mes malheurs, je me donnerai comme une victime de la calomnie et de l'envie, et je me ferai des amis en flattant la bourgeoise et en caressant le chien.

Dutrait-Desmaz s'était lévé et adossé contre la cheminée; il écoutait attentivement l'ancien journaliste.

— Sais-tu, poursuivit ce dernier, qui j'ai rencontré aux Champs-Elysées, dans un équipage étincelant avec chevaux enrubannés? Pinel!

— Pinel, de Poissy?

— Lui-même ! Pinel le joueur, Pinel, l'ennemi des bijoutiers. Il menait deux steppeurs attelés à une voiture armoriée.

— Il est donc cocher !

— Non, il est baron.

— Baron ! De quel bas-empire ?

— Baron du duché de Parme. Il s'appelle Spinelli, et son blason est composé avec une science héraldique qui ravirait Balzac.

— Eh bien? cela prouve...

— Que rien n'est définitif en ce monde.

— Lui aussi, il avait une tache à laver...

— Et il a fait la lessive en grand. C'est un garçon d'esprit.

— Voyons, je sais qu'il y a en toi des ressources...

— Et tu veux les partager en camarade. J'y consens.

— Entre nous, pas de coquetterie : tu sais où le bât me blesse...

— Oui ; tu n'as pas eu de chance.

— C'est vrai, j'ai été téméraire ! Après trois accrocs à ce qu'ils appellent la probité, me voici,

comme toi, sur le pavé de la grande ville, bien résolu à y trouver tout ce qu'on ne trouve pas sous le pas d'un cheval.

— Prends garde!

— Ne crains rien. Le détournement, l'abus de confiance, sont des choses d'enfant qu'on ne commet plus à nos âges... Il faut être honnêtes, mon bonhomme!

— Honnêtes... murmura Dutrait, il faudrait pouvoir.

— Allons donc! On voit tous les soirs, au théâtre, des comédiens simuler la douleur, la colère, et passionner la foule, sans rien ressentir de ce qu'ils expriment et de ce qu'ils font éprouver. Cent fois de suite ils auront le même geste, la même intonation, le même masque, et cent fois de suite ils produiront le même effet. Leur talent est d'amener l'art à l'imitation exacte de la nature. Nous ferons comme eux, nous serons des artistes en honnêteté.

— On nous verra de trop près.

— Erreur! nous aurons aussi bien le fard, le costume, les planches, le décor et la rampe!

— Explique-toi !

— Tiens, la lune est opaque et nous paraît lumineuse. Pourquoi? Parce qu'elle est assez près du soleil pour réfléchir ses clartés. Dans le ciel parisien, nous sommes des lunes, mon bon, et des lunes trouées; cherchons des soleils qui nous prêtent leur éclat. En un mot, ayons des relations!

— J'y suis.

— Les relations! voilà le levier et le point d'appui pour soulever le monde. Sans relations, honneur, talent ne sont rien. Par les relations, l'audace et l'intrigue doivent être tout. Qui est-ce qui connaîtrait aujourd'hui les deux larrons, s'ils n'avaient été crucifiés en bonne compagnie?

— Nous serons chassés partout, murmura Dutrait.

— Tu fais là une pétition de principes, reprit Lefèvre. C'est ta maladresse, ta timidité, qui causent tout le mal. — Parbleu! si nous attendons que ces relations se pressent autour de nous et nous enveloppent de leurs rayons bienfaisants, nous attendrons longtemps et toujours. Il faut agir!

Les yeux de Jacques Lefèvre s'étaient allumés. Il continua d'une voix cassante :

— Si nous nous comptons, nous sommes en nombre. Je crois même que nous sommes les plus nombreux.

— Oh ! fit Dutrait, avec une légère incrédulité.

— Soit ; mettons le nombre égal. D'un côté ces honnêtes gens, si fiers de n'avoir point failli, parce qu'ils n'ont jamais été aux prises avec le besoin et avec la passion, parce que la route de l'honneur, comme ils disent, s'ouvrait devant eux large et facile, et qu'ils n'ont eu qu'à se laisser faire. Leur honnêteté est une routine, une inertie, un hasard...

— Je l'ai toujours dit ! appuya l'ancien avoué, complétement subjugué.

— De l'autre côté, nous, les gens tarés aux yeux des puritains, nous, les déshérités, tranchons le mot, les persécutés !

— Les victimes ! ajouta Dutrait ; les martyrs !

— Quand il faut tout conquérir à la pointe de l'épée, continua Lefèvre, est-il bien étonnant que

l'épée devienne parfois couteau, bâton ou poignard?

— Tu vas un peu loin!

— Je ne prétends pas faire alliance avec quelques-uns de notre tribu, des impurs qui sont par trop des hommes d'action. Il faudrait renoncer, d'ailleurs, à les introduire dans la société policée.

— Ah! fi donc! s'écria l'avoué.

— Mais les renier serait une lourde faute; ils peuvent rendre de grands services, et il y aura des besognes, dans la croisade que nous entreprenons, pour lesquelles nous serons fort aises de les avoir sous la main. Ne faisons pas les dégoûtés; le cas échéant, nous nous servirons d'eux.

— Et nous ne les servirons pas.

— Allons donc! dit Lefèvre, tu retrouves tes moyens.

— Sais-tu, interrompit Dutrait, que Renusson a eu de la chance?

— Qu'est-il devenu?

— Il avait loué derrière l'église Saint-Laurent une

échoppe au-dessous de laquelle se trouvait cette enseigne :

BUREAU DE PLACEMENT.

Et de sa belle main il avait écrit une pancarte ainsi conçue :

PLUSIEURS PLACES D'EMPLOYÉS ET D'ASSOCIÉS
DEPUIS 500 FRANCS JUSQU'A 20,000.
FONDS A CÉDER :
CAFÉS, CRÈMERIE, COMMERCE DE VINS.
PROPRIÉTÉS A VENDRE AUX ENVIRONS DE PARIS.
A CÉDER, VASTE FORÊT DANS LES LANDES.
RÉDACTION D'ACTES SOUS SEING PRIVÉ.

(Commission des plus modiques)

Et il colla son affiche sur la devanture de la boutique.

Le troisième jour de son installation, un monsieur entra dans la caverne de Renusson.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda celui-ci.

— Monsieur, j'ai recours à votre ministère pour une place bien modique, dix-huit cents francs.

— Veuillez, dit Renusson, verser deux francs cinquante pour l'inscription.

— Les voici.

— Très-bien. Quel genre de place désirez-vous?

— Permettez, répondit le personnage, ce n'est pas une place que je désire, c'est une place que j'offre.

Renusson fit un bond sur sa chaise.

— Qu'y a-t-il à faire? demanda-t-il.

— A tenir un magasin de quincaillerie quand je suis absent et à faire tous les ans quelques voyages à Thiers, à Châteauroux, à Liége et à Charleroy.

— Eh bien, monsieur, dit Renusson, cette place me convient à merveille et je la prends.

Il ferma sa boutique et partit bras dessus bras dessous avec le quincaillier.

VI

Lefèvre haussa les épaules et murmura :

— C'est un honnête homme que nous pourrons

retrouver! Ce qu'il nous faut, ajouta-t-il à haute voix, c'est un siége d'opérations. Un riche étranger qui, en arrivant à Paris, nous ouvrirait ses salons, nous rendrait un fameux service.

— Nous avons Spinelli.

— Il lui manque une salle à manger.

— On lui en fera une!

— La salle à manger, tout est là. Je connais au ministère de l'intérieur un brave employé nommé Crillet de Loueche, je le fais inviter par le baron...

— Viendra-t-il?

— Belle question! Spinelli le dérange sous le moindre prétexte, lui remet sa carte couronnée et lui lance, huit jours après, son invitation. Le tour est fait.

— Après?

— Notre homme vient une première fois à petit bruit. Il a peut-être hésité, mais un dîner de baron a de succulents mirages...

Eamus,
Quo ducit gula...

Le lendemain, la reconnaissance de l'estomac, qui n'est qu'un souvenir attendri des bons morceaux happés, lui fait raconter et manger une seconde fois par le souvenir ce délicieux repas ; il cite les convives ; ma foi, il nous nomme... Si notre état civil est salué de réflexions malséantes, sois sûr que le digne employé se récriera. Il a communié avec nous sous les espèces de la poularde et du médoc, il est solidaire de nos réputations et les vengera de toute atteinte. Le baron chez lequel on dîne est toujours honorable et ne peut faire déguster de si bons vins par des convives frelatés.

— C'est juste.

— Plutôt que d'avouer qu'il s'est laissé mener par son ventre en vilaine société, il donnera caution pour nous, ses compagnons de fourchette, et démentira désormais tous les mauvais bruits avec la ténacité et la suffisance d'un bureaucrate. De nouveaux festins, habilement espacés, entretiendront et doubleront son zèle à nous faire valoir. Enfin, trop pauvre pour traiter son chef, et ravi de pouvoir, sans bourse délier, lui procurer une brillante

invitation, il décidera de l'amener un jour, et il l'amènera.

— Bon pour l'administration.

— A la suite des fonctionnaires, viendront ces autres amateurs, le médecin, l'avocat, le militaire, qui regardent peu aux gens qu'ils fréquentent, sous le prétexte que leur profession appartient à tout le monde et qu'elle est trop honorée pour qu'on suspecte leurs relations. Ils diront ailleurs que le baron Spinelli est un galant homme qui traite bien et reçoit beaucoup, qu'ils vont à ses dîners... Quel impertinent oserait alors leur demander: « Quel monde reçoit ce baron ? »

— L'injure serait pour eux.

— Ces gens-là aiment le jeu autant que la table. Ils ont besoin de jouer et d'être des joueurs heureux pour suppléer au maigre produit des visites, des plaidoiries et de la solde. Grâce à eux, nous aurons bientôt des vendredis consacrés à des raouts. Ces raouts attireront les femmes, toujours prêtes à papillonner aux bougies et à mouiller de punch napolitain leurs lèvres séraphiques. Puis nos nouveaux amis

appartiennent à quelque club ou cercle d'un ordre inférieur, où sont retenus des financiers, des industriels, des négociants qui, en train de s'enrichir, ne peuvent prendre d'un coup leur élan vers des sphères plus hautes. On sollicitera la faveur de les présenter au baron, et ils accourront, persuadés que ce salon libéral leur ouvrira les portes aristocratiques.

— Je ne vois encore là que des éléments bourgeois. Nos réceptions ne seront qu'un piteux reflet de celles du roi citoyen.

— Ah ! tu deviens exigeant? tu as raison. Mais j'ai pensé à tout. Connais-tu le vicomte d'Hernecy?

— Ce gentilhomme qui a fait une enseigne de son blason dédoré, et qui la loue si volontiers à toutes les entreprises par actions?

— Lui-même, le membre permanent de tous les conseils de surveillance, l'illustre administrateur des mines de Mouscron.

— Mines fantastiques qui ont des actionnaires... et pas de charbon.

— C'est aussi une société en commandite que nous

formons, et l'honorable vicomte sera des nôtres, du jour où un financier sera rivé à notre chaîne. Or, le vicomte d'Hernecy, tout en portant son nom sous son bras, écrit en lettres d'or sur un portefeuille bourré de statuts et de prospectus, a un titre d'une valeur cotée; il a des alliances nobiliaires qui couvrent ses mésalliances industrielles. Ce qu'il touche n'est pas toujours propre, mais l'orgueil de ses pairs a spirituellement tourné cette difficulté en décidant qu'il anoblit tout ce qu'il touche. Nous profiterons de cette ingénieuse fiction.

— Si le duc de Tonnay-Saintonge...

Lefèvre jeta sur l'avoué un regard sinistre:

— Celui-là, dit-il, viendra plus tard.

Et il poursuivit:

— En veux-tu d'autres? Il est des fils de croisés qui se grisent comme de simples mortels. On les rencontre, passé minuit, dans quelque cabinet de restaurant, en compagnie des drôlesses à la mode; le regard est vague, la langue épaisse, l'allure incorrecte. Ils vont souper et ne dédaignent point de faire du bruit et de bousculer qui les coudoie. Excel-

lente occasion de susciter une querelle, d'échanger des cartes et d'ébaucher un duel...

— Singulier moyen...

— Le lendemain, des témoins se mettent, des deux côtés, en campagne. Des rendez-vous ont lieu. Que l'affaire s'arrange ou qu'il s'ensuive un coup d'épée, il y a eu un échange de cartes, une entrevue, après quoi on peut, timidement d'abord, prendre rang dans les relations de ces messieurs. Ils ne sauraient désavouer ni vilipender l'homme qui a été leur adversaire d'un jour. Reste une classe de cette société parisienne, redoutable à nous comme à tous, et qu'on ménage, tout en disant pis que pendre de ceux qui la composent : les gens de lettres, les journalistes...

— Les artistes.

— Oh ! ceux-là ne sont pas dangereux. Les plus grands artistes veulent être, avant tout, de bons enfants. Mais les hommes du journal sont à craindre ; ceux-là ne désarment jamais.

— Quoi ! ces marchands d'encre et de papier...

— Ils ont des plumes qui tuent et leur silence ne

s'achète pas ; on ne les a que par des moyens que je te ferai connaître — et que nous emploierons. La société ne veut pas que les hommes comme nous lui appartiennent, il faut donc que la société appartienne à des hommes comme nous.

Lefèvre se recueillit un instant.

— Bah ! s'écria-t-il, il y a plusieurs façons de passer les Alpes N'oublions pas ce qu'un voyageur a gravé sur le roc, en haut du mont Saint-Bernard...

Et il se mit à déclamer :

Qu'est-ce que la gloire?
Une balançoire.
Napoléon a passè par ici?
Moi aussi.

VII

Un coup de sonnette vint couronner le quatrain de Jacques Lefèvre.

— Un client ! s'écria-t-il avec ironie.

— Je n'ai encore marié que deux ou trois pauvres diables et un comte romain, dit Dutrait, et cependant regarde comme ces livres sont tenus!

Il tendit à Lefèvre un registre que celui-ci se mit à feuilleter.

— Monsieur, dit une vieille servante en entr'ouvrant la porte, c'est un jeune homme qui désire vous parler ; voici sa carte.

— Sa carte, en effet! s'écria Dutrait-Desmaz, car c'est un as de trèfle.

— Est-ce qu'il en tourne? demanda Lefèvre.

— Attends donc, il y a là un nom écrit au crayon...

Dutrait lut le nom, et, mettant la carte dans sa poche, il ajouta :

— Priez d'attendre.

— Est-ce que je te dérange? demanda Lefèvre.

— Non, ce n'est rien d'important... Continue ton inspection.

Les livres de l'ancien avoué étaient merveilleusement tenus.

Il y avait le registre des veuves,

Celui des filles de naissance bourgeoise,

Celui des filles de noblesse.

L'âge, la fortune, étaient inscrits en chiffres ronds et complétés par une description minutieuse des personnes.

La couleur des cheveux, leur qualité; la proportion du corps ; la dimension des mains et des pieds, tout s'y trouvait.

C'est admirable, dit Lefèvre en se levant.

Et il ajouta :

— Je te laisse à tes affaires... A bientôt.

— A bientôt, répondit M. Dutrait-Desmaz.

Dès que le professeur d'histoire fut sorti, la vieille fit entrer le visiteur.

— Bonjour, mon cher monsieur Rouhaut, dit l'ancien avoué; est-ce une bonne nouvelle que vous m'apportez ?

— Peut-être, fit Rouhaut.

Le nouveau venu était un homme de trente-deux à trente-trois ans, sans physionomie et sans caractère, le front plat, la figure ronde, la lèvre en bénitier. Son costume portait les stigmates de la misère. Une paletot luisant, maculé, d'une couleur

indécise, un pantalon gonflé au genou et frangé par le bas; il tenait à la main un chapeau indicible, marqué de veines rousses et entouré d'un galon sordide.

— Qu'êtes-vous devenu depuis notre dernière entrevue? reprit Dutrait-Desmaz en désignant une chaise à M. Rouhaut.

— Je ne deviens pas, répondit celui-ci. Toutes mes tentatives pour arracher quelque argent au vieux Rouhaut ont été inutiles jusqu'à présent; mais, si je viens vous trouver, c'est qu'il y a quelque chose à faire. Vous savez que Joseph Rouhaut, mon père, est à la tête d'une fortune de trois millions...

— Trois millions! murmura l'ancien avoué dont les yeux gris étincelèrent.

— Et que, malgré cela, il m'a toujours laissé dans une odieuse pénurie. J'ai trente-deux ans, et cet homme trois fois millionnaire me sert une pension de cent francs par mois. J'ai fait des dettes autant que j'ai pu, mais tous les crédits sont épuisés depuis longtemps. Je ne sais rien faire; et à quoi bon travailler, d'ailleurs, quand on a une grande

fortune en expectative? Je suis harcelé par les créanciers, vêtu comme un marchand de contremarques, et je sais fort bien que si j'ai la maladresse de me laisser coffrer une fois, ce sera pour longtemps.

— Quel âge à votre père? demanda Dutrait.

— Soixante-treize ans, mais il en a bien vingt-sept à vivre encore.

— Et quelle est l'origine de sa fortune?

— On dit qu'il avait acheté des biens nationaux, parmi lesquels une église qu'il a revendue fort cher. Il avait le flair des affaires lucratives, et il a toujours été plus juif que Jacob.

— Eh bien, passons à l'affaire qui vous amène...

VIII

LA SAUGÈRE.

— J'ai été élevé, dit M. Rouhaut, au château de la Saugère, situé à peu de distance de Saint-Larrazet, entre Orthez et Pau. C'est une magnifique propriété où mon père veut finir ses jours. J'ai commencé

mon éducation à l'école de Saint-Larrazet. Quand l'instituteur m'eut appris tout ce qu'il savait, mon père m'envoya passer deux ans au collége de Pau — et tout fut dit. J'avais alors dix-huit ans. Mon temps se passa à chasser, à courir les bois. Je vendais ma chasse pour acheter de la poudre et du tabac, car mon père ne me donnait pas un sou. Je le volais autant que je pouvais, mais ce n'était pas chose facile. Il n'y avait guère moyen de vendre un tronc d'arbre sans qu'il s'en aperçût. Ma mère, la fille d'un épicier de Toulouse, mariée au tambour en 93 et à la commune en 96, était accoutumée à tout subir de son mari ; colères sans motif, injustes reproches, injures même. Elle était debout, chaque matin, à cinq heures ; et toute la journée, on la voyait laver, fourbir, travailler de la cave au grenier, surveillant les paysans et les journalières. Mon père, de son côté, dirigeait le labour, la fauchée, les vendanges.

Deux années s'éoulèrent ainsi.

Il y avait à la maison une fort belle fille qu'on appelait Dominica. Elle était née à Saint-Esprit, d'un père basque et d'une mère espagnole. Dominica,

renvoyée de son villag
tures galantes, était
maison. Toutes ces f
se répandent ains
louent leurs servi
que toutes sont
Elles ont les p
France et d'Es
vais nécessair
un jour que
d'une allée
me frappa
fis une m

Dès q
dans sa
m'éloi
pens
tire

re

la cour. Elle versa aussi quelques larmes, me glissa dans la main quatre louis qu'elle avait amassés sou par sou depuis trente ans — et je partis.

Six mois après, mon père me fit venir à la Saugère :

« Vous avez une fille, me dit-il. Dominica est accouchée. Il faut reconnaître cet enfant, *je le veux.* »

Vous pouvez juger de mon étonnement à cette brusque déclaration ; mais j'eus beau protester de mon innocence, tout ce que je pus dire et faire fut inutile. Dominica soutint effrontément que l'enfant ne pouvait être d'un autre que moi. Mon père me mena[illegible]ouveau de son gourdin et me déclara [illegible]ir, si je ne voulais me voir retirer [illegible]me qu'il me donnait pour vivre.

[illegible]'êtes vraiment pour rien dans la [illegible]nda l'ancien avoué.

[illegible]es relations avec [illegible]épondit [illegible]ent consisté à [illegible]enton, [illegible]e bras et à [illegible]seule fois [illegible]comme je [illegible] à l'heure.

[illegible]ingulier...

renvoyée de son village à la suite de quelques aventures galantes, était venue offrir ses services à la maison. Toutes ces filles du Béarn et du pays basque se répandent ainsi dans le midi de la France et louent leurs services à qui veut les prendre. Presque toutes sont belles, grandes, fortes en chair. Elles ont les plus admirables cheveux noirs de France et d'Espagne... Vous comprenez que je devais nécessairement rôder autour de Dominica. Mais un jour que je l'embrassais, en la lutinant au coin d'une allée, mon père survint, armé d'un bâton, et me frappa avec tant de colère et de brutalité que j'en fis une maladie de plusieurs jours.

Dès que je pus me lever, mon père me fit venir dans sa chambre et m'annonça qu'il avait résolu de m'éloigner. Son intention était de me servir une pension de douze cents francs. C'était à moi de me tirer d'affaire...

Après avoir terminé sa petite harangue, il me remit une première somme de cent francs et me montra la porte. J'allai embrasser ma mère en pleurant. La pauvre femme était occupée à balayer

la cour. Elle versa aussi quelques larmes, me glissa dans la main quatre louis qu'elle avait amassés sou par sou depuis trente ans — et je partis.

Six mois après, mon père me fit venir à la Saugère :

« Vous avez une fille, me dit-il. Dominica est accouchée. Il faut reconnaître cet enfant, *je le veux.* »

Vous pouvez juger de mon étonnement à cette brusque déclaration ; mais j'eus beau protester de mon innocence, tout ce que je pus dire et faire fut inutile. Dominica soutint effrontément que l'enfant ne pouvait être d'un autre que moi. Mon père me menaça de nouveau de son gourdin et me déclara qu'il fallait obéir, si je ne voulais me voir retirer la misérable somme qu'il me donnait pour vivre.

— Et vous n'êtes vraiment pour rien dans la paternité? demanda l'ancien avoué.

— Toutes mes relations avec Dominica, répondit Rouhaut, avaient consisté à lui prendre le menton, à lui serrer le bras et à l'embrasser une seule fois sur l'épaule, comme je vous l'ai dit tout à l'heure.

— C'est singulier...

— Il y a de cela quatorze ans, continua Rouhaut, et je ne m'attendais guère à voir cette histoire revenir sur l'eau, quand l'ancien instituteur de Saint-Larrazet, une espèce de renard nommé Jean Hissagarit, est tombé hier dans mon grenier des Batignolles. Jean, comme vous le pensez bien, ne m'a fait que des confidences incomplètes. J'en sais cependant assez long pour deviner le plan du père Rouhaut et le mobile qui le fait agir.

L'ancien avoué écoutait cette histoire avec toute l'attention que lui semblait mériter le futur héritier d'une grande fortune.

— On me propose, continua Rouhaut, d'épouser Dominica.

Dutrait-Desmaz fit un haut-le-corps.

— Et pourquoi? demanda-t-il.

— C'est ce qu'il faudra savoir, répondit Rouhaut. Il paraît que Dominica a toute influence sur mon père. Elle est devenue la véritable maîtresse au logis, où ma mère est réduite aux derniers emplois.

C'est Dominica qui veut et qui ordonne.

— Et vous consentiriez, demanda M. Dutrait-Desmaz, à épouser cette femme ?

— Ma foi ! dit Rouhaut avec un haussement d'épaules, ma vie n'est plus tenable, et, après avoir mûrement réfléchi à la proposition qui m'est faite, je suis résolu à l'accepter dans de certaines conditions.

— Et quelles seraient ces conditions ?

— C'est ce qu'il faudra voir. Hissagarit m'a remis quatre cents francs pour mes frais de voyage. Je garde cent francs pour mes besoins personnels. Voici le reste ; pouvez-vous partir à ma place et arranger l'affaire là-bas ?

— Que faut-il demander?

— Le plus possible, tirer parti de la situation et proportionner la récompense honnête à la fortune du père Rouhaut et à son désir de voir s'accomplir ce mariage inexplicable.

— C'est entendu, dit l'ancien avoué. Je tente l'affaire à mes risques et périls.

— Voici, continua Rouhaut, quelques notes que j'ai préparées. Ces notes vous feront connaître les

ennemis que vous allez combattre et les auxiliaires que vous pourrez trouver.

— Je partirai demain soir, dit M. Dutrait-Desmaz, et je ne vous ferai venir à Saint-Larrazet que lorsque nos conditions auront été acceptées.

— Et comment nous arrangerons-nous pour vos honoraires?

— Il sera temps alors de faire un petit traité.

— Adieu, mon cher monsieur Desmaz.

— Adieu, mon cher monsieur Rouhaut.

Resté seul, l'ancien avoué se mit à parcourir les notes qui lui avaient été laissées; il interrompait de temps en temps sa lecture pour s'écrier : Trois millions! Un million, deux millions, trois millions...

Et il se levait, prenait des liasses de papier en disant :

— En billets de mille francs, ce serait haut comme ça... en billets de cinq cent francs, comme ça... en billets de cents francs, il y en aurait jusqu'à l'étagère! En or, on pourrait couvrir ce plancher et celui du cabinet de toilette... ou bien, faire une colonne de cette hauteur.

Il prit deux louis dans son tiroir, les multiplia indéfiniment et se perdit en des calculs insensés qu'il n'interrompait que pour éponger la sueur qui coulait de son front.

IX

Le surlendemain, quand M. Fèvre fit l'appel des compositions, toutes les petites voix qui composaient la classe répondirent au nom de Suzanne :

— Elle est partie.

— Quand est-elle partie ? demanda M. Fèvre.

— Hier au soir, dit une des grandes ; un homme de la campagne est venu la chercher.

— Savez-vous si elle reviendra ?

— Il paraît que non ; mais elle a promis à Léonie de lui écrire.

— Ah !

M. Fèvre parut réfléchir un instant et reprit :

— Charlotte ! récitez la leçon !

Mademoiselle Charlotte se leva, et, s'appuyant sur son livre entr'ouvert où deux doigts marquaient la page qu'il aurait fallu savoir par cœur, elle récita avec précipitation :

« François Ier, roi de France, né en 1494, mort en 1549, fils de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie, et petit-fils de Valentine de Milan, se mit à la tête d'une armée pour faire valoir ses droits sur le Milanais. Les Suisses furent taillés en pièces à Marignan ; mais, en 1520, Charles-Quint ayant hérité des États de Maximilien, déclara la guerre à son rival, qui, cette fois, n'essuya que des revers... »

Ici, mademoiselle Charlotte ouvrit habilement le livre au moyen de son index, et poursuivit après s'être rafraîchi la mémoire :

« Les défaites de Lautrec à la Bicoque et de Bonnivet à Rebec, où périt le chevalier Bayard, ajoutèrent à la gloire de ce prince... »

— Faites donc attention à ce que vous dites, mademoiselle ! fit M. Fèvre.

— Ah ! oui, monsieur, dit Charlotte en rougissant,

je confondais avec Charles-Quint. « Fait prisonnier à la bataille de Pavie, François Ier signa un traité onéreux. Il avait écrit à sa mère : *Tout est perdu, fors l'honneur.* »

— Que cela vous serve d'exemple, mesdemoiselles ! dit d'un ton solennel mademoiselle Pérusson entrant à cet instant pour voir si les choses étaient en ordre.

Et elle ajouta :

— Que personne ne se dérange ! vous savez que mon *inspection* ne doit pas arrêter la classe. A vous, Marguerite !

Mademoiselle Charlotte se laissa retomber sur son banc, et mademoiselle Marguerite se leva et poursuivit, en faisant une enjambée historique :

« Ce prince a terni sa gloire par une vie licencieuse qui, à la fin, lui devint funeste. Il protégea les arts et les savants qui le laissèrent mourir au château de Rambouillet. »

— Asseyez-vous, dit M. Fèvre ; vous copierez dix fois le verbe *sauter par inattention d'un passage à un autre.*

— Oh ! monsieur, comme il est long, ce verbe-là ! s'écria la jeune élève.

— Pas d'observation, fit la maîtresse de pension, ou j'ajoute le verbe *raisonner en présence de mademoiselle Pérusson.*

Marguerite ne desserra pas les dents.

— Eh bien ! demanda tout bas M. Fèvre, nous avons perdu une élève ?

— On est venu retirer Suzanne. Je la crois étrangère. C'est une sorte d'intendant qui l'avait amenée, c'est lui qui est venu la reprendre. Impossible de lui arracher un mot.

Et mademoiselle Pérusson ajouta en baissant les yeux :

— Cette enfant est peut-être le fruit d'une faute.

Le pion, oubliant son rôle, ajouta avec son sourire de pamphlétaire :

— Car une faute porte toujours ses fruits.

— Comment ? fit mademoiselle Pérusson.

— Je n'ai rien dit, ajouta vivement Fèvre.

Et mademoiselle Pérusson sortit pour aller inspecter *les bluets*.

La classe terminée, M. Fèvre alla sonner à la porte de M. Dutrait-Desmaz.

Rien ne bougea.

Après le troisième coup de sonnette, M. Fèvre redescendit.

— M. Dutrait est sorti? demanda-t-il au concierge.

— Il est à la campagne, répondit celui-ci.

— A la campagne!

Voici une lettre qu'il a laissée pour monsieur...

— Pour M. Fèvre?

— Précisément.

— C'est moi, voici ma carte.

— Bien, monsieur, voilà la lettre.

M. Fèvre sortit, et, déchirant le cachet, il lut :

« A la hâte. Tâcher de retrouver coûte que coûte un bout de journal. J'écrirai dans quelques jours...

» D. D. »

— C'est bien, murmura Lefèvre. Voilà près de deux ans que j'ai disparu. Il y a eu des morts qui

savaient, il y a des nouveaux venus qui ignorent. Mon humilité me pèse, rentrons dans la vie !

X

Le Café de Paris, disparu depuis quelques années, était alors dans toute sa splendeur. C'était le seul endroit du boulevard où il fût permis aux gens qui se nommaient de se montrer la fourchette à la main, entre sept et neuf heures du soir.

Le Café Foy a pris la surface de cette clientèle, la Maison-d'Or en a pris le fond, et le Café Riche la population flottante; mais aucun de ces trois établissements ne peut arriver au prestige que Brummel et d'Orsay ont donné à l'ancien Café de Paris.

Il était sept heures et demie.

Parmi les dîneurs, on remarquait le comte de Rouzoff et le duc de Longpont; à la table voisine, lord Bradley et William Norton; plus loin, le général Inigo, don Martaens, puis quelques personnages

appartenant au Jockey-Club ou à l'Union; dans le coin, Alexandre Dumas dînait avec Dauzats et Roger de Beauvoir. Le vicomte d'Hernecy, Ferdinand Goffin et Robert du Taillis entrèrent et prirent place à côté du comptoir. Goffin avait déjà renoncé à la littérature pour se jeter dans l'industrie. Il publiait un *Guide des actionnaires*, journal hebdomadaire, la *Revue de la Bourse*, publication mensuelle, et il rédigeait le bulletin financier d'un journal politique.

Le vicomte d'Hernecy, président ou vice-président de vingt-cinq conseils de surveillance, était lié à Goffin par des intérêts communs. Quant à Robert, il ne dînait au Café de Paris que les jours de fortune. On le trouvait le plus souvent dans les tavernes anglaises où se recueillent, devant une tranche de bœuf, les diplomates de l'avenir. Robert avait été produit par Armand Marrast, qui s'était pris d'une grande sympathie pour ce jeune écrivain et lui avait ouvert, dès le premier jour, les colonnes du *National*.

C'est un des types les plus sympathiques de l'asphalte que celui de *l'aspirant Parisien.*

Il ne s'agit ici ni du candidat à quelque examen, ni de l'officier de marine.

Le titre d'aspirant est purement métaphorique, et le justifier sera le définir.

On a dès longtemps comparé la vie, tantôt calme, tourmentée, toujours inquiète et mystérieuse, à l'Océan ou tranquille ou orageux, semé d'écueils cachés et d'abîmes inconnus.

Cette similitude, qui devait frapper le premier poëte ou le premier philosophe, est surtout exacte quand on veut peindre la vie des sociétés avancées et des grandes villes.

Sur cette mer courue par des nefs de tout ordre, depuis le radeau du prolétaire jusqu'au navire de l'État, et affrontée par des passagers et des marins de tous grades, naviguent, dans l'embarcation du hasard, de jeunes aventuriers qui ont la force, la gaieté, la hardiesse, regrettant peu de chose, ne craignant rien et espérant beaucoup, parce qu'ils prétendent à tout.

Voilà *les aspirants*.

Intelligents, prime-sautiers, vifs d'esprit et d'al-

lures, ils ont ordinairement une loyauté et une élégance innées, et il s'en rencontre qui ont du savoir, du talent, du génie même.

S'ils ne peuvent ni violenter, ni faire naître honorablement les occasions, ils dédaignent les voies couvertes et détournées où il faut se glisser furtivement et se soustraire aux regards. Ils préfèrent attendre, pleins d'une insouciante confiance et dans un impertinent nonchaloir.

Mais que l'heure vienne à sonner pour eux au cadran des destinées humaines, vous les verrez tout à coup prompts, actifs, prudents, habiles, sans rien perdre de leur grâce, de leur humeur ni de leurs habitudes épicuriennes tempérées par une stoïque honnêteté.

En attendant cette heure solennelle, ils vont flânant, flairant, musant et s'amusant, dépensant en menue monnaie tout le revenu et même une portion de leur capital intellectuel, ceux-ci dans le journal, dans les livres ou au théâtre; ceux-là, plus prodigues encore, sur le bitume, aux cercles et dans les soupers.

Ils ont de l'esprit et la santé pour le jour et pour la nuit.

Francs compagnons qui manient avec une égale insouciance les verres, les cartes, les femmes, les épées.

L'ivresse de la jeunesse anime et abrége le stage de l'ambition.

L'amour distrait leur esprit, cuirasse leur cœur et dépense l'excédant de leurs forces physiques sans emploi.

Au jeu et sur le terrain, ils sont redoutables, car ils ne risquent rien, n'ayant rien à perdre ni à défendre.

Ils ont des dettes, Dieu merci! Ces dettes sont la double affirmation de leur probité relative et de leur valeur absolue.

Ils trouveront toujours un tailleur, ce sournois escompteur des traites tirées sur l'avenir par le talent, la veine ou l'ambition des jeunes gens.

Ils se logeront à grands frais dans une maison meublée des beaux quartiers, pour faire l'économie d'un mobilier.

Calcul absurde aux yeux de M. Prudhomme, mais profond et juste de la part de l'aspirant.

Le crédit est possible à l'hôtel; il ne l'est pas dans une maison. Tandis que le surnuméraire de l'avenir peut être logé et servi longtemps en dépensant plus de sourires, de propos aimables et de billets de spectacle que de pièces de vingt francs.

C'est la véritable monnaie de singe.

Le mobilier constitue la servitude du chez soi, amenant avec elle les amis indiscrets, la maîtresse à demeure, les papiers multicolores de l'impôt et les billets de garde; sans parler des valeurs souscrites au tapissier, puis endossées par un banquier, pour la plus grande joie des huissiers et des gardes du commerce.

Oiseau sur la branche, toujours prêt à s'élancer, l'aspirant perche, il ne loge pas. C'est rationnel.

Pour achever ce croquis, il est bon de rappeler que si l'aspirant n'est pas encore connu des hauts personnages qui répandent les faveurs, il connaît, en revanche, par leurs petits noms, les filles à la mode, les garçons des cafés et des restaurants que

fréquente M. Tout-Paris, littérateur, artiste et amateur, enfin tous les cochers de remises qui stationnent au boulevard passé minuit, du café Vachette au café Durand.

Filles, garçons, cochers lui savent gré de cette familiarité qu'il surveille sans en avoir l'air.

Tous l'adorent et ne pourraient pas dire pourquoi. C'est un phénomène magnétique.

Quiconque à Paris vit dans le monde parisien a rencontré, connu, fréquenté des aspirants. Quelques-uns peuvent prétendre à la célébrité; tous présentent le type original que nous esquissons.

Donc l'un d'eux, le plus brillant, Robert du Taillis, personnage essentiel de notre drame, était déjà très-remarqué et très-goûté.

C'était un vigoureux jeune homme, aux cheveux châtains, au front ouvert, à l'allure simple et ferme.

Ses yeux n'étaient pas de ce bleu bête chanté par les romances et maudit par les peintres, qui, dans la gradation des couleurs, se classe entre l'azur céleste et le bleu national. Son visage, ni rond ni allongé, était régulier sans monotonie, d'un teint clair qui

n'avait ni rougeurs campagnardes ni pâleurs malsaines. La moustache, bien dessinée, n'était ni efféminée ni militaire.

Du nez on n'avait rien à dire, ce qui est beaucoup; c'était un nez bien en place et bien porté.

La bouche était agréable et le menton correct, les oreilles en proportion parfaite, chose rare; le cou viril, le corps bien planté et découplé sans être académique.

Les bras étaient adroits, la main effilée et blanche.

Robert du Taillis était donc un aimable cavalier, mis avec goût et cravaté avec esprit.

Venu à Paris d'Angoulême, la patrie de Lucien de Rubempré, il avait assez de dons naturels et de qualités acquises pour mener à bien ce que le grand homme de province ne put qu'ébaucher; il avait trop de tact et d'aspirations saines pour se laisser, comme lui, subjuguer et volatiliser.

Trois ans de séjour à Paris avaient initié Robert du Taillis à tout ce que lui laissait seulement entrevoir le brouillard provincial étendu depuis l'enfance sur son esprit pénétrant.

Il s'était rencontré, dès le début, avec Ferdinand Goffin, qui unissait à une instruction solide une originalité, une verve dont ceux qu'il critiquait avaient eu fort à souffrir.

Quant à Robert, il se sentait armé pour les grandes luttes ; il se disait que les hommes et les événements avaient bien tort de ne pas s'apercevoir qu'il était prêt à être quelqu'un et à faire quelque chose; il s'étonnait de la meilleure foi du monde de leur ignorance ou de leur oubli à son égard, bien convaincu, du reste, que cette maladroite inadvertance ne pouvait pas durer, mais impatient de s'escrimer et de montrer son savoir-faire dans la grande mêlée des passions et des intérêts.

Un nouveau personnage dont la présence parut surprendre quelques dineurs, entra bientôt au café de Paris. Il était irréprochablement vêtu, ganté de frais, verni à neuf; une rosette indiquant des grades dans plusieurs ordres s'épanouissait à sa boutonnière. Quelques boucles d'une chevelure noire et soignée encadraient son front mat et pur ; les yeux grands et profonds annonçaient une rare énergie ; un

collier d'une barbe fine encadrait son pâle visage, et au-dessous d'un nez droit et bien fait, à la narine nerveuse, la moustache s'arquait en une ligne pure, nette, élégante.

On aurait difficilement reconnu sous ce costume et sous ces allures le pion de la pension Pérusson.

D'un coup d'œil, Jacques Lefèvre avait embrassé la salle entière, et il marcha droit au comte de Rouzoff...

— Comment allez-vous, monsieur le comte? demanda-t-il en tendant une main sur laquelle M. de Rouzoff appuya machinalement la sienne.

— Vous ne me reconnaissez peut-être pas? continua M. Lefèvre; je vais aider votre mémoire. C'était à Ems, la plus jolie ville d'eaux des bords du Rhin, il y a trois ans. Entre nous se trouvait une femme d'esprit...

— Madame de Bayentz! dit le comte, mais je n'ai rien oublié. Enchanté de vous revoir, cher monsieur Qu'êtes-vous donc devenu depuis cette époque?

— J'ai beaucoup voyagé; le monde des lettres était devenu insupportable pour moi. L'envie, cette

rouille du succès, s'était attachée à mes faibles productions. Le goût et les instincts qui m'ont toujours rapproché des gens du monde m'étaient imputés à crime; bref, j'avais renoncé à cette vie parisienne, si dangereuse pour les gens qui n'ont ni la naissance ni la fortune...

— Et vous êtes revenu sur cette décision?

— C'est madame de Bayentz qui l'a voulu; elle a quitté Francfort pour s'établir à Paris. M. de Bayentz va fonder ici un comptoir qui sera une sorte de succursale de sa maison de banque, et j'ai voulu suivre la fortune de ces excellents amis.

— Je compte avoir le plaisir de vous revoir, monsieur.

— Mille fois aimable, monsieur le comte!

Lefèvre salua et vint s'asseoir à côté de Goffin.

— Croirez-vous aux revenants désormais, mon cher Goffin? lui demanda-t-il.

— J'y ai toujours cru, répondit celui-ci avec un léger embarras.

— J'arrive avec de vastes projets, continua l'ancien pion. La presse à bon marché, telle que

l'a inaugurée Girardin, n'a pas encore donné tous les résultats qu'on a le droit d'en attendre. Je fonde un recueil hebdomadaire de vingt-quatre pages, *le Globe pittoresque*, imprimé sur deux ou trois colonnes, quelque chose qui ne sera ni *la Revue des Deux-Mondes* ni *le Musée des familles*, l'élément littéraire et l'élément bourgeois réunis, le mouvement parisien mis à la portée de tout le monde, six volumes par an pour vingt francs. Un ami à moi, le banquier Bayentz, a mis cent mille francs dans l'affaire ; et, à l'instant même, — ajouta Lefèvre avec impudence, — le comte de Rouzoff insistait pour me faire accepter une somme plus importante encore...

Sur cette délaration, Goffin n'hésita plus à faire la présentation qu'attendait l'aventurier.

— Monsieur Jacques Lefèvre, dit-il, directeur du *Globe pittoresque*... Monsieur le vicomte d'Hernecy, M. Robert du Taillis.

Lefèvre s'inclina avec une grâce charmante.

— J'espère, messieurs, que vous voudrez bien honorer nos bureaux de votre présence et notre journal de votre esprit.

Pensant que l'effet était produit, Lefèvre se dirigea vers la salle du fond, comme si quelqu'un l'y eût attendu.

— Voilà, disait Dumas à Dauzats, le plus effronté coquin que j'aie jamais vu !

Et il raconta quelques-unes des aventures de Lefèvre à Florence et à Parme.

De l'autre côté, Robert disait à Goffin :

— Il me semble avoir entendu parler de cet individu en termes peu flatteurs...

— Bah ! disait Goffin, de mauvaises langues ! C'est un homme fort distingué, et s'il a quelques peccadilles sur la conscience, il est noble à nous de penser qu'il est corrigé. La réhabilitation n'a pas été inventée pour les chiens. D'ailleurs, l'intérêt général est de vivre en bons rapports avec un personnage qui, dans quelques jours, peut dire à cinquante mille lecteurs (peut-être plus), beaucoup de bien ou beaucoup de mal de toi. J'ai donc agi pour le mieux en cette circonstance.

D'Hernecy approuva ce discours d'un mouvement de tête.

— Pourquoi, ajouta-t-il, nous montrerions-nous plus difficile que le comte de Rouzoff ou que le banquier Bayentz?

Comme on le voit, Jacques n'avait pas manqué son effet, la *rentrée* était faite.

XII

Ce même soir, le facteur qui distribuait le dernier courrier remit à un concierge des Batignolles une lettre à l'adresse de M. Rouhaut.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Cher monsieur Rouhaut,

» Le silence que j'ai gardé jusqu'à présent n'a dû ni vous surprendre ni vous inquiéter. J'ai dû attendre un commencement d'exécution pour vous écrire.

» Mon premier soin, en arrivant à Saint-Lazarret, a été de rendre visite au sieur Hissagarit.

» Ce campagnard est plus fort que je ne le pouvais supposer. Il a paru très-surpris de voir un homme d'affaires assez désintéressé pour vous servir de mandataire. Je n'ai pu obtenir de lui que des réponses évasives. Il est dévoué à votre père, et paraît convaincu que l'enfant est de vous ; il n'en veut d'autre preuve que votre empressement à le reconnaître.

Vainement lui ai-je dit et prouvé que vous ne m'aviez laissé rien ignorer, il a nié effrontement avoir jamais reçu la moindre confidence du père Rouhaut au sujet de la naissance de Suzanne.

» — On voudrait, a-t-il dit, arracher à *un pauvre homme* l'aveu de choses qu'il n'a jamais soupçonnées afin de s'en faire des armes contre lui.

» Cet individu est une profonde canaille, on le dirait de bonne foi.

» Je me suis fait plus humble et plus doux que lui ; j'ai assuré que les *méchants* et les gens *mal intentionnés* pourraient seuls voir du mal dans ses actions. J'ai applaudi à sa réserve, tout en ajoutant qu'elle était inutile. En un mot, nous avons *finassé* pendant près de deux heures. Mais, au beau milieu de ma

péroraison, il a pris sa canne et son chapeau rond. « Il lui fallait chanter au lutrin, le curé l'attendait. » Mon opinion est qu'il a dû aller jeter l'alarme à la Saugère.

» Aussitôt sorti de la maison Hissagarit, je me suis fait indiquer la demeure de ce Pierre Nunez, dont il est parlé dans vos instructions. Nunez n'est plus au service de votre père ; il est fermier d'un gentilhomme du voisinage. Nunez m'a fait un excellent accueil. Je lui ai franchement indiqué *avec des restrictions* ce que nous voulons obtenir du père Rouhaut. C'est bien l'homme qui vous aidait à diminuer pendant la nuit les récoltes paternelles. Il m'a paru intéressé jusqu'à la cupidité. Il s'est engagé à nous servir à la condition que vous lui donnerez à bail la métairie de l'Estay quand la fortune vous appartiendra. Les promesses ne coûtant rien, j'ai promis. Nunez a alors exigé un *papier ;* n'étant fondé d'aucuns pouvoirs, j'ai signé tout ce qu'il a voulu. Nunez exècre le père Rouhaut, c'est donc un excellent auxiliaire... »

XIII

La Saugère était une des plus vastes propriétés du département. Vendue à la barre du Tribunal, par expropriation, elle avait été achetée 700,000 francs par Pierre Rouhaut ; et c'était, disait-on, une excellente affaire.

Un vieux corps de bâtiment à deux étages, flanqué de trois tours carrées, composait la maison de maître. Un gave courait au bas de la cour principale, plus élevée que les autres. Les chais, écuries et servitudes s'alignaient de chaque côté de la cour, et disaient assez l'importance du domaine, si l'on peut encore se servir de ce mot qui n'a plus qu'une signification constitutionnelle.

Le père Rouhaut affectait vis-à-vis des voisins, — car il en rencontrait quelquefois malgré lui, — des manières cauteleuses qui déguisaient mal une sorte de haine native que trahissait son regard.

Dans quelle boue avait-il ramassé sa fortune?

Quel sang versé l'avait fait riche?

Nul ne le savait au juste dans le pays.

Grand, sec et droit comme à trente ans, on le voyait promenant chaque jour l'œil du maître d'un bout à l'autre de ses propriétés.

Cet homme n'avait jamais donné un morceau de pain à un mendiant, une caresse à un chien.

Thérèse, sa femme, était devenue une *chose* dans la maison, une machine pour laver. Résignée d'abord, puis insensible, elle n'était plus, à l'époque où se passe cette histoire, qu'une sorte de pétrification.

Elle traversait les cuisines, les écuries et le potager avec la solennité d'un fantôme qui se prendrait au sérieux, et n'ouvrait jamais la bouche que pour proclamer quelques vérités dans le genre fatidique :

— Il y a un Dieu là-haut! — Les méchants sont toujours punis! — Il y a des heureux de ce monde qui seront les malheureux de l'autre!...

Pendant douze ans, le père Rouhaut n'avait pas

quitté Suzanne une minute. Cette enfant seule avait frappé sur son cœur et en avait fait jaillir un filet d'eau. Elle couchait dans une chambre attenant à celle de Joseph Rouhaut; et souvent, la nuit, il se levait pour écouter sa respiration.

Quand l'orage grondait, si la petite avait peur, Rouhaut allumait une lampe et prenait Suzanne sur ses genoux jusqu'à ce qu'elle fût endormie. Alors, il la portait doucement à son lit; il la couchait, ramenait avec soin la couverture et ne rentrait dans sa chambre qu'après avoir vu la petite bien calme et bien tranquille.

Suzanne appelait Rouhaut *Pépère*, mais, bien qu'elle fût accoutumée à ne recevoir de lui que des caresses et des cadeaux (car le vieillard lui donnait des jouets et des bonbons à satiété), il lui causait parfois d'inexplicables terreurs.

Un jour qu'elle jouait toute seule dans le jardin, *Pépère* s'approcha sur la pointe du pied pour la considérer à son aise. Suzanne, en se retournant, l'aperçut tout à coup en face d'elle. Elle poussa un cri et s'évanouit. Rouhaut la porta dans ses bras

jusqu'au château. Il la remit à sa mère, et se renferma dans sa chambre, où il passa deux ou trois heures à sangloter.

Le lendemain, il acheta pour Suzanne une petite voiture traînée par un gros chien, et, en voyant la joie de l'enfant, il murmura avec un soupir involontaire : « *Je me ruine*, mais elle est heureuse... »

L'éducation de Suzanne fut commencée par l'instituteur Hissagarit. Quand l'enfant eut atteint sa treizième année, le père Rouhaut se décida à la placer dans un pensionnat de Paris, afin, disait-il, qu'elle fût élevée comme une princesse.

Au moment où l'honorable M. Dutrait-Desmaz fit son entrée dans la cour de la Saugère, Suzanne avait, depuis trois jours, repris possession de son appartement.

Le résultat de cette première visite ne répondit guère aux espérances de l'ancien avoué, comme on peut en juger par la deuxième et dernière lettre que reçut de lui M. Joseph Rouhaut :

« Je m'attendais à tout, mon cher monsieur, ex-

cepté à ce qui m'est arrivé. J'ai franchi ce matin le portail de la Saugère. J'ai traversé la grande cour au milieu des poules et des canards qui s'enfuyaient à mon approche. Le râpé des dernières vendanges fermentait dans un coin au milieu d'une myriade d'insectes. Les vaches, conduites par une vieille paysanne, sortaient de l'étable en mugissant. Hue! criait la vieille, Hue! Marjolaine! hé, là-bas, la Rousse! attends, toi, la Bretonne, je vas t'arranger...

» C'est Dominica qui m'a introduit dans la maison. Cette femme est encore d'une grande beauté. Elle m'a fait asseoir dans la cuisine en me priant d'attendre. Le père Rouhaut est arrivé peu après.

» — Dominica, a-t-il dit en entrant, tu surveilleras la fournée, ma fille. Prends garde que les coffins ne soient trop remplis. Chaque coffin doit contenir la farine pour un pain de douze livres. Aie soin de les bien peser, je m'en rapporte à toi.

» Puis, se tournant de mon côté :

» — Qu'est-ce que vous voulez, vous? a-t-il demandé.

» — Monsieur, je suis avocat. Je viens vous pro-

poser de la part de monsieur votre fils une transaction des plus simples et des plus honnêtes.

» — Pourquoi n'est-il pas venu lui-même? Il ne sait donc plus parler?

» — Votre fils ne peut continuer à vivre dans la situation qui lui est faite. Il m'a chargé de prendre ses intérêts dans l'affaire.

» Ici le père Rouhaut a fait un haut-le-corps.

» — Dites à mon fils, s'est-il écrié, que s'il ne vient sur-le-champ exécuter mes ordres, il n'aura jamais un sou de moi. Je vendrai tout ce qui m'appartient, et à ma mort, bien fin sera celui qui en pourra retrouver un débris!

» Cette violence, jointe à tant d'avarice et d'hypocrisie, a soulevé en moi une colère qui est à peine apaisée. Mais puisqu'il est impossible de raisonner avec cette brute, j'ai trouvé le moyen de la mater. Il croit encore avoir affaire à cet écolier qui endossait en tremblant l'enfant de sa maîtresse... D'autre part, Nunez m'a assuré que le pouvoir de Dominica en était arrivé à un tel point qu'elle a pu, l'un de ces jours derniers, frapper impunément votre mère.

Il est temps, n'est-ce pas? de faire justice de ces monstruosités.

» A la tournure que prennent les choses, vous n'auriez pas un maravédis des trois millions paternels.

» Il faut donc, et en toute hâte, s'empresser de battre monnaie. Arrivez au plus tôt. J'ai trouvé le plan et la marche du drame...

» A partir de ce moment, la fortune vous appartient!

» Veuillez agréer l'assurance de ma haute considération.

» A. DUTRAIT-DESMAZ. »

XIV

Quand vous visitez en passant, à la ville ou à la campagne, le lieu où un crime a été commis, ne vous semble-t-il pas que la nature ait traité d'une façon particulière cet endroit prédestiné à la tache de sang?

Au village, la ferme a je ne sais quoi de lugubre; l'échelle qui monte à la grange ne ressemble point à une échelle ordinaire; le cloaque où barbotent les canards est sinistre! la lucarne du grenier, l'auge où boit le bétail, les accessoires les plus communs, ont une couleur étrange.

A la ville, la cour de la maison prend une physionomie singulière; le pot de fleurs sur la fenêtre, le linge étendu, ne sont pas comme les autres pots de fleurs et comme le linge des maisons voisines. L'escalier, la rampe, le tuyau de cheminée ont un aspect à eux.

Ce n'est point parce que le crime a été commis là que les choses prennent ce caractère; elles ont ce caractère parce que le crime devait s'y commettre.

Le parc de la Saugère s'étendait derrière le château jusqu'à la route d'Orthez; le feuillage de ses grands arbres était plus foncé, plus sombre d'ensemble que celui des arbres qui bordaient le chemin. Le bétail qui paissait dans les prairies voisines semblait rêveur et mélancolique: les oiseaux étaient si-

lencieux et bâtissaient de préférence leurs nids de l'autre côté du gave.

Cette vague inquiétude qui pèse sur la nature à la veille d'un orage planait éternellement sur cette morne campagne.

Quand Joseph Rouhaut entra dans la cour de la Saugère, il aperçut une vieille paysanne voûtée et cassée qui tirait un seau d'eau du puits. Quelques cheveux blancs s'effarouchaient sous le bandeau de toile qui lui couvrait le front...

Il s'approcha — et reconnut sa mère.

La vieille contempla quelques instants son fils, l'embrassa sans effusion et reprit son seau d'eau en disant : Peut-être qu'il sera le maître à son tour!

Joseph voulut porter le seau jusqu'à la cuisine.

La mère Rouhaut le suivait en marmotant : — C'est mon fils tout de même, ce garçon-là; il n'a pas l'air heureux non plus.

— Te voilà, Joseph? dit Rouhaut, qui se chauffait en toute saison à la grande cheminée de la salle d'en bas. Es-tu disposé à m'obéir, cette fois?

— Certainement, mon père.

— A la bonne heure, on fera quelque chose pour toi ; et, surtout, que je ne voie plus ton homme de Paris, cette espèce de voleur d'huissier qui a eu le front de mettre les pieds ici. Dis-lui bien que si je l'aperçois seulement à une portée de fusil d'un mur ou d'un arbre qui m'appartienne, il est sûr de son affaire.

— Est-ce que je puis voir la petite?

Le front du père Rouhaut se rembrunit.

— Quelle petite? demanda-t-il en relevant la tête avec colère.

— Suzanne...

— Tu n'as rien à démêler avec Suzanne, dit le vieillard, et tu ne la verras point. Dominica est enfermée chez elle jusqu'au jour du mariage; tu lui offriras le bras pour aller à la mairie et à l'église, et tu partiras tout de suite après. Le temps d'afficher ton mariage à la commune et de causer avec le curé, ça ne sera pas bien long, et s'il faut quelques écus pour abréger la cérémonie, eh bien! on les donnera.

— Alors, que voulez-vous que je fasse en attendant?

— Dame! tu sais bien où tu couchais autrefois.

— Je ne l'ai pas oublié.

— Le pliant est toujours là avec un matelas par-dessus. Rien n'est changé; personne n'est entré dans ta chambre depuis quatorze ans. Tu n'as qu'à donner un coup de balai, à demander une paire de draps à la vieille — et à patienter! Lorsque tu voudras manger, tu peux entrer à la cuisine. Il y a toujours du bœuf, du jambon et du poisson fumé. Avec une bonne livre de pain et un verre de vin là-dessus, un homme ne meurt pas de faim. Quant aux écus que j'ai promis, tu les auras après la cérémonie. Voilà qui est dit, va-t-en!

Joseph ne se le fit pas dire deux fois; il laissa le père Rouhaut à ses chenets et alla retrouver M. Dutrait-Desmaz à la ferme de Nunez.

L'ex-avoué fumait un de ces exécrables cigares espagnols que les muletiers introduisent dans les départements pyrénéens pour la plus grande gloire de la régie.

— Eh bien? demanda Dutrait.

Joseph lui raconta la scène qui venait d'avoir lieu

— Tout est pour le mieux, dit Dutrait. Vous n'avez qu'à laisser aller les choses, elles finiront bien. Dominica est la maîtresse du vieux, et il voudrait donner directement sa fortune à la petite comme il lui a déjà donné son nom; je ne vois pas de mal à cela...

Et il ajouta en clignant de l'œil :

— Mais il faut attendre la fin!

— Et alors? demanda Joseph.

— Alors, quand vous aurez dûment signé votre affaire à la mairie, quand vous aurez dit « Oui » tous les deux...

— Eh bien?

— Vous prendrez votre femme d'une main, votre fille de l'autre, et vous direz que la femme doit suivre son mari...

— Où?

— A Paris, parbleu! dit M. Dutrait en se frottant les mains.

Et il termina par cette phrase solennelle :

— Il me tarde de voir la figure du père Rouhaut à ce moment-là.

Ici, nous demandons au lecteur la permission d'abandonner pour quelque temps les intrigues de la Saugère, car il faut aller retrouver les nouveaux personnages qui attendent leur entrée en scène.

DEUXIÈME PARTIE

SUZANNE ROUHAUT

XV

La jolie maison que celle de M. Louis-Rimbaud-Palamède du Taillis, le digne et excellent père de notre aspirant de Paris !

Un horizon de prairies coupé de peupliers, puis la Charente qui descend, calme et bleue, laissant derrière elle l'oiseau désaltéré, la campagne fertilisée. Un bateau est amarré, qui est accoutumé à jouer sur le fleuve comme un cygne sur un bassin. Le nom est à l'arrière : *Léonie !* La barquette se balance mollement, retenue au poteau par une faible

chaîne. Les avirons se reposent, l'un à droite, l'autre à gauche, sur le banc peint en vert; *Léonie* a replié ses ailes...

On traverse une route et l'on entre, en poussant la petite porte d'une grille en fer, dans la cour de M. du Taillis; une cour sablée avec un gazon au milieu, et, tout à l'entour des vignes folles, des clématites, des rosiers et des dahlias de toutes couleurs, et aussi de grands tournesols d'un jaune d'or qui se tiennent, droits et fiers, sur une tige puissante.

La maison a deux étages.

On y arrive par un perron d'un aspect élégant, à double escalier qui, décrivant un demi-cercle de chaque côté, semble apporter la marche sous le pied du visiteur.

Derrière la maison se trouve un jardin anglais, et au fond, la maison du paysan, les chais et les granges cachés par une allée touffue...

Ce jour-là, une agitation inaccoutumée régnait dans la maison. Le garçon de ferme avait déposé dans l'antichambre des matelas nouvellement cardés qu'il était allé chercher à Angoulême dans la

carriole. Jeannille et Marie, les deux servantes, allaient de droite et de gauche, déménageant les meubles et changeant toutes choses de place.

Madame du Taillis présidait majestueusement à cette scène d'intérieur.

— Madame, demanda Jeannille, faudra-t-il vider l'armoire au linge?

Madame du Taillis répondit d'un air affairé:

— L'armoire, la commode, que tout soit vidé! Les lits sont-ils faits?

— Oui, madame, répondit Jeannille, on a mis un lit de chaque côté et la toilette au milieu. Monsieur le marquis a fini de clouer les tapis...

— Et que fait M. Robert?

— Il fait sa malle.

Madame du Taillis laissa échapper un soupir de satisfaction.

— C'est drôle, tout de même, ajouta Jeannille, que M. Robert retourne à Paris juste au moment où sa cousine arrive à Angoulême; on dirait qu'il n'aime pas les demoiselles, et pourtant il s'est fait une autre réputation dans le pays.

— Allez, ma fille, interrompit madame du Taillis, continuez votre ouvrage; et si vous voyez M. Robert causer avec son père, vous viendrez me prévenir aussitôt.

— Bien, madame.

Et Jeannille murmura en sortant:

— Pauvre M. Robert! il ne pourra même plus causer avec son père!

Deux années environ avant cette journée pleine de préparatifs, la maison de M. du Taillis présentait un aspect morne et désolé. Les volets étaient fermés; le chien de garde, attaché dans sa niche, avait laissé tomber sur ses pattes allongées sa grosse tête inquiète. Il avait hurlé toute la nuit, le chien fidèle, car la mort était dans la maison.

Berthe du Taillis était morte à dix-neuf ans après six mois de mariage.

Robert, qui adorait sa sœur, passa deux mois auprès de son vieux père et pleura avec lui. Il ne retourna à Paris, qu'il habitait depuis plusieurs années, que lorsque la mélancolique résignation eut remplacé le violent désespoir des premiers jours.

A la mort de sa fille, madame du Taillis eut peur de l'isolement qui l'attendait :

— Vous resterez avec nous, dit-elle à son gendre.

Celui-ci ne demandait pas mieux, et ne se fit pas prier.

Madame du Taillis, qui avait tourné à la dévotion, profita de l'absence de Robert pour lui nuire autant que possible dans l'esprit de son père. Robert avait quitté Angoulême par la fenêtre d'un premier étage, tandis qu'un mari jaloux tirait sur lui presque à bout portant. Le jeune homme ne fut pas atteint ; mais tel fut le scandale, que le père du Taillis resta renfermé chez lui pendant trois mois, n'osant plus faire prendre l'air au père d'un si mauvais drôle. Ce ne fut qu'après le départ de Robert que madame du Taillis put marier sa fille.

Les prétendants de la province redoutaient un beau-frère violent, dissipateur et toujours prêt à mettre l'épée à la main.

M. Adolphe de Gerbier, le mari de Berthe, était venu se fixer à Angoulême avec sa mère, une créole de l'île Bourbon, devenue veuve à son débarque-

ment en France. Les médecins avaient conseillé à madame de Gerbier l'air de la Touraine, mais les Anglais ont tout pris dans le jardin de la France, il n'y a plus de place. La créole de Bourbon fut donc obligée de se fixer à Angoulême, dont le climat lui réussit si bien qu'elle y mourut après deux années de séjour, laissant à son fils une centaine de mille francs.

Gerbier parlait souvent de ses plantations à Bourbon, et comme personne n'avait envie d'y aller voir, on lui laissait le plaisir de s'attribuer vingt-cinq mille livres de rente.

M. du Taillis lui donna sa fille — de confiance. Ce ne fut qu'après le mariage qu'on put s'apercevoir que les propriétés de Bourbon n'existaient que dans l'imagination de Gerbier.

M. du Taillis fit des reproches ; Gerbier soutint qu'il avait été de bonne foi, qu'un parent éloigné s'était emparé de son héritage, et que, du reste, il était prêt à partir avec sa femme pour Bourbon, où un procès ne tarderait pas à le remettre en possession de sa fortune...

M. du Taillis préféra garder sa fille auprès de lui. Une traversée périlleuse, une absence de deux ou trois ans, c'était plus qu'il n'en fallait pour l'épouvanter. Gerbier se trouvait donc à l'abri des reproches ; et, de temps en temps, il faisait venir de Paris un ananas et des piments rouges qu'il présentait aux amis de la maison comme un échantillon de ses récoltes.

Pendant que madame du Taillis donnait ses ordres à Jeannille, Gerbier entra dans la pièce où se trouvait sa belle-mère.

— Robert retourne à Paris, dit-il en souriant.

— Enfin ! fit madame du Taillis.

— Décidément, continua Gerbier, ce pauvre Robert n'est pas dans vos bonnes grâces !

— Oh ! je ne m'en suis jamais cachée. Quand ma fille est morte, c'est sur vous, son mari, que j'ai reporté l'affection que j'avais pour elle. Berthe seule me rattachait à cette maison, où la vie serait impossible pour moi avec mon mari et son fils. Voyez-vous, Gerbier, il faut que vous restiez ici pour m'aider à combattre l'influence de Robert, qui *nous* ruinerait.

Ce garnement va se pavaner sur les boulevards, jetant à pleines mains une fortune qui ne lui appartient pas, et il revient chercher dans sa famille l'argent qu'il doit à des usuriers. La faiblesse du père m'irrite encore plus que l'inconduite du fils.

Madame du Taillis interrompit sa tirade, et prenant la main de Gerbier :

— Gardez-vous bien, lui dit-elle, de causer affaire avec mon mari. Que me disiez-vous donc à ce sujet?

— C'est bien simple, répondit Gerbier. Vous savez qu'aux termes de mon contrat de mariage, je suis tenu de rapporter une dot de deux cent mille francs que j'ai reçue?

— Oui.

— Eh bien! mes spéculations n'ont pas été heureuses jusqu'à présent, ce qui fait que, si j'étais obligé de rembourser cette somme, je serais ruiné.

Madame du Taillis réfléchit un instant :

— Ne vous occupez pas de cela, reprit-elle, nous prendrons des arrangements, je me charge de cette affaire. Ma nièce Léonie revient dans quelques jours, j'ai un projet qui assurera notre tranquilité.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de M. du Taillis. M. du Taillis tenait un marteau de la main droite, une boîte de clous de la main gauche.

Après avoir assujetti une échelle entre les deux fenêtres, il enfonça un énorme clou destiné à tenir une glace.

Depuis la mort de sa fille, le vieux marquis, qui perdait la vue, avait dû renoncer à lire et à écrire ; il occupait comme il pouvait son activité aux travaux les plus communs. Il voulait clouer les tapis, poser les rideaux, raboter les étagères, ce qui augmentait encore l'irritation de madame du Taillis.

— Que faites-vous donc, mon ami? s'écria-t-elle avec colère.

— Je pose les rideaux, répondit le marquis avec douceur.

— Ne feriez-vous pas mieux de laisser cette besogne aux ouvriers?

— Sans doute ; mais à quoi m'occuperais-je alors?

Madame du Taillis haussa les épaules.

— Mais c'est de travers, cria-t-elle, c'est hideux !

— Comment, c'est de travers? dit le marquis, blessé dans son amour-propre.

— Vous voulez tout faire par vous-même, reprit madame du Taillis, et vous n'êtes bon à rien.

— Quel caractère! fit le marquis en haut de son échelle. On ne peut rien faire à votre goût...

Et il ajouta d'un ton doucement révolté :

— Heureusement, je suis le maître chez moi, et il n'y a pas de puissance humaine qui puisse m'empêcher de poser les rideaux comme je l'entends.

Madame du Taillis continua :

— Il fallait faire venir le tapissier!

— Le tapissier a sa manière et j'ai la mienne, dit le marquis avec dignité.

A ce moment, Robert entra, coiffé d'une casquette de voyage et tenant à la main une valise qu'il déposa sur une chaise voisine.

— Robert, dit le marquis, je te prends pour juge.

— De quoi s'agit-il?

Madame du Taillis demanda :

— Ces rideaux sont-ils droits, oui ou non?

Robert répondit avec le plus grand sang-froid :

— A première vue, non ; mais si l'on y réfléchit, oui.

— Comment cela ? dit le marquis.

— Ils sont droits, continua Robert, parce que c'est mon père qui les a posés et que j'ai besoin de lui pour payer un billet de deux mille francs qui ne peut manquer d'arriver demain, à moins qu'il ne se soit perdu en route, ce qui m'étonnerait.

— Alors, demanda le marquis avec une certaine inquiétude, si c'était un autre que moi qui les eût posés ?

— Ils seraient de travers, dit Robert.

— Qu'est-ce que je vous disais ! s'écria triomphalement madame du Taillis.

— Eh bien ! dit le marquis en se résignant, je les redresserai, voilà tout.

Il descendit de l'échelle, et voyant le costume de Robert :

— Tu nous quittes ? demanda-t-il.

— Je reviendrai, dit Robert.

Madame du Taillis, jugeant sa présence inutile et

ne se sentant pas en force, sortit avec son gendre.

— Tu reviendras, reprit le marquis avec tristesse, quand tu ne pourras plus faire autrement.

— Voilà trois mois que je suis à la campagne.

— Tu sembles avoir oublié que ma fortune a été singulièrement entamée dans ces dernières années...

— Encore quelques mois de patience...

— Qu'espères-tu de ces quelques mois?

— J'espère tout.

— Et que fais-tu ?

— Ce que fait le chasseur à l'affût couché dans l'herbe en attendant que le gibier passe !

— Sais-tu que je suis fort embarrassé quand on me demande : « Monsieur du Taillis, que fait donc votre fils à Paris? » — Je balbutie, je réponds : « Il attend! il attend! » Mais je ne sais pas moi-même ce que tu peux attendre.

Robert répondit avec aplomb :

— J'attends les événements, mon père.

— Quels événements?

— Ceux qui doivent faire mon bonheur.

— Tu appelles cela une profession.

— Ma profession est d'être aspirant.

— Aspirant à quoi?

— A la fortune! aux honneurs!

Le marquis ne put s'empêcher de sourire.

— Êtes-vous nombreux dans cette carrière-là, demanda-t-il.

— Certes! dit Robert; Paris est plein de ces ambitieux qui ont l'air de ne rien faire en attendant qu'ils fassent tout. Éclectiques en politique comme en amour, ils ne se passionnent pas plus pour un parti que pour une femme; et cependant ils sont les premiers à connaître les intentions de l'Autriche et à deviner la politique de la Russie.

Le soir, après avoir tenu l'Europe dans leurs mains, au foyer des Italiens, ils remontent leur montre avec la clef des Dardanelles!

— Des fainéants! murmura le marquis.

— Allons donc! protesta Robert, des gens qui pensent et qui causent! ils sont du bois dont on fait les hommes d'État.

— Ils sont du bois dont on fait les pantins! répliqua le marquis.

— Mon père, vous calomniez les hommes d'esprit...

— Des parasites!

— Les disciples de Beaumarchais!

— Des gens qui sont une charge pour la société...

— Comme le lest est une charge pour le navire!

Le marquis s'était assis; et, un bras passé sur le dossier de sa chaise, il semblait se révolter contre les paradoxes de Robert, qui l'amusaient singulièrement au fond.

— As-tu jamais songé, continua le vieux gentilhomme, à la joie d'un intérieur?

— Hier encore, dit Robert, je songeais à prendre une bonne.

— Le marquis fit un geste d'impatience.

— Enfin, reprit-il, c'est encore de l'argent que tu me demandes?

— Quatre mille et le billet, dit Robert.

— Eh bien! je te donnerai cela au moment du départ...

— Pourquoi pas plus tôt?

— Parce que tu achèterais une malle neuve.

Et il ajouta :

— Surtout pas un mot à ta mère!

XVI

Un incident vint couper brusquement la parole à Robert.

Un mouvement inaccoutumé se manifestait dans la cour. Jeannille appelait; madame du Taillis faisait des gestes devant le perron.

— Que se passe-t-il donc? demanda le marquis.

Gerbier, aidé d'un paysan, portait une jeune fille évanouie.

— La jolie enfant! s'écria Robert.

Gerbier étendit la jeune fille sur un canapé, tandis que Jeannille lui plaçait un coussin sous la tête.

— Pauvre petite! dit le marquis, où l'avez-vous trouvée?

— Elle était évanouie sur le banc de pierre, ré-

pondit Jeannille; sa pauvre tête retombait: on dirait qu'elle n'a pas mangé depuis longtemps.

— Comme elle est pâle! dit Robert; ses vêtements sont couverts de poussière, ses pieds meurtris, voyez...

Madame du Taillis passait une éponge imbibée d'eau et de vinaigre sur les lèvres et sur le front de la jeune fille.

Elle poussa enfin un soupir et rouvrit les yeux.

— Voulez-vous boire? demanda Robert.

La jeune fille répondit faiblement:

— Oui.

Jeannille lui fit prendre quelques cuillerées de bouillon.

— Elle a besoin de repos, dit le marquis; il faut lui faire un lit et la laisser dormir. Nous l'interrogerons plus tard.

— Quelle tête d'ange! murmura Robert.

On transporta la jeune fille dans une chambre du premier étage où elle dormit dix heures de suite.

Son premier mot en se réveillant fut:

— J'ai faim!

Et ce mot fut prononcé d'une voix brisée, pleine de sanglots et si faiblement que la bonne Jeannille ne put retenir ses larmes. Elle s'élança hors de la chambre et y rentra peu après avec un morceau de pain et un blanc de volaille dans une assiette.

Madame du Taillis vint visiter la jeune fille ; le vieux marquis se tenait au pied de son lit.

Quand elle eut achevé son repas :

— Comment vous nommez-vous, mon enfant ? demanda madame du Taillis.

— Suzanne.

— Et votre autre nom ?

— Je n'en ai pas d'autre.

— D'où venez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Mais enfin, vous avez un père, une mère, quelqu'un qui vous a élevée ?

Les traits de Suzanne se contractèrent et parurent exprimer un profond désespoir.

— Je n'ai personne, madame, dit-elle d'une voix entrecoupée, je ne sais point comment s'appelle

mon pays. Je suis sortie par la porte du parc; je ne pouvais pas rester, voyez-vous! J'ai couru sur la route tant que j'ai pu. Comment je suis arrivée ici, je n'en sais rien, je ne puis vous le dire, j'étais folle! Je vous en prie, ne m'interrogez pas; il me serait impossible de vous répondre!

— Vous vous appelez Suzanne, demanda madame du Taillis, et votre linge est marqué d'un R?

— C'est possible.

Suzanne baissa la tête, puis, se tournant vivement vers madame du Taillis :

— Tenez, madame, reprit-elle, je me sens plus forte maintenant; je puis me lever et partir.

— Et où irez-vous? demanda le marquis.

— J'irai frapper à la porte d'un couvent; je ferai ce qu'on voudra; je sais coudre et travailler. Je ne demande rien; si on veut me garder, c'est tout ce que je désire.

Et elle ajouta avec un air de candeur :

— Si madame avait des enfants, je pourrais faire leur éducation.

Le marquis ne put s'empêcher de sourire en

voyant cette pauvre petite offrir à d'autres ses leçons et son expérience.

— Restez ici, mon enfant, lui dit-il, nous causerons demain de ce que nous croirons avoir à faire. Il faudra vous lever un peu dans l'après-dînée, vous promener au jardin... et quand nous aurons gagné votre confiance, nous pourrons causer à cœur ouvert.

— Oh ! vous êtes bon, monsieur, dit Suzanne en étendant ses petits bras vers le marquis, qui l'embrassa sur le front.

— Et moi, dit madame du Taillis d'un air pincé, vous ne m'embrassez pas ?

— Oh ! si, madame.

— C'est bien, mon enfant, tâchez de vous endormir.

Jeannille referma les volets, et Suzanne retomba dans un profond sommeil.

XVII

TIRÉ A QUARANTE MILLE EXEMPLAIRES

Cependant le *Globe pittoresque* avait paru avec un certain éclat. C'est une affaire convenue aujourd'hui que beaucoup d'affiches, beaucoup de promesses, beaucoup d'annonces, assurent la vogue d'un journal pendant huit jours, — ce qui est peu quand le journal est hebdomadaire. Mais Lefèvre avait su constituer une rédaction solide; puis le bon marché avait allumé les provinces, si bien que le succès, qui fait rarement défaut aux publications d'un ordre commun, amena rapidement le *Globe pittoresque* à un tirage considérable.

Lefèvre y faisait la chronique parisienne. Il la signa d'abord d'un pseudonyme, imprima beaucoup de bien de beaucoup de monde, puis, quand il eut reçu quelques cartes de visite, quelques remer-

ciments, quelques poignées de main, il signa carrément son nom.

A la faveur de quelques personnages avides d'éloges imprimés, Lefèvre en était arrivé à tenir une certaine place dans une certaine société.

Il ne voyait pas les seigneurs du jour dans leur salon, il les voyait dans le salon de leurs maîtresses.

Parmi les rédempteurs de l'ancien pion, figurait un épicurien bourgeois, le docteur Blum, Alcibiade comique, toujours prêt à couper la queue de son porc pour étonner les badauds, Gil-Blas ventru, tour à tour empirique, homme de théâtre (par les femmes), convive politique, directeur de journal en tant que propriétaire, grand amateur de réclames, bouffi des vanités du parvenu, crevant dans son habit, dans sa peau et dans sa fortune.

On lui prêtait des mots qui permettaient de l'appeler ensuite « *un homme d'esprit.* »

Bonhomme au fond, n'ayant aucun intérêt à refuser un couvert à sa table, le docteur Blum, un soir que Lefèvre s'était écrié dans le corridor de l'Opéra : — Docteur, on prétend qu'il n'y a de timbale

à la Périgueux que chez vous !... — lui avait répondu : Je serai enchanté de vous en faire juge.

Or, le docteur Blum avait des relations, un entourage, et Jacques Lefèvre avait su entrer dans ses bonnes grâces par d'adroites flatteries.

Le docteur Blum fut invité par M. de Bayentz

Madame de Bayentz se donnait trente-sept ans.

— Trente-sept ans! s'était écrié Goffin, *ce n'est qu'un à-compte !*

Quoi qu'il en soit, elle était fort belle, blonde, blanche, éclatantes épaules, bras solide et bien troussé, main fine et satinée, ongles roses, personne soignée et l'air mutin.

Le docteur la trouva charmante; il fit l'aimable; on ne lui promit rien, mais on lui laissa tout espérer. — Il espère encore, il espérera toujours!

Lefèvre s'était fait arranger un appartement dans la rue du Helder. Le drôle avait du goût, un goût relatif, un goût de lorette. Il avait su entasser les potiches à la mode dans l'antichambre et dans le salon: un arrangement de draperies donnait à ses quatre pièces des lointains et des horizons qui fai-

saient croire à un loyer considérable. Tapis partout, bronzes suffisants, pendule Louis XV, deux ou trois tableaux; derrière la glace sans tain, une cage dorée où quelques oiseaux des îles jouaient sur deux branches de lierre: tel était l'aspect général.

Qui avait payé tout cela? Madame de Bayentz aurait peut-être pu répondre à cette question.

Le cabinet de Jacques Lefèvre était garni de casiers en vieux chêne où quelques titres négligemment jetés sur les étiquettes devaient inspirer une défiance mêlée de terreur aux visiteurs et aux invités.

Sur un carton, on lisait:

RÉVÉLATIONS SUR QUELQUES CONTEMPORAINS

Le carton suivant portait cette enseigne menaçante:

NOTES SUR LES JOURNALISTES

Et encore:

AUTOGRAPHES CURIEUX

plus loin:

LA VÉRITÉ SUR LES ACTRICES DE CE TEMPS

C'était à donner la chair de poule ; et chacun devait se dire :

— Qui sait comment je suis arrangé là-dedans ?

Enfin ! et c'est là le comble, dans le salon se trouvait, au-dessus du piano, le portrait d'un homme à cheveux blancs, revêtu de l'uniforme d'un capitaine de frégate ; sur l'uniforme, le peintre avait placé les insignes du grade d'officier de la Légion d'honneur, et Lefèvre disait en montrant ce portrait :

— C'est mon père !

Un autre cadre offrait aux regards une artiste célèbre, la tragédienne Esther, sur laquelle il racontait en clignant de l'œil, quelques piquants détails.

Quand Esther mourut, Lefèvre publia de cette femme, — qui ne lui avait fait que du bien, une biographie injurieuse et diffamatoire ; — et en même temps il fit ajouter dans un ovale ménagé au-dessous du cadre :

DONNÉ PAR ESTHER

A JACQUES LEFÈVRE

XVIII

Ce soir-là, il y avait réception intime chez le directeur du *Globe pittoresque*.

Les convives étaient M. et madame de Bayentz, le docteur Blum, Dutrait-Desmaz, la comtesse Balpieri, cantatrice mariée, et qui posait pour la vertu, le comte de Rouzoff, Durand de Fréval, entrepreneur des bateaux à vapeur de la Loire, un chargé d'affaires de je ne sais plus quel petit pays, Robert du Taillis, qui avait quitté Angoulême deux ou trois jours auparavant, quelques comparses appartenant plus ou moins aux belles-lettres, et à côté de madame de Bayentz, le personnage qu'il s'agissait de séduire, le célèbre polémiste Eugène de Mérain.

Eugène de Mérain était un enfant de l'amour, ambitieux, entreprenant, hardi comme tous ceux qui

sont nés d'une passion ou d'un caprice et non d'un sacrement et d'un acte notarié.

Il avait alors quarante-deux ans et n'en paraissait que trente. Ses yeux noirs, brillants, semblaient darder sur ses interlocuteurs des regards de chat, pointus comme une lancette. Vif, emporté, n'aimant de la contradiction que ce qu'il lui en fallait pour reprendre haleine, Eugène de Mérain faisait payer cher à ceux qui avaient besoin de lui, de ses journaux ou de son influence, les humiliations qu'il avait subies avant d'arriver à une fortune fragile.

Bien des légendes avaient couru le monde interlope du bas journalisme et de la presse salariée, sur ce petit homme remuant, qui ne doutait de rien parce qu'il ne croyait à rien.

Il n'avait pas plus d'opinion morale que d'opinion politique.

Il soutenait et bafouait la même idée à huit jours de distance.

Un banquier lançait-il une affaire, Eugène de Mérain la déclarait détestable, impossible, déshonnête, jusqu'à ce qu'on lui eût fait sa part; ce jour-là,

l'affaire devenait splendide, — le banquier, un homme de génie, — mieux que cela, un philanthrope.

Eugène de Mérain était fort partisan de la philanthrophie, à la condition que l'*anthropos* fût lui.

Il faut dire cependant que jamais lutteur n'avait eu de si rudes assauts à soutenir. Jeté dans la vie avec une misérable somme de 20,000 francs pour toute fortune, sans appui, sans relations, doué d'une faible santé, il avait su se créer lui-même.

Eugène de Mérain était arrivé par des efforts inouïs à la députation ; on profita de l'irrégularité de sa naissance pour lui contester un état-civil et pour lui dénier une patrie ; on prétendit qu'il n'était pas Français.

« Il y aurait, a dit M. de Girardin, un caractère très-intéressant à développer : ce serait celui d'un jeune homme, né comme moi sans famille, sans fortune, et suffisant à tout ce qui lui manquerait par sa seule énergie ; d'un jeune homme qui, loin de se laisser abattre par les difficultés, ne penserait qu'à

les vaincre, et, esclave seulement de ses devoirs et de sa délicatesse, aurait su parvenir, en conservant son indépendance, à un poste assez élevé pour attirer sur lui les regards de la foule et se venger de son ancien abandon. »

Aigri par des avanies sans nombre, Eugène de Mérain suivit, pour arriver au but, un sentier différent de celui qu'indique l'auteur d'*Émile*.

Au lieu de demander à la société la noble mais lente réparation qu'elle n'a jamais refusée au travail et au courage civil, il se posa en ennemi et tâcha de conquérir sur des ruines ce que le préjugé lui avait enlevé.

Il y eut autour de lui une véritable conspiration ; le mensonge et la calomnie s'attachèrent à sa prospérité ; et, comme on l'a dit justement, il se fraya un chemin à coups de cravache.

Il fonda et fit réussir quinze journaux ou revues ; il en fit pour toutes les classes de la société, enseignant le labourage aux paysans, donnant des romans à bon marché aux petites bourgeoises, distribuant des médailles, comme un prince de Monaco,

à ceux de ses correspondants qui réunissaient une copieuse liste d'abonnés.

Eugène de Mérain avait longuement médité cet autre passage de M. de Girardin :

« La gloire n'est plus qu'un mot creux; il ne sonne pas l'argent. La République et Napoléon ont usé l'enthousiasme ; la fortune est la religion du jour, l'égoïsme l'esprit du siècle. Pour surgir de l'obscurité, il n'est plus qu'un moyen : grattez la terre avec vos ongles, si vous n'avez pas d'outils, mais grattez-la jusqu'à ce que vous ayez arraché une mine de ses entrailles. Quand vous l'aurez trouvée, on viendra vous la disputer peut-être, vous l'enlever; mais, si vous êtes le plus fort, on viendra vous flatter, et, quand vous n'aurez plus besoin de personne, on viendra vous secourir. A votre tour, vous serez avare, égoïste; vous achèterez des tréteaux, vous aurez un habit galonné. Vous refuserez les secours qu'on vous demandera, parce que ce n'est pas en soulageant les besoins de quelques individus qu'on acquiert la popularité, mais en excitant les passions des masses, et, pour vous élever au-

dessus de la foule, vous lui sourirez avec dédain, vous lui parlerez d'égalité avec le mépris de l'orgueil. »

Comme Girardin, dont il fut le digne émule, Eugène de Mérain a fait plus de bien que de mal.

Il a remué les hommes et les choses, il a établi des courants d'argent qui n'auraient pas existé sans lui.

Une attaque violente avait été publiée dans un journal important...

« A cette époque de hasard, de jeu, d'agiotage et de trafic, dit cette feuille, où la société est un comptoir faisant l'escompte de toutes les passions mauvaises, il s'est formé une agglomération inouïe de jeunes hommes pour l'exploitation des tendances matérielles du siècle. Ils ont trente ans à peine, et leurs contemporains ne savent rien de bien précis sur leur naissance et sur leur première jeunesse : deux problèmes ! Ils ont surgi tout à coup, mais comment? Autre problème ! car ils n'avaient rien de ce qui attire la considération ou la foi de la foule; il en était même qui n'avaient ni nom, ni famille, ni

talent, et la fortune, en passant devant leur porte, y avait à peine laissé une besace. Ils ont fait de l'industrie, de l'art, de la littérature, en mettant au jeu les talents et les capitaux des autres, qu'ils groupaient, à force d'audace, autour d'une idée, dont, à son de trompe, ils prônaient partout les incalculables prodiges. Quand, avec cette idée, ils avaient bien joué à la faillite, et qu'ils en avaient retiré pour eux, à titre de directeurs, la vie élégante et commode de quelques mois, de quelques années, ils lançaient une autre idée à laquelle venaient se cramponner d'autres talents et d'autres capitaux. »

Eugène de Mérain voulut *avoir son mort;* il provoqua l'auteur de l'article et lui logea une balle dans le cœur. Ce fut son Armand Carrel.

En somme, riche sans satisfactions, célèbre sans gloire, influent sans considération, Eugène de Mérain était aussi nerveux, aussi inquiet qu'au premier jour de sa carrière ; et cela, pour avoir oublié que « si le talent commence les réputations, c'est la moralité seule qui les consolide. »

XIX

Après le dîner, le salon fut livré aux convives; on fumait dans le cabinet de travail.

— Quelle appétissante personne que madame de Bayentz! dit M. de Mérain au docteur Blum.

— Certes! répondit celui-ci qui, pendant le repas, n'avait cessé de dévorer de l'œil les épaules effrontées de la belle Allemande.

— D'où vient donc l'intimité qui semble exister entre elle et le saltimbanque chez lequel nous nous trouvons?

— Comment, vous ne savez pas? C'est tout une histoire!

— Racontez, dit Mérain en allumant une cigarette.

— Eh bien! c'était à Florence, en 1839. Au théâtre avaient lieu, ce soir-là, les débuts d'un certain Luciano, fort premier ténor, un joli garçon, jeune, bien fait, l'œil grand et plein de flamme, auquel il ne

manquait que deux choses, la voix et l'art. Luciano fut sifflé à outrance, hué impitoyablement. Il quitta la scène les larmes aux yeux et en montrant le poing au public.

— Le maladroit ! s'écria involontairement Mérain.

— Vous avez raison, dit le docteur; il ne faut jamais montrer le poing au public; et cependant, ce geste fut le seul qui réussit à notre ténor. Dans une des loges d'avant-scène se trouvait madame de Bayentz à côté de son flegmatique banquier. La jeune blonde fut frappée de cette révolte d'un artiste de bonne mine. Elle rêva de Luciano; elle pensa qu'il serait doux de sécher ses larmes. Bref, le ténor reçut un billet sur lequel une mouche semblait avoir oublié ses pattes.

Dans ce billet, on lui assignait un rendez-vous; il n'eut garde d'y manquer, et, quinze jours après, il accompagnait à Francfort M. et madame de Bayentz, en qualité de secrétaire intime...

— Très-intime ! ajouta Mérain.

— Depuis, soit que le caprice ait pris une consistance, soit que l'habile aventurier ait su conquérir

une correspondance compromettante, la liaison a continué.

— Mais cependant, on a dit que le compositeur Weyser?...

— Oui, sans doute !

— Et le prince de Zeil?

— Certainement; mais qui vous dit que ce rapprochement, flatteur pour Luciano, ait déplu à notre hôte?

M. de Mérain eut une moue qu'il affecta de rendre dédaigneuse.

— Bah ! vous croyez ?

— Ah çà! s'écria le docteur, vous ne connaissez donc pas Lefèvre ?

Eugène de Mérain se redressa fièrement:

— Mon cher, dit-il, je ne connais jamais les gens chez qui je dîne.

— Et vous avez bien raison : pourvu que l'assiette soit propre...

— Et les voisins suffisants...

— Le reste appartient à Dieu !

XX

UN BEAU MARIAGE

Dans un coin du salon, Lefèvre échangeait quelques mots avec Dutrait-Desmaz.

— Quand donc es-tu revenu des Pyrénées?

— Hier matin.

— Et qu'as-tu fait là-bas?

— Rien de bon pour le moment.

— Qu'est devenu ton jeune homme, l'héritier des trois millions?

— Il est mort.

— Naturellement?

— On l'a trouvé noyé dans une citerne.

— Qui est-ce qui l'avait poussé?

— C'est ce qui reste à savoir.

— N'y a-t-il plus d'héritier?

— Si.

— Qui cela?

— Une jeune fille de seize ans.

— Comment l'appelles-tu?

— Suzanne.

L'ancien pion fit un haut-le-corps, et reprit en baissant la voix :

— Une petite blonde? délicate et timide? qui a été élevée à Paris?

— Ou qui y est venue, du moins.

— Mais je la connais! s'écria Lefèvre, elle avait été placée chez la Pérusson.

— Bah?

— Est-elle restée au pays?

— Tout me le fait croire.

— Eh bien! mon cher, la partie n'est peut-être pas perdue!

Lefèvre s'approcha de Robert du Taillis, qui s'empressait auprès de madame de Bayentz.

Robert céda la place au docteur Blum, qui avait quitté le cabinet, et crut devoir féliciter Lefèvre de l'ordonnance de son dîner et de l'arrangement de ses appartements.

— Vous êtes un charmant garçon, lui répondit familièrement Jacques Lefèvre, vous avez un talent

remarquable, du style, beaucoup d'esprit; les quelques articles que vous avez bien voulu donner au *Globe pittoresque* ont eu le plus vif succès.

— Assez! fit Robert en riant.

— De plus, continua Lefèvre, vous avez publié, à propos de mon dernier ouvrage, un feuilleton dans la correspondance étrangère, et ce feuilleton m'a fait le plus grand bien.

— Enchanté de vous avoir été agréable!

— Eh bien! c'est mon tour maintenant...

— Merci!

— Vous avez peu ou pas de fortune?

— Peu ou pas, c'est bien cela.

— Votre âge?

— Trente ans.

— Le bel âge!

— Pourquoi faire?

— Pour vous marier.

— Avec qui?

— Avec trois millions.

— Oh! s'écria Robert, je vois d'ici celle qui les porte, un grand nez pointu, le col maigre... et qui

sait, ajouta-t-il en riant, elle est peut-être née sans bras?

— Pas le moins du monde, c'est une délicieuse personne.

— Son âge, alors?

— Seize ans.

— Elle a donc un enfant caché à l'étranger?

— Elle est pure comme au berceau.

— Je n'hésite plus, fit gaîment Robert, je demande sa main.

— Oh! il y a un voyage à faire!

— On le fera.

— Eh bien! venez me voir demain, à une heure, et nous causerons de cela.

— A demain!

XXI

On voit que Lefèvre avait fait beaucoup de chemin en peu de temps; mais aussi quels soins! quelle prudence! quel machiavélisme! Quand il

croyait qu'il pouvait faire des avances à quelqu'un, il ne se risquait qu'avec la plus grande circonspection, plaçant un regard approbatif, un sourire flatteur, quelquefois un mot dans la conversation.

Il parlait modestement, les yeux baissés, de ce que souffre l'homme qui a quelque chose à se faire pardonner; il affichait une si touchante reconnaissance pour ceux qui avaient bien voulu l'accueillir !

— On ne sait pas, disait-il, ce que peut valoir l'aumône d'une poignée de main !

Un jour, dans un restaurant, Gaston du Thil lui avait tourné le dos. Lefèvre devint pâle, ses mains tremblaient. Il jeta un regard haineux sur le jeune poëte et murmura :

— Mon bonhomme, nous nous tutoierons dans un an !

Et il tint parole. A partir de ce jour, il n'eut pas assez d'encens pour l'auteur des *Demi-Lunes ;* chaque fois que du Thil publiait un ouvrage ou même un simple article, Lefèvre en faisait un éloge pompeux dans le *Globe pittoresque.*

La première fois, Gaston du Thil lui envoya sa carte.

La seconde fois, il ajouta « *avec mille remerciments.* »

Lefèvre le rencontra sur le boulevard et lui tira un grand coup de chapeau; Gaston rendit le salut.

Lefèvre alors joua le grand jeu; le *Globe pittoresque* publia tout à coup une étude dithyrambique sur la grande cantatrice Martha Ferrani, celle-là même qui lui avait intenté ce procès en diffamation à la suite duquel il dut disparaître pendant deux ans de la scène parisienne.

La Ferrani fut enchantée : « Mes ennemis même, s'écria la lorette, sont forcés de rendre justice à mon talent[1] ! »

Comme la plupart des filles de théâtre, la Ferrani désarmait devant une flatterie. Lefèvre l'eut à dîner; Gaston, qui était jaloux, fit une scène. Lefèvre lui écrivit pour s'excuser, et, « *désirant réparer ses torts,* » il pria Gaston de vouloir bien accompagner

1. Voir les *Amours de théâtre.*

chez lui, le lundi suivant, « *sa belle et charitable amie.* »

Et c'est ainsi que les choses se passaient généralement.

Après avoir donné rendez-vous à Robert pour le lendemain, Lefèvre entra un instant dans sa chambre, où madame de Bayentz, à qui il avait fait signe, ne tarda pas à le rejoindre.

— Chère amie, lui dit-il, on parle beaucoup des assiduités du prince de Zeil auprès de vous.

— Le prince est fort aimable et me témoigne beaucoup de sympathie.

Lefèvre regarda sa maîtresse dans le blanc des yeux.

— Je ne vois pas de mal à cela, ajouta-t-il ; seulement, puisque je ne vous ai rien caché de ma vie, et que, dans quelques-unes de vos lettres, vous m'appelez, en manière de plaisanterie « *mon gredin chéri,* » vous savez combien j'ai besoin, — sinon de l'estime qu'on me refuse, au moins des semblants de considération qui seuls peuvent assurer mon existence, et que nul n'a intérêt à me refuser. Je ne

suis pas un homme ordinaire, Élisabeth ; j'étais né pour faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal ; et ce n'est pas ma faute, je vous jure, si je n'ai fait ni l'un ni l'autre. A une autre époque, j'aurais été un ravisseur de Sabines, un chef de mercenaires, un Guelfe ou un Gibelin, que sais-je ? Il y a des gens qui rêvent de César, je n'ai jamais rêvé que de Cromwell.

Si on m'avait laissé une forêt, j'aurais été plus qu'un Cartouche ; mais j'ai trouvé une ligne de chemin de fer qui traverse la caverne. Si on m'avait donné un 93, j'aurais fait pâlir Marat ; mais aujourd'hui, que faire ? que devenir? L'aventure est morte, les lâches triomphent, ceux qui n'osent rien, les hommes à boutiques ! Il faut bien se soumettre, se résigner, faire comme eux — ou en avoir l'air. Robinson, en arrivant dans l'île déserte, a commencé par dire une prière et par chercher un abri ; à sa place, j'aurais vite cherché des planches pour me faire un trône.

— Oh ! je vous connais, dit madame de Bayentz, qui semblait écouter cette tirade avec l'admiration

d'une femme romanesque et bête ; je vous connais bien, Jacques, et tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai.

— Eh bien ! il faut exiger du prince une lettre d'invitation pour moi.

— Et s'il refuse ?

— S'il refuse, vous refuserez aussi.

— Quoi ?

— La première chose qu'il vous demandera.

La semaine suivante, le directeur du *Globe pittoresque* se présentait dans les salons du prince de Zeil, revêtu de l'habit de l'ordre constantinien de Parme.

Il s'était en outre affublé du grand-cordon du Medjidié, de la plaque de Charles III, de la rose du Brésil et de quelques ordres allemands.

L'ambassadeur d'Espagne étant survenu, Lefèvre simula une migraine, sortit un instant et reparut bientôt, — moins Charles III.

Ce ne fut qu'un petit malheur.

Le *Globe pittoresque* pratiquait, dans les articles de Lefèvre, le CHANTAGE sur un grande échelle.

L'auteur de ce désolant récit est de ceux qui ont toujours protesté contre la peine de mort; mais s'il est un crime qui mérite le dernier supplice — à l'égal de l'assassinat, — c'est certainement le chantage.

La baraterie à disparu de notre marine de commerce, et le chantage subsiste encore dans quelques infimes gazettes.

Il y a ce chantage misérable qui consiste à forcer l'abonnement de ceux qui appartiennent à la critique : comédiens, peintres, auteurs dramatiques même; à dire l'éloge pour cinquante francs, à prodiguer le blâme, l'injure, en côtoyant la loi, — si les cinquante francs n'ont pas été versés.

Ce métier s'exerce encore chaque jour ouvertement, impunément.

Lefèvre dédaignait ce petit commerce.

Il travaillait en grand.

On lisait dans ses chroniques des articles comme celui-ci :

« Une jeune fille a disparu, l'une des nobles entre les plus nobles du faubourg Saint-Germain. On parle

d'un enlèvement. C'est, disent les uns, un petit cousin qui est le coupable ; suivant les autres, c'est un pianiste connu, un Liszt de banlieue... Qu'arrivera-t-il de tout ceci ? La famille est dans la désolation ; *nous tiendrons nos lecteurs au courant.* »

Et la semaine suivante :

« Nous avons été induit en erreur... »

Ou bien :

« Le bruit se confirme... »

selon que la famille avait gardé la silence ou envoyé un mandataire...

On lisait encore des articles comme celui-ci :

« Les affaires qui font actuellement appel aux capitaux n'ont aucune chance de succès. On a beau battre la grosse caisse, l'argent ne vient pas. La société de..., dont M. Un tel s'occupe activement, ne marche pas du tout. Il y a des noms malheureux. Le public a raison de garder son argent ; on ne saurait prendre trop de précautions par le temps de faillites qui court. »

C'est que le banquier avait refusé des actions,

des primes et des insertions de rapport à cinq francs la ligne.

A ce métier-là, Jacques Lefèvre avait pu réaliser quelques économies.

Il fit bâtir un chalet à Enghien, au bord du lac.

Madame de Bayentz présida à l'arrangement de ce petit palais : deux pavillons encadraient le corps de logis ; une serre élevée de trois marches servait de salle à manger ; un jardin anglais s'étendait jusqu'au bord du lac ; à gauche, un petit port où deux barques attendaient les hôtes du chalet ; un réservoir, arrangé en étang, conservait le poisson.

C'était délicieux.

Ce chalet devint pour Jacques Lefèvre une fabrique de relations.

Il invitait les femmes en vogue du monde interlope ; on était sûr de les trouver là le dimanche et le mercredi. Quelques vieillards amoureux, — et des plus haut placés, — poursuivaient jusqu'à Enghien leurs belles fugitives. On dînait chez Lefèvre et on y dînait bien. On y trouvait le piano, les cartes,

les jeux de jardin, la balançoire, — et tout ce qu'il faut pour écrire.

Le prince de Zeil devint un assidu, le comte de Rouzoff venait quelquefois, et bien d'autres, — des puissants de cette époque-là.

On commença à parler de Lefèvre en termes affectueux :

— C'est un homme qu'on a noirci ; on dit beaucoup de mal de lui, mais il appartient au meilleur monde.

XXII

Robert se rendit le lendemain à l'heure indiquée chez Jacques Lefèvre.

Celui-ci l'attendait, prêt à sortir, la canne à la main, le chapeau sur la tête.

Quelques minutes, après, tous deux se présentaient au cabinet de M. Dutrait-Desmaz.

L'agence matrimoniale avait un autre aspect que celui qu'on connaît déjà.

Le piteux mobilier loué à la quinzaine avait fait place à des siéges confortables. Les tentures étaient neuves, les tapis épais; des objets d'un art tout commercial, mais de fabrique intelligente, égayaient le salon d'attente.

M. Dutrait-Desmaz ne fit pas attendre les visiteurs; il ouvrit aussitôt la porte de son cabinet, qui avait été transformé comme le reste de son appartement. Fauteuils en velours garnis de clous d'acier, une borne-pendule surmontée d'un Hymen portant une torche, une caisse à bois d'un beau vert; l'œil d'un bourgeois éclairé se serait avoué satisfait.

Dutrait, rasé, tendu de noir et cravaté de blanc, ses deux mèches de cheveux soigneusement collées sur les tempes, siégeait au milieu de la pièce avec la dignité paterne d'un officier public.

D'un coup d'œil, Robert avait reconnu le terrain; il flaira la gueuserie; et, devinant Robert Macaire dans la peau de Jacques Ferrand, il murmura: Ceci représente un solennel coquin!

— Mon cher Dutrait, dit Lefèvre, voici un gentilhomme qui me paraît réunir toutes les qualités né-

cessaires pour assurer le bonheur de notre petite vignette.

— Ah ! monsieur, s'écria Dutrait en se renversant dans son fauteuil, ce sera une belle aventure à tenter ! votre fiancée n'est point une fille ordinaire...

— Où faudra-t-il aller la chercher? demanda Robert.

— Au pied des Pyrénées.

— C'est facile.

— Elle est enfermée dans une tour comme une princesse persécutée.

— Nous la *dépersécuterons !*

On peut s'étonner de voir Robert s'attacher si facilement à la découverte d'un jeune fille qu'il n'a jamais vue, et cela sur les simples indications qui lui sont fournies par des personnages à caution. Aussi devons-nous ouvrir une parenthèse pour expliquer cet enthousiasme parisien.

Robert obéissait à cette loi qui nous pousse vers tout ce qui est jeune, blanc et blond. Le mystère aiguisait à la fois ses curiosités et ses appétits ; la fortune n'était plus qu'un accessoire à ses yeux.

Il voulait voir cette jeune fille, — et ne se décider qu'après l'avoir vue.

— Vous m'avez tellement allumé, dit-il à Lefèvre, qu'il me tarde d'être au pied du château. Cependant il me reste une chose à vous demander.

— Laquelle ?

— Qu'exigerez-vous de moi en échange de votre concours ?

Dutrait-Desmaz et Lefèvre échangèrent un regard.

Dutrait allait répondre, quand la porte du cabinet s'ouvrit pour livrer passage au bras d'un domestique.

— Une lettre pressée !

— Vous permettez, messieurs ? demanda l'ancien avoué ; et il décacheta la lettre.

— Ah ! ah ! murmura-t-il ; il y a du nouveau.

— Est-ce un secret ? demanda Lefèvre.

— Mon Dieu, non ; c'est une lettre du fermier Nunez. La jeune fille a disparu de Saint-Lazarret ; on a vainement battu les environs, on ne sait ce qu'elle est devenue.

— Comment se nomme-t-elle ? demanda Robert.

— Suzanne.

— Ah !

— Vous la connaissez ?

— J'ai connu beaucoup de *Suzannes*, dit négligemment Robert, mais je ne pense pas que la vôtre soit du nombre.

— Que faire ? dit Lefèvre.

— Attendre, répondit l'ancien avoué avec un geste inquiet.

— Allons, partie perdue ! fit Robert en se levant.

Lefèvre murmura :

— Qui sait ?

Et le soir même, Robert se jetait en chemin de fer et reprenait la route d'Angoulême.

XXIII

Le marquis avait dit à Suzanne : « Restez avec nous ! » et Suzanne était restée.

Quand Robert arriva à la maison de son père, il

fit arrêter à quelques pas du portail le char-à-bancs qu'il avait loué en ville, et il entra par le chais — dans la cuisine.

Son intention était de faire causer Jeannille avant de faire son entrée dans la maison.

— Ah! monsieur Robert, s'écria Jeannille, quel bonheur de vous revoir si tôt! C'est monsieur le marquis qui va être content!

— Est-ce qu'il est sorti?

— Il est sorti avec mademoiselle Suzanne, qui ne le quitte plus.

— Bah! Voyons, Jeannille, fais-moi du café et raconte-moi ce qui s'est passé ici depuis mon départ?

— Eh bien! monsieur, dit la servante, cette demoiselle a été rétablie presque tout de suite; on s'occupait de lui chercher une place quand les vacances sont arrivées. Vous savez bien que le jour où vous êtes parti, nous faisions la chambre de votre cousine qui allait venir de sa pension?

— Je me le rappelle.

— On profitait du voyage de madame Bernard, la femme du substitut, qui, en revenant de Paris, de-

vait ramener mademoiselle Léonie de son pensionnat.

— Très-bien.

— Voilà mademoiselle Léonie qui arrive, on va à sa rencontre, madame au bras de M. Gerbier et mademoiselle Suzanne donnant la main à M. le marquis. La diligence arrive, madame tend les bras à mademoiselle Léonie — et pas du tout !...

— Quoi, pas du tout?

— Mademoiselle Léonie ne voit personne, ni madame, ni monsieur, ni moi ! elle saute au cou de mademoiselle Suzanne, en disant :

— Comment ! tu es ici? Que je suis heureuse ! et un tas de compliments !

— Où donc l'avait-elle connue?

— A sa pension, à Paris.

— C'est singulier.

— Mais, ce qui est plus singulier, c'est que mademoiselle Léonie en savait tout juste aussi long que nous... qu'elle s'appelait Suzanne, — et puis c'est tout. Voilà madame qui écrit à la pension, à Paris, pour demander des renseignements.

La maîtresse lui répond qu'elle ne sait pas ce que c'est que cette demoiselle, que c'est une étrangère, qu'on n'a jamais vu ses parents, mais qu'elle est sage et docile et bien élevée. Enfin, madame envoie mademoiselle Suzanne à confesse. Dame! il faut bien croire que M. le curé sait tout. Eh bien! il a dit à madame: « Gardez cette jeune fille, vous ferez une bonne action. » Et, chaque fois qu'il la rencontre, M. le curé lui parle avec une bonté... mais une bonté!... qu'on est tout transi de ne pas en mériter autant.

— Et Léonie n'est pas jalouse?

— Ma foi, non! Entre nous soit dit, je crois que M. Gerbier lui fait la cour et que la petite en tient pour lui.

— Bah?

— Comme je vous le raconte!

— Et que dit mon père de cette inclination?

— Dame! vous savez, je crois qu'il ne se doute de rien. Il est si bon, cet homme-là! Il croit que toutes les demoiselles sont sages, et tous les garçons aussi. Ensuite, il n'y voit plus beaucoup; il a tant pleuré

quand sa fille est morte, cette pauvre mademoiselle Berthe ! que ça lui a perdu la vue.

Il a encore pleuré quand madame a fait venir mademoiselle Léonie, qui est sa nièce à elle et pas du tout la nièce à votre père ; et lorsque madame a fait changer le nom du bateau et que le peintre a gratté « Berthe » pour écrire « Léonie, » ah ! monsieur n'était pas content. Madame disait que le nom de Berthe lui rappelait un trop grand chagrin, mais c'est que monsieur ne veut pas l'oublier, ce chagrin-là !

Après avoir avalé sa tasse de café, Robert alla faire ses ablutions, revêtir un costume de campagne, jaquette et pantalon de coutil, chapeau de paille, souliers de toile, — et, après avoir allumé un cigare, il descendit au jardin.

On causait gaîment dans un berceau touffu : Robert approcha, et reconnut la voix de Gerbier.

— Ah ! j'ai du caractère, moi, disait-il d'un ton badin.

— Voyons, s'écria Léonie, rendez-moi mon œillet ou je vous bats ?

— Qu'est-ce que vous me donnerez, si je vous le rends ?

— Je vous dirai merci...

— Ce n'est pas suffisant.

Léonie se révolta.

— Mais il m'appartient, cet œillet, c'est moi qui l'ai cueilli.

— Il fallait le défendre.

— Eh bien! dit Léonie, entrant en composition, je vous donnerai une poignée de main!

— Il me faut mieux que cela.

— Ah! prenez tout, alors!

— Voyons, dit Gerbier, penchez la tête...

— Pourquoi faire?

— Un petit baiser sur le front, pour l'amour de Dieu!

— Tiens! s'écria tout à coup Léonie, on fume par ici...

— C'est vrai, ajouta Gerbier en humant l'air.

— Qui cela peut-il être? Si c'était mon cousin?

— Parbleu, oui, fit Gerbier; et désignant du doigt une fenêtre du pavillon, il ajouta :

— Voilà Jeannille qui accroche ses effets au portemanteau.

Léonie reprit :

— Qu'avez-vous donc? vous êtes tout à coup devenu sinistre ?

— Je pense à ce retour subit qui me surprend.

Léonie continua, avec des airs en dessous :

— Il est très gentil, mon cousin.

— Oui, fit Gerbier avec humeur, c'est un joli monsieur.

— Comme vous dites cela ! Est-ce qu'il ne rend pas les œillets ?

— Non, il les mange !

Après avoir réfléchi un instant, Gerbier sembla prendre un parti, et saisissant la main de la jeune fille :

— Songez-vous quelquefois, lui demanda-t-il, au moment où vous quitterez la maison de votre oncle ? Le petit village de Matha vous paraîtra bien triste...

— Oui, répondit Léonie, je regretterai peut-être alors qu'on m'ait envoyée à Paris recevoir une éducation inutile. La vie qu'on me faisait avant que ma

tante ait songé à me demander auprès d'elle me semblera bien dure. A six heures du matin, debout pour faire les comptes des journaliers! puis, occupée jusqu'au soir à la ferme, à la buanderie... Dès que j'ouvre un livre, la voix de ma mère vient me secouer : « Allons, nous ne sommes pas riches, nous autres, il faut laisser les romans aux demoiselles de Rochefort!

— Et vous obéissez?

— Il le faut bien. La révolte serait inutile; que faire? ou aller?

— Mais, insinua Gerbier, madame du Taillis vous a prise en grande affection!

— Mon oncle, dit Léonie, ne me gardera pas chez lui si ma mère me réclame.

— Il y a un moyen...

— Lequel?

— Il faut vous marier!

— Avec qui?

— Avec moi.

— Et si on s'y opposait?

— Qui donc?

— Mon oncle, peut-être. N'avez-vous pas remarqué chez lui une certaine défiance. Notre intimité ne lui a point échappé. Le soir, quand nous descendons ensemble au jardin, il se promène dans la petite allée comme pour nous surveiller ; à table, lorsque vous me prenez la main, il s'agite avec colère...

— Heureusement qu'il n'y voit pas très-bien ! fit Gerbier.

— Ce n'est pas tout. Chaque fois que je me suis trouvée seule avec mon oncle, il m'a mise en garde contre vous.

— Et que dit-il contre moi ?

— Que vous avez perdu dans des spéculations maladroites le peu de fortune qui vous restait, que vous lui devez cent mille francs, qu'il vous garde ici pour ne pas vous laisser sur le pavé.

— Quoi encore ? dit Gerbier en ricanant.

— Que sais-je? Tout cela me faisait beaucoup de peine... Aussi j'évitais de recevoir ses confidences ; j'avais l'habitude de lui faire la lecture, et, ma foi ! je l'ai planté là avec son journal.

— Vous avez bien fait.

— D'ailleurs, cela m'ennuyait d'être enfermée deux heures tous les jours dans son cabinet. C'est Suzanne qui est chargée maintenant de lui éplucher les nouvelles politiques, et il faut la voir déployer le *Phare du Centre!*

— Pour éclairer votre oncle.

Robert, qui ne perdait pas un mot de la conversation, avait envie de tomber à coups de poing sur son ex-beau-frère.

Celui-ci continua :

— Madame du Taillis approuve mon projet; elle a pour Robert une profonde antipathie, et, comme elle espère survivre longuement à son époux, la solitude avec ce mauvais garnement l'épouvante...

La conversation en était là, quand Robert, apercevant dans la cour M. du Taillis qui rentrait avec Suzanne, alla se jeter au cou de son père.

— Ah ! mon cher Robert, s'écria le vieux marquis, voilà une bonne surprise.

Et lui montrant Suzanne, il ajouta :

— Je cause de toi tous les jours avec cette enfant-là.

Suzanne, vêtue d'une robe grise et coiffée d'un petit chapeau rond, était jolie à croquer; ses cheveux blonds, enfermés dans un filet de quinze sous, ruisselaient au soleil, et son teint, animé par la promenade, resplendissait comme une aurore.

Il n'était pas jusqu'à une petite, toute petite goutte d'eau qui, perlant sur sa tempe et laissant deviner cette ardeur générale qu'accompagne une fraîche moiteur, ne vînt ajouter un charme à sa jeunesse et à sa virginité.

XXIV

A midi, la famille entière se mit à table. Robert remarqua que madame du Taillis traitait Suzanne comme une dame de compagnie, tandis que le marquis lui témoignait une affection particulière.

Le repas terminé, Léonie, qui n'était pas fâchée de faire du zèle devant son cousin, s'écria:

— C'est mon tour de lire le journal!

— Comment vont les yeux, père? demanda Robert.

— Mieux, beaucoup mieux, dit le marquis.

Madame du Taillis ajouta d'un ton pincé :

— C'était *nerveux*.

Léonie déploya le *Phare du Centre* en dissimulant un bâillement.

Gerbier lui dit à l'oreille :

— Bien du plaisir!

— Oh! je lui en passerai la moité, répondit Léonie en clignant de l'œil.

— Suzanne! s'écria madame du Taillis, allez chercher ma boite à ouvrage, vous me l'apporterez sur la terrasse.

— Oui, madame.

— En même temps, dit Léonie, tu me descendras mon ombrelle...

— Et mon papier à cigarettes, ajouta Gerbier.

Robert sentit la patience lui échapper :

— Pendant que vous y êtes, dit-il, vous devriez prier mademoiselle de seller mon cheval!

— Eh bien? monsieur, fit Suzanne en souriant, j'essayerais.

Léonie commença sa lecture :

— « Nouvelles du jour... Télégraphie privée... »

— Lis-moi les *Nouvelles du jour*, dit le marquis.

— NOUVELLES DU JOUR ! — Les correspondances de Marseille sont insignifiantes...,

— Comme toujours.

— « L'aviso à vapeur le *Labrador* vient d'appareiller pour le Mexique. »

— Longue traversée, murmura le marquis.

— « Des bruits inexacts ont couru sur la situation du Venezuela. L'*Indépendance belge* relève vertement à ce sujet le *Diario mercantile*... »

— C'est bien fait ! Le *Diario mercantile* se mêle toujours de ce qui ne le regarde pas.

— « Nous ferons observer à cet égard, continua Léonie, que le *Phare du Centre* est le seul journal français qui ait refusé d'ajouter foi à ces fausses nouvelles. Aujourd'hui, nous ne les démentons que sous toutes réserves... »

— C'est prudent, fit le marquis.

— « Une dépêche de Lisbonne annonce que le câble sous-marin a subi des avaries pendant les dernières tempêtes. La Diète est convoquée... »

Le marquis interrompit :

— Comment, la Diète ?

— « Il s'agit de voter une adresse... »

— Et le câble sous-marin ?

Robert se pencha sur le *Phare du Centre :*

— Pourquoi, demanda-t-il à Léonie, passez-vous ce paragraphe ?

— Quel paragraphe ?

— Ces trente lignes-là !

— Ah ! je n'ai pas fait attention !

— Puisque cela vous ennuie de faire la lecture à mon père, il ne faut pas vous en charger.

— C'est donc cela, dit le marquis d'un ton piqué, que ce journal est beaucoup plus court quand c'est Léonie qui en fait la lecture.

Robert regarda sa cousine dans le blanc des yeux et appuya sur certains mots en les prononçant.

— Oui, c'est assommant d'être renfermé avec son vieil oncle. Il vaut mieux que ce soit Suzanne qui

prenne des airs solennels en déployant le *Phare du Centre;* et puis, l'oncle dit du mal de Gerbier; aussi se moque-t-on de ce pauvre oncle! et, quand on est à table avec les robes qu'il a données, on échange des signes...

— Je vois bien que mon cousin me déteste, s'écria Léonie, qui avait envie de pleurer.

Robert allait continuer sa morale quand madame du Taillis entra précipitamment.

— Comment, Robert, vous vous êtes emparé de l'appartement de Gerbier?

— Mais cela m'est égal, disait celui-ci avec douceur, je serai aussi bien là-haut.

— J'occupais autrefois le petit pavillon, répondit Robert, et je l'ai repris.

— Mais vous avez jeté par la fenêtre tout ce que votre beau-frère y avait apporté!

— Je ne savais où le mettre.

— Tu aurais mieux fait de me prévenir, dit Gerbier.

— Eh bien! je te préviens.

Robert sortit d'un air nonchalant.

— Voyons, reprit madame du Taillis en s'adressant au marquis, approuvez-vous encore cette grossièreté ?

— Ma foi ! répondit M. Palamède du Taillis, il est chez lui, ce garçon-là !

Léonie profita de l'occasion pour se venger.

— Vous ne savez pas, ma tante, il a voulu irriter mon oncle contre moi ?

— Pourquoi passes-tu des paragraphes ? fit le marquis avec humeur.

Et, prenant la main de Suzanne, il quitta la salle à manger.

— Robert sera puni par où il a péché, dit Gerbier en riant ; il ne sait pas que la basse-cour a été transportée derrière le pavillon ; je voudrais voir la figure que fera notre Parisien demain matin à cinq heures !

Le marquis entendit cette observation et se promit de déjouer les espérances de son gendre.

— Voyez-vous, chère petite, disait-il à Suzanne, ma femme n'aime pas beaucoup Robert. Il faut avouer qu'il lui a fait toute sorte de mauvais tours ; mais une mère est toujours une mère, et j'espère la

ramener à ce garnement. Ma femme conspire avec Gerbier; tous deux s'entendent parfaitement; il y a de la jalousie dans tout cela.

Gerbier n'est devenu mon gendre que par hasard, je pourrais dire par malheur. De stupides médecins avaient conseillé de marier Berthe. Le mariage devait la sauver. Gerbier s'est présenté, on a pris Gerbier... et c'est lui qui est resté. Aujourd'hui, on trouve que ma douleur dure trop longtemps. Ma femme dit que le chagrin vieillit... Elle a pleuré trois mois, et elle ne veut plus vieillir. Elle cherche la consolation dans l'oubli, tandis que ma seule consolation est de pleurer toujours... Aussi on me traite comme une ganache; on s'éloigne de moi... Robert seul m'a compris. Il y a souvent dans les familles un jeune homme, un enfant que tout le monde condamne, nature indisciplinée que les maîtres renvoient du collége, que les parents expédient sur les colonies... On ne parle plus de lui dans la maison, c'est fini... puis, un jour vient où l'on est bien heureux de le trouver. La turbulence est devenue de l'activité, l'emportement de l'énergie, et on s'aper-

çoit que le mauvais drôle était l'homme de cœur de la famille.

XXV

La journée se passa paisiblement. Robert détacha le canot et promena le marquis, Suzanne et Léonie. Il jeta la nasse et prit une truite, deux brochets et une infinité des goujons, au grand amusement de ces demoiselles.

Vers le soir, Robert put causer quelques instants avec Suzanne.

L'aspirant se sentait embarrassé devant cette mystérieuse enfant, qui était loin de se douter que Robert n'était revenu que pour elle dans la maison de son père. Il lui demanda si la situation qui lui était faite ne lui semblait pas pénible. Suzanne répondit qu'elle se trouvait parfaitement heureuse. De son passé, il fut impossible de rien obtenir.

A neuf heures, Gerbier causait dans le salon avec

madame du Taillis; Léonie écorchait sur le piano une valse sentimentale.

Robert, fatigué du voyage, venait de se coucher.

Le marquis, qui était resté au jardin avec Suzanne, lui dit :

— Ma petite, j'ai besoin de toi.

— Oh! tant mieux! fit Suzanne.

— Il faut que tu m'aides...

— Avec plaisir.

— Tu as entendu ce que disait Gerbier?

— Quoi donc?

— La basse-cour!

— Eh bien?

— Robert a fait cent quarante lieues cette nuit, il a besoin de repos.

— C'est vrai.

— Et demain, au lever du soleil, il sera réveillé par le chant du coq.

— C'est probable.

— Eh bien! tu vas venir avec moi, tout doucement. J'empoignerai le coq et nous irons l'enfermer

dans le chais... J'ai pris une lanterne et des allumettes, nous allons faire le coup à nous deux.

— Avec plaisir.

— Le marquis, guidé par Suzanne, arriva sur la pointe du pied jusqu'au poulailler.

— Voilà le coq dans le coin, dit Suzanne.

Le marquis jeta sa redingote et enveloppa le coq, qui poussa quelques cris étouffés.

— Filons rapidement, s'écria-t-il. Si on nous voyait, on se moquerait de nous.

Le cœur de Suzanne battait comme si elle eût commis une mauvaise action.

Quelques instants après, le coq épouvanté entendait la porte du caveau le plus obscur de la ferme se refermer sur lui à double tour.

— Maintenant, dit le marquis avec satisfaction, Robert pourra dormir la grasse matinée.

Il sentit la petite main de Suzanne presser fortement la sienne, et il embrassa sa complice sur le front.

Le lendemain, pendant le déjeuner, quand Robert s'écria :

— J'ai dormi comme un fossile!

Suzanne prit un air satisfait, en pensant qu'elle n'était pas étrangère au bien-être de ce jeune homme.

Dans l'après-midi, Léonie était assise sous le berceau de chèvrefeuille, quand Suzanne vint la retrouver avec son ouvrage.

— Enfin, demanda Léonie, tu t'obstines à me cacher ton histoire?

— Je te jure, répondit Suzanne, que je ne sais rien de ce qui me concerne.

— Comment es-tu venue ici?

— Je l'ignore; j'ai été comme folle pendant plusieurs jours.

— Tu ne connais même pas ta famille?

Suzanne répondit tristement:

— Je n'ai pas de famille.

Et deux larmes roulèrent sur sa tapisserie.

— Je vais te dire pourquoi je te demande tout cela, reprit Léonie; c'est que je crois bien — et même je suis sûre — que mon cousin Robert est amoureux de toi.

— Oh ! s'écria Suzanne en rougissant, c'est bien mal ce que tu dis là !

— Pourquoi donc cela ? Parce que Robert est un mauvais sujet qui rendra sa femme très-malheureuse?

— Non, mais parce que je suis une pauvre fille et que, lorsque madame du Taillis ne voudra plus me garder, j'entrerai dans un couvent ou dans un hôpital.

— Tu ne veux pas te marier? reprit Léonie.

— Jamais.

— Quelle idée !

— C'est impossible, personne ne voudra de moi.

— Ma foi ! continua Léonie, je ne suis guère plus riche que toi, ma pauvre Suzanne. Ma tante m'a prise un peu par charité et m'a fait donner un bout d'éducation, afin que je puisse lui faire honneur. Ma mère, fille noble sans fortune, a dû épouser un petit propriétaire sans titre ; ma tante, plus heureuse, a su plaire à M. du Taillis.

— Il est bien riche, n'est-ce pas, M. du Taillis demanda Suzanne.

— Oui et non, répondit Léonie; il a vingt mille francs de rente et Robert en prend la moitié. Enfin, tel qu'il est, c'est encore un homme important dans ce pays-ci.

— Que comptes-tu faire, toi?

— Je vais te dire; ma tante veut me faire épouser Gerbier. Si ce mariage se fait, Gerbier gardera la dot de Berthe, et nous resterons ici avec madame du Taillis.

— Et monsieur Robert?

— Robert sera à Paris.

— Mais c'est avec sa fortune que tu te marieras alors?

— Sa fortune est à son père et à sa mère; or, sa mère a bien le droit de faire de sa part ce qu'il lui plaît.

— Cela dépend, murmura Suzanne.

— Dieu! que tu es bête! s'écria Léonie; ah! ma pauvre fille, je ne sais pas ce que tu deviendras!

Il y eut un moment de silence, après lequel Suzanne reprit avec un certain embarras:

— Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a sur ce vieux

fauteuil en bois noir qui est dans le cabinet de M. le marquis?

— Ce sont ses armes ou plutôt celles de son frère aîné, le duc de Tonnay-Saintonge, qui a été assassiné dans son château. C'est toute une légende que ma tante te racontera. Il paraît que le duc a déshérité son frère, et que mon oncle, soit qu'il lui en ait gardé rancune, soit qu'il ne se trouvât pas assez riche pour porter un autre titre, a gardé son nom de marquis du Taillis. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, paraît-il, Robert ressemble comme deux gouttes d'eau à ce M. de Tonnay-Saintonge. Pourquoi me demandes-tu cela?

Suzanne fouilla dans sa poche et en retira un morceau de nacre taillé en forme d'écu :

— C'est que, dit-elle, il me semble que ces armes sont les mêmes que celles-ci.

Léonie prit le morceau de nacre et l'examina.

— Certes, c'est bien la même chose; le nom même est écrit au bas comme une devise: TONNEZ, SAINTONGE!

Et elle ajouta :

— Où as-tu trouvé cela ?

— C'était sur une boîte à ouvrage.

— Chez madame Pérusson ?

— Non, à la campagne.

— Quelle campagne ?

— Là-bas.

— Ah ! oui, cette campagne dont tu ignores le nom ?

— On n'a jamais voulu me le dire.

— Mais enfin, tu avais bien une mère ? Comment s'appelait-elle ?

— Elle s'appelait Dominica.

— Et ton père ?

— Je ne l'ai pas vu, dit Suzanne, je te le jure.

Et elle passa la main sur son front comme pour chasser une douloureuse pensée.

— Il faudra montrer ces armes à Robert, reprit Léonie.

— Tu crois ?

— Ma chère amie, il faut bien qu'on tâche de savoir quelque chose...

Et comme Robert, suivi de sa chienne qu'il ap-

pelait *Blanche*, du nom d'une de ses anciennes maîtresses, paraissait sur le perron, un fusil à la main, Léonie l'appela.

— Qu'y a-t-il, petite cousine?

Léonie lui mit le morceau de nacre dans la main et lui raconta comment Suzanne l'avait tiré de sa poche.

— Ma petite Léonie, dit Robert, ayez l'obligeance d'aller passer un quart d'heure auprès de votre tante, j'irai vous y retrouver.

Léonie demanda :

— Et Suzanne?

— J'ai besoin de parler à mademoiselle.

Et comme Léonie hésitait :

— Veux-tu filer? lui cria Robert, et plus vite que cela !

Quand Léonie se fut éloignée en boudant, Robert prit la main de Suzanne et lui dit :

— Mademoiselle, ce n'est pas le hasard qui vous a conduite ici ; il y a, sans que vous puissiez vous en douter, je ne sais quelle relation fatale entre ma famille et la vôtre. C'est une volonté divine qui a

voulu que votre fuite s'arrêtât à cette porte, et, quand vous êtes tombée de fatigue sur le banc qui est à notre seuil, c'est que le but de votre voyage était atteint. Dites-moi, je vous en prie, pourquoi vous avez quitté Saint-Lazarret ?

Suzanne pâlit horriblement.

— Oh ! monsieur, s'écria-t-elle en se jetant aux genoux de Robert, je vous en prie, ne me perdez pas !

— Vous perdre, moi ? dit Robert en la relevant ; chère enfant ! vous saurez plus tard combien je vous aime. Mon père vous a adoptée dès le premier jour, et dès le premier jour aussi il m'a semblé que vous n'étiez pas une étrangère pour moi.

Suzanne pleurait silencieusement.

— Voyons, continua Robert, je ne vous parle pas comme on parlerait à un enfant. Il faut me dire tout ce que vous savez, il y va de notre vie à tous deux !

— Oh ! monsieur, s'écria Suzanne désolée, on va me chasser d'ici ; le marquis ne voudra plus me prendre par la main pour se promener.

— Je vous jure que ce que vous me direz restera un secret entre vous et moi!

Suzanne se recueillit un instant.

— Il y a certaines choses, dit-elle, que je ne sais pas trop moi-même. J'étais dans ma chambre, au deuxième étage, quand j'ai vu Dominica traverser la cour au bras d'un monsieur que je n'avais jamais vu au château. Pépère marchait à côté de lui.

— Qu'est-ce que Pépère?

— Pépère, fit Suzanne en frissonnant, c'est le maître! C'est un homme très-vieux qui me donnait souvent des poupées et des chevaux de bois.

Les paysans et les garçons de ferme suivaient en dansant.

— Qu'est-ce donc? demandai-je à la mère Pierre qui passait dans le corridor.

— C'est un mariage, répondit-elle.

Et elle ajouta d'une voix sombre:

— Peut-être bien que le tonnerre va tomber sur tout ce monde-là.

Une heure après, la noce était de retour. On avait dressé des tables devant la maison ; les femmes ser-

vaient des gigots cuits au four et des galettes chaudes; deux pièces de vin blanc avaient été mises en perce, et chacun allait y remplir son pot de terre rouge.

Le soir, on fit un feu de joie autour duquel toute la troupe se mit à danser.

Cette fête piqua ma curiosité, je voulus la voir de plus près. Il y avait à la porte de ma chambre un petit judas en forme de losange par lequel je pouvais passer le bras en montant sur une chaise. Après quelques efforts, je parvins à saisir la clef, et, un instant après, je descendais sur la pointe du pied le petit escalier de bois qui menait au jardin.

L'horloge avait sonné neuf heures; il ne faisait pas de lune, et le feuillage tranchait à peine sur le ciel sombre.

Comme j'allais tourner le pavillon de gauche, j'entendis la voix de Pépère; il causait avec le mari de Dominica.

— J'ai souffert assez longtemps, disait celui-ci; il faut vous décider à faire ce que j'exige. Le but de ce mariage que vous m'avez imposé est de me dé-

pouiller entièrement; mais, cette fois, je vous tiens et je vous tiens bien. Dominica est ma femme, la loi me la donne et me donne aussi son enfant; l'une et l'autre me suivront, je les emmène!

Suzanne saisit la main de Robert comme pour se rassurer:

— Je tremblais de tous mes membres, dit-elle, car je comprenais que cet enfant, c'était moi!

Pépère m'avait fermé la route, je m'enfonçai dans la charmille.

— Emmener Suzanne! s'écria-t-il d'une voix terrible; mais tu ne sais donc pas que je lâcherai sur toi les chiens de la ferme plutôt que de me laisser enlever la petite!

— Allons donc! dit le monsieur, vous feriez mieux de lâcher la somme que vos chiens.

— Veux-tu cent mille francs? reprit Pépère d'une voix étranglée.

— Cinq cent mille ou rien; c'est mon dernier mot.

— Ne me pousse pas à bout! s'écria Pépère.

— Oh! vous ne me ferez pas peur, dit le monsieur en ricanant, il faut que je me venge en une fois de

tout ce que vous m'avez fait subir de misère et de honte.

Tous deux suivaient l'allée en se disputant, et je me glissais de l'autre côté de la haie pour arriver jusqu'à la porte du parc.

Pépère laissa échapper un profond soupir.

— Veux-tu cinquante mille francs de plus? demanda-t-il d'une voix étranglée.

Le monsieur répéta son refrain.

— Cinq cent mille — ou rien.

— Eh bien, rien ! s'écria Pépère.

Et il saisit violemment le monsieur, le traîna jusqu'au tournant et le poussa dans la citerne.

J'entendis un cri, un seul. Pépère avait fait rouler le couvercle dans la rainure, et, couché de tout son long, l'oreille collée sur les planches, — il écoutait.

XXVI

A partir de ce moment, je perdis la connaissance de ce qui se passait autour de moi. J'arrivai en cou-

rant à la porte, j'ôtai le verrou et je m'enfuis dans la campagne. Le gave me barrait le chemin; je le traversai ayant de l'eau jusqu'au genou, — et je repris ma course folle.

Un homme passait, assis sur sa charrette traînée par des bœufs.

— Où vàs-tu, la petiote?

— A Paris.

— Toute seule, à pied?

— Je n'ai pas d'argent.

— Eh bien! monte là si tu veux; il y a de la paille pour te coucher et du pain de seigle pour te tenir en santé. Je te conduirai toujours un bout de chemin.

Dans une ville où j'arrivai, je suis restée trois jours dans un magasin; mais je me trouvais trop près du pays que je voulais fuir, et je suis repartie.

J'ai couché deux nuits dans un champ, au pied d'un arbre. Un chien m'a mordue; le berger l'a battu et m'a donné du pain. Enfin, je ne sais comment, je suis venue tomber à votre porte....

— Pauvre enfant! murmura Robert.

— Vous savez tout maintenant, continua Suzanne; mais, je vous en supplie, ne faites pas de mal à Pépère!

Robert réfléchit pendant quelques instants.

— Mademoiselle, dit-il à Suzanne, je retournerai à Paris demain, et, quand je reviendrai ici, j'aurai sans doute beaucoup de choses à vous apprendre.

TROISIÈME PARTIE

SOUFFLER N'EST PAS JOUER

XXVII

A Monsieur Jacques Lefèvre, rue du Helder.

« Monsieur,

» J'arriverai à Paris en même temps que cette lettre. Je me rendrai chez vous à midi, j'espère vous y rencontrer.

» Mes compliments,

» ROBERT DU TAILLIS. »

— Que veut dire ceçi ? murmurait Lefèvre, quand M. Dutrait-Desmaz entra chez lui.

— Aucune nouvelles, lui dit l'ancien avoué. Le fils Rouhaut a été enterré sans tambour ni trompette, et on continue à chercher la jeune fille.

— Tiens, lis, fit Lefèvre.

— Ah! reprit Dutrait, est-ce que le fiancé serait plus avancé que nous?

— Quelle probabilité? Il vient du village paternel et veut prendre des nouvelles.

— M. Robert, fit l'ancien avoué, m'a tout l'air d'une marionnette qui voudrait casser ses fils.

— Peut-il se douter qu'on lui faisait servir de mystérieux intérêts?

— C'est ce que nous saurons. A ce sujet, j'ai un renseignement à te donner.

— Lequel?

— C'est qu'il est question de notre du Taillis pour la députation.

— Tu en es sûr?

— Complétement.

— Eh bien! nous le verrons venir.

— Aie soin de me tenir au courant...

— C'est entendu.

A midi précis, Robert entra dans le cabinet de Jacques Lefèvre.

— Je sais où est Suzanne, lui dit-il.

Lefèvre fit un bond sur sa chaise.

— Comment avez-vous pu la découvrir?

— C'est ce que vous saurez plus tard. En attendant, je dois vous faire part de quelques réflexions qui me sont venues. Savez-vous que vous avez voulu me faire entrer dans une singulière famille?

— Je ne sais rien du tout. Desmaz a reçu d'un correspondant de province des indications précieuses sur une héritière qui m'a paru vous convenir. S'il y a autre chose, je l'ignore.

— Eh bien! j'aime cette jeune fille.

— Vous l'aimez? dit Lefèvre avec un sourire ironique.

— Oh! je vous comprends, reprit vivement Robert, cet amour vous paraît précipité?

— Je l'avoue.

Robert tira de sa poche un papier timbré.

— Qu'est-ce que cela? demanda Lefèvre.

— Voici, dit Robert, une lettre de change de cent mille francs.

— Destinée ?

— A vous.

— Que désirez-vous donc savoir pour ce prix ?

— Le nom du château dont vous m'avez parlé, quand il s'agissait d'aller chercher Suzanne au pied des Pyrénées.

— La Saugère, près Saint-Larrazet.

— Merci ! dit Robert en se levant.

Lefèvre serra la lettre de change dans le tiroir de son bureau.

— Vous partez ? demanda-t-il.

— Prochainement.

— A la conquête d'une fortune ?

— A la découverte d'un crime.

XXVIII

Une singulière maladie s'était, depuis quelque temps, emparée de Lefèvre. Après avoir avidement

recherché les semblants de considération, il convoitait la considération elle-même.

— Suis-je donc tellement séparé des honnêtes gens, pensait-il, qu'il me soit à jamais interdit de prendre place dans ces rangs serrés? Qu'ai-je fait, après tout, et que peut-on me reprocher? quelques désordres de jeunesse. Ce qu'il peut y avoir de grave dans mon passé, c'est justement ce qu'on ignore. Il y a des hommes considérables et considérés qui ne me refusent ni un coup de chapeau, ni une poignée de main... J'ai conquis une aisance suffisante, et maintenant que j'ai atteint la fin, il me reste à faire oublier les moyens.

A partir de ce jour, Lefèvre commença à *mourir de consomption*. Il avait compris soudainement les *avantages* de l'honnêteté. Ce n'était point l'honnêteté même qu'il appréciait, mais seulement le bénéfice qu'il aurait pu en retirer.

Il se mit à faire des livres vertueux ; il trempait dans un bénitier sa plume de bandit.

Il s'ingénia à trouver, parmi les écrivains nécessiteux, ceux qui, avec une notoriété suffisante et une

réputation intacte, étaient opprimés par la dette; deux ou trois parmi ceux-là acceptèrent de lui quelques milliers de francs à titre de prêt.

Lefèvre se plaignait souvent de n'avoir aucune famille :

— C'est si bon, disait-il, de tutoyer quelqu'un !

Et il tutoya ses débiteurs.

Après avoir longuement préparé ses voies, il prit l'avis des quelques personnages importants qui venaient quelquefois dîner dans son chalet d'Enghien pour y rencontrer des filles. Se croyant sûr de leur appui, il écrivit au ministre pour demander la croix d'honneur.

Il fut honteusement repoussé.

Les petits journaux se ruèrent sur lui.

L'un disait :

« Jacques L... sera décoré de la *Lésion d'honneur.* »

Un autre :

« Il sera nommé tout d'un coup, non pas chevalier, mais *quémandeur* de la Légion d'honneur. »

Un troisième demandait qu'il portât les insignes sur *l'autre épaule.*

C'était comme un soulèvement.

Il y eut sur le compte de l'impudent une série de jeux de mots les plus cruels :

— M. X... n'oserait pas demeurer rue *Duphot.*

— M. Jacques L... a été ténor. C'est pour cela qu'il est marqué T. F., ce qui veut dire Théâtre-Feydeau.

— Hier, au bal de madame de B..., M. L... paraissait soucieux. Où il y a de la *chaîne,* il n'y a pas de plaisir.

— On assure que Jacques L... va donner une pièce à l'Odéon. On est bien sûr que ce ne sera pas un *succès d'estime.*

— M. L... doit réunir dimanche prochain quelques amis dans sa maison de campagne. Dîner, promenades sur l'eau, soirée dansante. *Le piano sera tenu par un sergent-de-ville.*

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer tous les lazzis auxquels donnèrent lieu les prétentions de l'infortuné rédacteur du *Globe pittoresque.*

Si quelqu'un se hasardait à lui parler de ces insultes :

— Est-ce que je lis ces choses-là? disait Lefèvre en haussant les épaules.

Le fait est que, sans la crainte d'un nouvel éclat qui l'aurait privé de ces relations si péniblement conquises, Lefèvre se serait battu jusqu'à sa dernière goutte de sang...

Et peut-être aurait-il trouvé des témoins !

Mais c'eût été renoncer à tout espoir d'élévation.

Un brave homme, chroniqueur chroniquant, bon garçon, digne d'amitié, quoique doué d'un caractère faible et hésitant, s'était attaché à Lefèvre.

— Vous ne les lisez pas! vous ne les lisez pas! lui dit-il; mais il y a des choses qu'il faut lire — pour les venger. On vous envoie ces journaux...

— Oui, on me les envoie, s'écria Lefèvre, et JE NE LES LIS PAS! Si on m'envoyait un flaçon sur le quel il y aurait écrit: *Poison pour Jacques Lefèvre*, faudrait-il boire ?

XXIX

Un matin, Dutrait-Desmaz arriva tout essoufflé chez Lefèvre.

— J'ai du nouveau, lui dit-il.

— Quoi donc ?

— Pierre Rouhaut n'est pas le nom de notre vieux corsaire...

— Comment s'appelle-t-il ?

— C'est un Belge, ancien contre-maître de la *Diane*...

Jacques Lefèvre pâlit horriblement.

— Il se nomme Ottevare, murmura-t-il.

— Tu l'as connu?

Lefèvre secoua la tête du haut en bas.

— Je l'ai connu au temps où je naviguais.

— Il paraît, continua Dutrait, que, pendant l'émigration, le duc de Tonnay avait fait à Ottevare une vente simulée de tous ses biens. Ottevare lui avait

remis une contre-lettre, et cette contre-lettre, adressée par le duc à son notaire, a disparu ainsi que le testament présumé de M. de Tonnay-Saintonge...

Lefèvre se leva tout à coup.

— Et ce du Taillis qui est là-bas! s'écria-t-il.

— Où?

— A la Saugère!

Lefèvre sonna précipitamment.

— Une valise, un paletot, du linge! bouclez tout de suite, je pars.

— Mais qu'as-tu donc? reprit l'ancien avoué.

— Tu sauras cela plus tard, laisse-moi!

. . . .

En arrivant à Saint-Larrazet, Robert descendit dans une auberge, où il s'annonça comme désireux d'acquérir une propriété dans le pays.

On vint de plusieurs côtés lui faire des offres et lui présenter des plans.

Il put ainsi parcourir les environs, étudier son monde, recueillir des renseignements sans éveiller les soupçons.

Au bout de trois jours, il en savait tout aussi long que les anciens de Saint-Larrazet sur Pierre Rouhaut et sur les habitants de la Saugère.

Le quatrième jour, après déjeuner, il partit à cheval pour donner l'assaut...

Il attacha son cheval à l'anneau en fer du portail, s'avança résolûment vers le perron et entra dans une vaste antichambre où une femme vêtue de noir mesurait une pièce de toile.

— Qui demandez-vous ?

— M. Pierre Rouhaut.

— Il est couché, voilà deux mois qu'il est malade.

— Vous êtes Dominica, la mère de Suzanne? dit Robert.

— Quand cela serait, répondit la femme avec cette défiance de tous les campagnards qui se croient très-forts quand ils ne disent ni oui ni non.

Robert reprit avec autorité :

— Dites à Rouhaut qu'un étranger lui apporte des nouvelles de sa fille.

Dominica regarda Robert des pieds à la tête.

— Et votre nom, s'il le demande?

— Je le lui dirai moi-même.

— Venez! fit Dominica.

Robert la suivit jusqu'au premier étage.

Dominica ouvrit une lourde porte de chêne et Robert aperçut au fond de la chambre un visage presque mort sur un oreiller de toile écrue.

Depuis la disparition de Suzanne, Pierre Rouhaut ne s'était pas levé; quelques cheveux blancs couraient encore sur son crâne pelé, ses joues creusées n'avaient plus de chair.

En apercevant un étranger, Rouhaut se souleva péniblement et s'appuya sur son coude.

— Que voulez-vous? demanda-t-il d'une voix encore menaçante.

Mais tout à coup ses yeux s'ouvrirent démesurément, sa bouche resta béante...

— Le duc! murmura-t-il. Le duc de Tonnay-Saintonge!...

— Je viens vous réclamer, dit Robert, le testament que vous avez volé.

— Comment est-il entré ici? fit Rouhaut.

Dominica courut à lui et s'écria :

— Il sait où est Suzanne !

— Suzanne ! dit le vieillard, rendez-moi Suzanne, que je l'embrasse avant de mourir.

Et de grosses gouttes de sueur ruisselèrent sur ses joues.

— Suzanne sera heureuse, répondit Robert ; vous pouvez mourir en paix...

— Le testament ! reprit Rouhaut d'un air hébété ; le testament ! vous n'en avez pas fait, monsieur le duc... Votre lettre est partie, le notaire l'a reçue...

— C'est le délire, interrompit Dominica. Et elle approcha des lèvres de Roulaut un verre où il aspira une gorgée d'eau fraîche.

— Parlez, continua Robert, et je jure que vous reverrez Suzanne...

— Eh bien ! monsieur le duc, me pardonnerez-vous ?

— Je vous pardonnerai.

— C'était à Saint-Jean-d'Angély... dans la boîte, à la poste ! Je suis parti avec le petit qui avait quitté le bord...

— Quel petit?

A ce moment, un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier.

Lefèvre entra...

— Lui ! dit Rouhaut avec un sourire.

Puis il retomba sur l'oreiller, il était mort.

XXX

Tandis que les événements se pressaient à la Saugère, Gerbier continuait ses assiduités auprès de Léonie.

La question était pour lui d'une haute importance. En épousant Léonie, il espérait éviter le remboursement de la dot qu'il avait reçue; en restant le gendre veuf de M. du Taillis, il ne pouvait guère prolonger indéfiniment sa présence dans la maison où il trouvait une existence large et gratuite.

Léonie, de son côté, ne voyait guère que ce mariage pour la maintenir auprès de sa tante dans une situation plausible.

Depuis l'arrivée de Suzanne, le marquis avait recouvré la santé. Cet excellent homme ne pouvait se passer d'une affection sincère; il fallait auprès de lui une âme qui, comme la sienne, rayonnât la bonté, la tendresse.

Depuis la mort de sa fille, le marquis s'enfermait le soir dans le petit salon où la pauvre Berthe avait coutume de se tenir. Rien n'avait été changé dans ce sanctuaire du souvenir. Les livres approuvés par monseigneur l'archevêque de Tours étaient restés sur les étagères; les jouets dormaient dans les boîtes que Berthe avait reçues en son enfance; le piano restait ouvert, attendant les petits doigts blancs qui ne devaient pas revenir.

C'est là que le marquis aimait à se retirer le soir. Il ouvrait un cahier de musique, allumait les bougies, ouvrait le métronome et mettait le balancier en mouvement.

Alors, il fermait les yeux...

L'illusion le faisait vivre un instant; il lui semblait que sa fille allait venir, et il pleurait à chaudes larmes.

Le lendemain du jour où Pierre Rouhaut mourut, Robert revint à Angoulême. On fit prendre le deuil à Suzanne, à qui Robert apprit la mort de Pépère, en ajoutant :

— Dans quelques jours, vous serez riche.

Gerbier fut vivement contrarié d'un retour qui gênait ses projets. Madame du Taillis se chargea d'adoucir Robert et de l'amener doucement à consentir à ce mariage ; une fois Robert conquis, la chose allait de soi, car le marquis ne ferait d'opposition que si son fils était là pour le soutenir.

— Si ces deux êtres-là s'aimaient, répondit Robert, rien ne me semblerait plus naturel que de les marier ; mais l'intérêt seul les rapproche. Il s'agit de nous dépouiller d'une centaine de mille francs, voilà tout.

— Ils s'aiment ! répondit madame du Taillis.

Robert se chargea de lui prouver le contraire. Il demanda un rendez-vous à Léonie — et l'obtint.

Elle vint, après le dîner, retrouver son cousin dans le clos.

— Vous avez à me parler ? demanda-t-elle.

— Oui, fit Robert en lui prenant la main; j'ai beaucoup de choses à vous dire, petite cousine; mais d'abord, une question!

— Deux, si vous voulez.

— Je suis sûr que vous me jugez mal?

— En quoi?

— Vous avez pu me trouver violent, injuste, n'est-ce pas?

« Où veut-il en venir? » pensa Léonie; et elle ajouta:

— Je vous ai quelquefois trouvé peu charitable.

— Alors, vous croyez que je vous déteste?

— Ou peu s'en faut; mais comme je ne puis commander les sympathies, il faut bien que je me résigne.

En disant ces mots, Léonie prit un petit air moqueur et lança à son cousin une provocante œillade.

— Mais, reprit celui-ci avec tendresse, si je vous disais que vous vous êtes trompée?

— J'aurais peine à vous croire.

Il y eut un instant d'embarras bien joué des deux côtés.

— Tenez, dit Robert d'un ton décidé, voulez-vous être franche avec moi?

— Certes!

— Eh bien! si je suis revenu deux fois à la campagne depuis que vous y êtes, c'est que je voulais me rapprocher de vous...

— De moi?

— Je ne vous dirai pas que je me sois avoué à moi-même le sentiment qui me ramenait ici; mais chaque jour je pensais à vous. Vous étiez si gentille, si rose, si fraîche, quand vous êtes arrivée avec votre petite robe de pension! Comme je vous ai embrassée de bon cœur, en disant: Bonjour, ma cousine! Et puis, que vous dirai-je? il me semblait que votre dernier regard, quand je suis parti, avait été un regard affectueux... presque de regret... C'était un rêve, sans doute; mais ce rêve, je l'ai fait.

Léonie porta la main sur son cœur, comme pour en comprimer les battements. Robert continua:

— Je me rappelle le récit que vous avez fait de votre voyage, votre indifférence pour les choses que

les autres regardent sur la route... et je me disais : Que le sort est injuste et misérable ! Cette chère enfant n'est pas née pour vivre dans un village, et c'est là cependant la destinée qui l'attend. En vain la nature aura tout fait pour elle, en vain sa pensée aura traversé l'espace pour chercher dans une société élevée la place qu'elle aurait su conquérir bien vite, en vain elle a le dédain de ce qui est commun, le sentiment de ce qui est élevé, l'amour du monde, le goût, les aspirations... il lui faudra borner son horizon, remplir sa tâche auprès de quelque bourgeois de campagne, lourd, épais, intéressé... et qui sait ? elle l'aimera peut-être une heure, cet homme dont elle portera douloureusement le nom et la sottise.

— J'ai pensé cela, moi aussi, dit Léonie.

— Cette idée me serrait le cœur. Sans doute, il n'y avait rien d'arrêté chez moi... je vous connaissais à peine... et il a fallu une circonstance pénible pour m'éclairer sur mes propres sentiments.

— Quelle circonstance ?

— J'arrivais joyeux, plein de je ne sais quelle es-

pérance. — Il y avait en moi quelque chose qui disait : Le bonheur est là !... et les premiers mots qui ont frappé mon oreille, le premier tableau qui a saisi mon regard, c'était vous... et un autre... Je vous le dis simplement, cela m'a fait beaucoup de mal.

— Encore une fois, que voulez-vous dire ?

Léonie allait renier Gerbier sans que le coq eût chanté une seule fois.

— Mais il ne vous aime pas comme vous devez être aimée ! s'écria Robert continuant sa comédie.

— Oh ! fit Léonie en affectant de rire fort, vous attachez quelque importance aux enfantillages de Gerbier ?

— Enfantillages ! Vous avez bien vu que j'étais comme fou, quand j'ai surpris votre conversation... Dites-moi que vous m'excusez. Ces reproches, ces sarcasmes que j'ai pu vous adresser n'étaient pas dans mon cœur...

Et Robert ajouta avec amertume :

— Vous avez bien le droit d'aimer qui vous plaît !

— Vous croyez, s'écria Léonie avec indignation, que j'aime *monsieur* Gerbier?

— J'ai épuisé tous les raisonnements... Gerbier n'est qu'un pis-aller, me disais-je! Que fera-t-il de cette jeune fille? Peut-il lui offrir une existence digne d'elle? Non!

La médiocrité de sa fortune, sa position dans une maison étrangère ne le lui permettent pas... D'un autre côté, quelle opinion Léonie a-t-elle de moi?

— Oh! je vous en ai voulu, je l'avoue; mais maintenant...

— C'est pardonné?

— C'est oublié!

— Cependant... vous étiez décidée à épouser Gerbier?

— Hé! à quoi puis-je aspirer, Robert? Vous l'avez dit, je ne suis qu'une pauvre fille de la campagne, presque sans fortune... Madame du Taillis faisait ressortir à mes yeux tous les avantages de cette union... Je restais ici, auprès d'elle... J'échappais à ce bourgeois de campagne dont vous parliez tout à l'heure... Et, après tout, si mon oncle avait ac-

cepté Gerbier pour gendre, je devais être flattée de l'avoir pour mari.

— Mais les choses ont bien changé. Gerbier a prouvé son incapacité dans les affaires qu'il a tentées. L'héritage auquel il prétendait s'est évanoui, et si madame du Taillis s'est mis dans l'idée de me dépouiller à son profit, elle a compté sans la volonté de mon père. Croyez-moi, Léonie, ce projet de mariage était insensé...

Léonie protesta :

— Mais je n'y ai jamais songé !

— Vraiment ?

— Et si je vous disais tout ? ajouta la cousine en baissant les yeux...

— Parlez, je vous en prie.

— Si je vous disais que je cherchais à vous rendre jaloux ?

Robert prit un baiser sur le front de sa cousine, et, ne voulant pas s'engager davantage, il lui dit :

— A bientôt !

Il revint à pas lents vers le perron en se disant à lui-même :

— Si jamais je rencontre François I[er], je lui démontrerai que les femmes ne varient jamais, jamais, jamais! En voilà une qui veut se marier. Eh bien! elle ne varie que dans la forme, le fond ne bronche pas, elle suit son idée...

En approchant de la maison, Robert aperçut Suzanne qui entrait précipitamment; il pressa le pas pour la rattraper.

Suzanne cacha son mouchoir dans sa poche et Robert remarqua qu'elle avait les yeux rouges.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-il, vous pleurez?

Suzanne ne répondit pas, et comme le marquis parut à ce moment, elle lui sauta au cou et lui dit à l'oreille:

— Il aime Léonie.

— Mais non, fit le marquis, vous allez voir!

— Est-ce que vous l'avez grondée, père? demanda Robert.

Le marquis fit un haut-le-corps:

— Gronder Suzanne, jamais!

— Cependant, quand une jeune fille a du chagrin... il y a un motif.

— Des peines de cœur, sans doute, dit le marquis d'un air bonhomme.

— Comment, mademoiselle ! s'écria Robert, des peines de cœur, à votre âge? c'est une indignité...

— Mais si elle aime quelqu'un ?

— Suzanne est riche, qu'elle l'épouse !

— Et s'il ne l'aime pas, *lui?*

— C'est impossible.

— Ou du moins s'il a l'air de ne se douter de rien, s'il passe comme un niais à côté de son bonheur ?

— Il faut le lui faire savoir...

— La chose est délicate.

Robert était visiblement affecté.

— On écrit, reprit-il ; c'est la ressource des gens timides.

— Tu as raison ! s'exclama le marquis ; seulement Suzanne ne peut écrire elle-même... Assieds-toi là devant cette table, elle va te dicter sa lettre.

— Oh ! monsieur ! dit Suzanne d'un ton suppliant.

— Allons, mademoiselle, fit le marquis, obéissez !

Robert avait saisi une feuille de papier à lettre, et, agitant fébrilement la plume, il s'écria :

— J'attends.

Le marquis fit asseoir Suzanne sur ses genoux et lui dit : Je vais vous souffler.

Suzanne commença : « Monsieur... »

— Ça y est, dit Robert.

Le marquis souffla :

« Croyez que mes intentions sont pures... »

— Parbleu ! fit Robert.

Suzanne continua :

« Songez à mon âge, et dites-vous bien tout ce qu'il m'a fallu de violence et d'entraînement pour surmonter ma timidité.

» Vous passez souvent à côté de moi, sans prendre garde que votre présence me rend toute tremblante... »

— Il passe souvent à côté de vous ? interrompit Robert.

— Oui.

— Ah çà ! murmura-t-il, est-ce que Gerbier se serait livré, vis-à-vis de Suzanne, à un sport sembla-

ble à celui que tout à l'heure me livrait sa fiancée?

— Voyons! voyons! dit le marquis, continuons, et il dicta :

« Ayant entendu dire qu'une jeune fille est faite pour se marier, et qu'elle doit toujours finir par là... »

Suzanne coupa la phrase :

« Je ne sais comment vous dire, ajouta-t-elle d'une voix émue, que si je dois jamais m'attacher à un époux, je voudrais que cet homme à qui nous devons donner toute notre vie et tout notre amour... »

— Notre amour! dit Robert d'un ton sépulcral, ça y est.

Suzanne acheva :

« Je voudrais que cet homme fût vous! »

Robert saisit une enveloppe :

— L'adresse, maintenant!

— L'adresse?

— Sans doute...

— C'est poste restante! dit bravement Suzanne; et, se laissant glisser des genoux du marquis, elle s'enfuit dans le jardin.

Il y eut le lendemain une explication assez longue entre madame du Taillis et Léonie. Celle-ci avait raconté triomphalement à sa tante la conversation qu'elle avait eue avec Robert.

— Petite maladroite ! s'écria madame du Taillis, tu t'es laissée prendre comme un chat qui court à la première boule de papier qu'on agite devant lui.

— Eh bien ! chère maman, lui dit Robert, vous voyez bien qu'ils ne s'aimaient pas ?

— On peut vous préférer à un autre, répondit madame du Taillis, et préférer cet autre aux sept ou huit millions de jeunes gens qui fument dans les quatre-vingt-six départements !

XXXI

Trois mois après, dans l'église d'un faubourg d'Angoulême, se célébrait le mariage de Robert et de Suzanne.

Les jeunes mariés partirent pour l'Italie.

Ce voyage fut un enchantement.

La vie parisienne blase beaucoup moins qu'on ne le croit. Elle fourmille d'antithèses, et l'on y trouve sans cesse la consolation à côté de l'ironie. Le laid qu'on y voit, le mauvais qu'on y touche, redoublent, chez qui sent vivement, le désir de se mettre à genoux devant ce qui est beau et bon. Tel écrivain, observateur par nature et par état, semble de glace. Vienne un rayon de grâce ou de pureté, la glace fond. L'homme, qui tout à l'heure paraissait incapable d'être ému, s'abandonne maintenant avec des gaîtés et des naïvetés d'enfant.

Quand Robert se trouva sur le pont d'un paquebot, avec Suzanne à son bras et la Méditerranée tout autour de lui, il crut entrer dans une vie nouvelle. Il n'était plus lui. Sa personnalité d'autrefois avait fui comme la côte. Les journaux, le café de Paris, le boulevard, la Saugère et son drame sombre, Angoulême et ses petits riens domestiques, tout cela lui apparaissait encore, mais comme quelque chose d'étranger. Il parcourait son passé, comme on parcourt le livre d'autrui. Son livre à lui n'avait qu'une

page, celle qui racontait l'heure présente, et il n'était pas pressé de la lire, tant il désirait qu'elle durât toujours.

Suzanne était encore plus heureuse que lui, si le bonheur a des degrés.

Ils s'amusaient de tout comme des enfants. Il leur arrivait de rire sans savoir pourquoi.

Il leur arrivait plus souvent de s'embrasser, sans s'inquiéter de faire rire leurs compagnons de voyage. La détestable cuisine italienne ne leur fit pas faire une grimace; mais ils trouvèrent très drôles les grimaces des hôteliers et des faquins.

D'abord ils ne virent rien du tout de ce qu'il est convenu de voir là-bas. Ce n'est pas étonnant : ils passaient tout leur temps à se regarder. Au bout de quelques semaines, Robert dit un matin : — Ah çà! dans quel pays sommes-nous? — Je crois que nous sommes en Italie, répondit Suzanne. — Il faudrait peut-être nous en assurer.

Pour s'en assurer, ils recommencèrent le voyage.

Cette fois, Robert regarda. Souvent il reportait ses regards vers Suzanne; alors il trouvait ceux de sa

petite amie fixés sur lui. — Voyons ensemble! disait-il. Et ils voyaient.

Naples et son horizon de velours, Rome et sa campagne, Venise, la nature, les monuments passèrent ainsi sous leurs yeux.

Qui donc a dit qu'il fallait être pauvre pour être poëte?

Sans doute la poésie vit d'idéal, et l'idéal c'est ce qu'on n'a pas. Le misérable, que la nature a fait poëte et que le sort confine dans un logis nu, rêve les chauds paysages de l'Orient, le luxe et ses délicatesses, la famille et ses joies. Puis son rêve se traduit en vers brûlants comme des larmes.

Mais, s'ensuit-il de là que la richesse tue l'inspiration? Non; seulement, avec la richesse, l'inspiration se transforme. Le poëte, affranchi des infiniment petits de la vie journalière, devient un penseur. Son idéal grandit avec sa position. Au lieu de s'inquiéter de sa destinée, il s'occupe de celle de l'humanité tout entière. Il s'arrête devant les monuments des pays qu'il parcourt; il campe au milieu des paysages que la légende a consacrés; il étudie l'histoire

sur le théâtre même des événements qu'elle raconte. Du passé qu'il reconstruit, son esprit s'envole vers l'avenir qu'il prévoit. Mais le poëte reste, et, quand sa pensée se condense en strophes, pour se manifester de plus haut, elle n'en est ni moins harmonieuse, ni moins émue.

Robert fit des vers. Il les lut à Suzanne qui voulut les apprendre par cœur, parce qu'il les avait faits. Un horizon nouveau déroula ses magies devant la pensionnaire. Elle aimait et cela suffisait; elle voulut savoir, et cette curiosité ravit Robert, car c'était pour lui qu'elle voulait savoir. L'âpre jeune homme sortit du sentier étroit des idées purement parisiennes, pour entrer avec son amie dans la large voie des idées générales. Parfois, il lui arrivait de sourire, et tout bas il se demandait s'il ne devenait pas banal; le plus souvent il était enchanté de se mouvoir sur un terrain plus vaste et de respirer dans une atmosphère plus pure. Il avait toujours passé pour spirituel, et il savait l'être; mais il ne se savait pas éloquent : le doux visage de Suzanne lui apprit qu'il l'était. Être admiré par qui

12.

vous aime! Avoir la conscience que cette admiration, si elle dépasse un peu le but, ne laisse pas que de l'atteindre! N'est-ce pas le bonheur pour un jeune homme et pour un poëte? N'est-ce pas, pour un ambitieux, une satisfaction à faire trouver petites toutes les autres?

Robert et Suzanne demeurèrent un an en Italie. Ils revinrent à Paris, en passant par Angoulême. Le marquis aurait voulu le garder un an aussi. — Le voilà comme je le voulais! disait-il, en parlant de son fils. Il prenait la tête de Suzanne dans ses deux mains, la regardait longtemps et l'embrassait sur les cheveux, en répétant : C'est toi qui as fait cela, ma chère fille!

A Paris, ils s'installèrent rue de Miromesnil, dans une belle maison entre cour et jardin. Le jardin paraissait grand, tant il était vert, tant ses arbres étaient vieux, tant les massifs à toutes branches, les lierres et la vigne vierge en dissimulaient bien les murailles. Robert revit quelques amis, mais il ne laissa pas d'être surpris, en les trouvant un peu changés à son égard. — Bah! se dit-il, leur froideur

n'existe que par comparaison ; ce n'est qu'en Italie qu'il fait chaud ! Il retrouvait l'Italie quand il voulait. Il n'avait pour cela qu'à quitter le boulevard et qu'à rentrer chez lui.

XXXII

Un matin, le valet de chambre de Robert lui annonça M. Dutrait-Desmaz.

L'agent d'affaires salua avec le respect que la nouvelle position de fortune de Robert était de nature à lui inspirer :

— Monsieur, lui dit-il, je suis porteur d'une lettre de change de cent mille francs...

— Ah ! fit le jeune homme avec un geste de dégoût.

M. Dutrait-Desmaz vit le geste, et reprit tranquillement :

— Les circonstances dans lesquelles vous avez

souscrit cette lettre de change étant d'une nature tout intime, *votre ami* (il appuya sur le mot) votre ami, Mr Jacques Lefèvre, ne l'a pas négociée. Il a préféré s'en rapporter à votre bonne foi.

— Le misérable ! murmura Robert.

— Je me permettrai de vous faire observer, continua humblement M. Dutrait-Desmaz, que si cette lettre de change se trouvait entre les mains d'un tiers, de M. de Bayentz, par exemple, ou de tout autre banquier, rien ne saurait s'opposer à son paiement. La jurisprudence est formelle en la matière...

— Et qui vous dit, monsieur, que je songe à ne pas payer? dit Robert. Veuillez, je vous prie, m'attendre un instant.

Il sortit et alla trouver sa femme.

— Suzanne, lui dit-il, quand j'étais garçon, j'ai fait des dettes. Je ne sais pourquoi je ne t'en ai jamais parlé.

— C'est que tu avais mieux à me dire, sans doute.

— Bon ! c'est que je l'avais oublié.

Suzanne se mit à rire.

— Ne ris pas !

— Pourquoi?

— Je dois cent mille francs.

— Oh! oh! A des usuriers, n'est-ce pas?

— A des usuriers, certainement.

— Eh bien! il faut te débarrasser de ces vilaines gens.

— Oui, mais c'est que, *moi*, je n'ai pas d'argent...

— Et c'est pour cela que tu viens me trouver. Que tu es bête!...

Robert rentra chez lui. Il écrivit quelques mots :

— Monsieur, dit-il à Dutrait-Desmaz, voici un bon de cent mille francs sur mon banquier. Où est la lettre de change.

— La voici! dit l'agent d'affaires, la voici, monsieur!

Ses mains tremblaient de joie. Il bredouillait. Il ne se possédait plus,

Le jeune homme prit la lettre, vérifia sa signature, et, le chiffon de papier à la main, il regarda l'ex-avoué :

— Monsieur Dutrait-Desmaz, lui dit-il, vous connaissez depuis longtemps Jacques Lefèvre, et vous

savez que *votre ami* est un faussaire et un voleur. Mais savez-vous que c'est un assassin ?

— Un assassin ! Jacques !... non... non... balbutia l'agent d'affaires effrayé.

— En ce cas, écoutez ! vous vous ferez payer par votre ami le secret sur ce que je vais vous dire.

Et Robert raconta l'histoire du maître de la Saugère et de son complice. Quand il eut terminé,

— Plus qu'un mot, dit-il. Il me plaît que M. Lefèvre fasse une bonne action dans sa vie : il donnera donc les cent mille francs que vous lui remettrez aux hôpitaux. Mais il ne me plaît pas que l'Académie lui donne un prix de vertu : c'est pourquoi, dans huit jours, il aura quitté l'Europe.

— Je connais Jacques, dit M. Dutrait-Desmaz, il refusera.

— Non, car vous lui expliquerez ce qui l'attend s'il refuse : la cour d'assises d'abord, puis le bagne ou l'échafaud. La jurisprudence est formelle, mon cher monsieur.

Jacques attendait au coin de la rue, dans un fiacre. Dutrait-Desmaz ouvrit la portière.

— Eh bien?

— Il a payé.

— Il a payé. Monte! monte vite, mon vieux!

— Chez Rothschild! cria l'agent d'affaires au cocher.

Le neuvième jour, Robert se présenta chez M. Dutrait-Desmaz.

Ce dernier offrit une chaise au jeune homme, qui refusa de s'asseoir.

— Je viens pour Lefèvre? dit-il seulement.

— Je lui ai conseillé de partir.

— Est-il parti?

— Je n'en sais rien. Depuis ce que vous m'avez appris, je ne le vois plus.

Robert ferma les poings et se dirigea vers la porte.

— Entre nous, dit M. Dutrait-Desmaz en l'accompagnant, entre nous, je ne crois pas qu'il soit parti : il aime trop le monde.

XXXIII

Robert alla tout droit au Palais-de-Justice. Il monta en courant les deux étages qui conduisent au parquet.

— Qui demandez-vous? lui dit un huissier.

Il regarda cet homme, balbutia qu'il se trompait de corridor et s'éloigna d'un pas rapide.

Le son d'une voix étrangère avait chassé l'idée fixe à laquelle il obéissait depuis une heure. Soudain il avait pensé à Suzanne, et il avait compris qu'elle serait la première victime du procès qu'il allait entreprendre et du scandale qu'il allait soulever.

Il revint rue de Miromesnil, à pas lents, l'esprit plein de doutes et le cœur gros d'appréhensions.

Suzanne accourut, en sautant, à sa rencontre. Il était triste. Pourquoi? Il dut renfermer sa tristesse en lui-même, n'en voulant pas confier la cause. Mais la contrainte lui pesait. L'imprimeur venait d'en-

voyer les premières épreuves de son volume de vers. Il s'enferma dans son cabinet, sous le prétexte de les lire. Quand il fut seul, il prit sa tête dans ses mains et pleura de rage.

C'en était fait de son repos.

Eh quoi! lui, un honnête homme, le mari d'une honnête femme, il était forcé de baisser pavillon devant un scélérat!

A quoi lui servait le courage qu'il avait toujours eu, la fortune qu'il avait maintenant, l'honorabilité de son père, la sienne? à rien. Il ne pouvait pas même arracher un masque qui ne trompait personne. Il ne pouvait chasser de la société un gredin qui s'imposait à elle.

Ce misérable, il le rencontrerait partout : sur les boulevards, dans les salons et dans les cafés; il lirait sa prose signée de son nom à côté de la prose de pauvres et vaillants écrivains qu'elle souillerait de son contact. Et il se tairait.

— Oh! c'est lâche! c'est honteux! s'écria-t-il. Non. J'aurai le courage de braver le préjugé! Je remplirai, coûte que coûte, mon devoir. Je me sa-

crifierai, s'il le faut, pour rendre hommage à la morale publique. Je sacrifierai tout ce que j'aime!...

Mais arrivé-là, Suzanne se présentait à sa pensée, et il reculait toujours devant une dénonciation.

— Allons! c'est bien, disait-il, le drôle a plus d'esprit que moi. Il a compris que j'avais été, que j'étais et que je serai son éternelle dupe : mon amour est le point de départ infaillible de ses spéculations. Qu'imaginer? qu'inventer?

Un *rien* impuissant, telle était la réponse.

Robert devint distrait. Parfois il répondait de travers à Suzanne. Elle en rit d'abord; puis elle s'étonna. Alors, il se dit qu'il fallait chasser le mauvais rêve. Il se prit à lire, à étudier. Mais souvent son effort était vain. Il avait beau tendre son esprit, son esprit revenait toujours au point d'où il voulait l'éloigner.

Son volume de vers parut. Suzanne, qui le savait mot à mot par cœur, le lut et le relut avec une joie d'enfant. Au bout de huit jours, elle avait appris la pagination et disait : telle pièce est à la page 203. Quelques journaux seulement rendirent compte de

l'ouvrage, et ce fut en dix lignes, obtenues par l'éditeur. Nul concours amical, nul empressement. Robert, depuis son mariage, vivait tout à fait en dehors du monde dans lequel il avait vécu jusque-là. La froideur de ses amis lorsqu'il était revenu, leur silence maintenant, ne le firent pas réfléchir. On ne lit plus les vers! pensa-t-il. Du reste la littérature ne venait plus qu'en troisième ligne dans ses préoccupations.

Si le livre fit peu de bruit en France, il eut un grand succès en Italie. Les sentiments qu'il exprimait correspondaient à ceux de cette bourgeoisie italienne, libérale et lettrée comme notre ancien tiers-État.

L'Italie était grande alors qu'elle était libre!

avait écrit Robert. Un roi, qui rêvait de la voir libre de nouveau, lut ces vers et envoya une croix au poëte. Suzanne se mit aussitôt à fabriquer des rubans. Elle en tailla d'énormes et d'imperceptibles; elle en fit *d'habillés* et de *négligés*; depuis les nœuds les plus compliqués jusqu'au simple liseré,

elle essaya de tout. Lui, la regardait faire en souriant et cela le reposait de ses luttes intérieures.

Puis le temps exerça son action salutaire. Riche maintenant, en train de reconquérir pas à pas la considération, Jacques Lefèvre ne ferait plus de victimes. Robert n'avait donc pas à préserver la société d'un danger à venir imaginaire. Restait le passé à punir? Eh bien, peut-être, au moment où il y songerait le moins, un moyen de punir se présenterait-il à son esprit? Il avait été vaincu une première fois, et son adversaire triomphait. Raison de plus pour vaincre : l'adversaire triomphant oublie de se tenir sur ses gardes?...

Robert se trompait. Jacques Lefèvre aussi avait son idée fixe, et, chaque matin, en se levant, il se disait : Robert est un homme à perdre. Il est audacieux; il va de l'avant, sans se préoccuper de ce qu'on dit ou de ce qu'on pense. C'est le Don Quichotte d'une époque qui envoie à Sainte-Pélagie les chevaliers de la Manche, j'en viendrai à bout. Il faut l'écraser, si je ne veux pas être écrasé par lui...

Et le bandit de lettres comptait ses forces. Puis, en souriant :

— Mais non ! il faut que je sois seul. Dutrait-Desmaz m'a coûté trop cher, pour que je me risque à prendre des complices ! Je n'ai jamais assez compté sur moi-même. Il faut que je m'essaie !...

Robert et Suzanne sortaient ensemble chaque jour à trois heures. Ils se faisaient conduire dans quelque contre-allée du bois de Boulogne. Là, ils descendaient de voiture et s'en allaient, au bras l'un de l'autre, évitant les promeneurs, cherchant les coudes, au détour de chacun desquels ils s'embrassaient.

Une après-midi, Suzanne se sentit indisposée.

— Va te promener seul ! dit-elle à son mari.

Celui-ci voulut lui tenir compagnie. Mais elle avait quelque projet, sans doute, car elle insista, disant qu'elle avait la migraine et que la solitude lui ferait du bien.

Robert sortit à pied. Il ne songea même pas à aller seul au bois de Boulogne. Il prit la rue du faubourg Saint-Honoré, la rue Royale, et flâna sur les boulevards.

Comme il regardait la devanture de Giroux, madame de X... sortit du magasin. Robert connaissait comme tout Paris, cette vieille lorette, devenue assez riche pour acheter le nom d'un gentilhomme ruiné, demeurée assez fille pour le déshonorer chaque jour, mais en même temps assez audacieuse pour s'imposer et assez habile pour avoir créé un salon. En passant devant le jeune homme, madame de X... lui tendit la main, et Robert, après l'avoir saluée, lui donna la sienne.

C'est là un des incidents naturels d'une promenade sur les boulevards. Il n'y fit pas autrement attention.

Un peu plus loin, il rencontra Eugène de Mérain. La dernière fois qu'il l'avait vu, c'était chez Jacques Lefèvre. Il se rappela les théories immorales du vieil effronté. Il voulut l'éviter. Mais l'autre l'avait aperçu, et, sans aller au devant de lui, car il n'allait au devant de personne, il le regarda de son œil clair, comme pour lui dire : j'attends le bonjour que nul n'ose me refuser. Robert, machinalement, lui donna une poignée de main.

Un peu plus loin encore, sur le boulevard des Italiens, il heurta un homme sur le compte duquel, lui dixième à Paris, il savait à quoi s'en tenir : c'était le fameux L... H..., sur la tombe duquel on écrira : *Il fut bon fils, bon époux, bon père et grand citoyen*, quand, pendant près d'un siècle, il aura dupé sa famille et son pays; L... H... qui n'a qu'une excuse à sa mascarade, c'est qu'il est assez sot pour s'y être laissé prendre lui-même, et être devenu tout à la fois Tartuffe et Orgon. Robert haïssait d'autant plus cet homme qu'il le voyait plus considéré. Cependant, il lui tendit, par la force de l'habitude, une main que l'autre serra affectueusement et paternellement dans ses deux mains banales, ouvertes à tout venant.

Quand Robert l'eut quitté.

— Pouah! se dit-il. Je fais un joli métier. En un quart d'heure, je viens de m'affirmer l'ami d'une fille et de deux gredins. Pourtant je les méprise tous les trois. Ah! Jacques Lefèvre peut dormir tranquille, en effet, car avec tous mes monologues sur la vertu, je suis un quadruple lâche. Eh! quoi, je n'ai ni l'ex-

cuse de la misère, ni celle des nécessités parisiennes; je ne suis pas arrivé à l'âge où les ennemis qu'on a troublent le peu de sommeil qui vous reste, et je me conduis comme un affamé, comme un ambitieux, comme un vieillard. Ma parole, j'étais plus brave autrefois, quand je n'étais ni heureux, ni indépendant!...

Robert continua un instant sur ce ton; il allait à grands pas, le rouge de la colère sur les joues. Tout à coup, il se rasséréna; son œil eut une lueur de défi et un sourire de contentement tira ses lèvres. Au lieu d'aller au hasard, il regarda autour de lui pour chercher le chemin qu'il avait à suivre. Il se rendit chez un imprimeur, et de là au ministère.

En rentrant, il embrassa Suzanne bien fort et lui dit : — J'ai fait de la besogne aujourd'hui, ma petite femme : devine ce que j'ai fait.

Elle prit un air boudeur, pour le savoir tout de suite.

— Je fonde un journal.

Elle battit des mains. Dans un journal, elle ne voyait qu'une chose : le nom de son mari imprimé

tous les jours, au bas d'articles plus beaux que tous les articles connus.

— Moi aussi j'ai bien travaillé, dit-elle, devine ce que j'ai fait?

— De la tapisserie.

— Ah! bien oui, de la tapisserie. Tu n'y es pas. J'ai fait un bonnet.

— Un bonnet...

— Un bonnet d'enfant, monsieur le journaliste.

Robert se sentit défaillir. Il eut une belle émotion de jeune homme. Un instant il fut prêt à renoncer à tous ses projets, à prendre Suzanne dans ses bras et à l'emporter à cent lieues de cette boue parisienne que ses pieds ne secoueraient bien qu'à distance. Cela dura une minute. Il reparla de son journal.

— Nous aurons chacun notre enfant, dit-il à Suzanne.

— Non, monsieur, nous en aurons chacun deux.

Et cette idée qu'elle serait journaliste aussi fit rire la jeune femme aux éclats.

XXXIV

Un mois après paraissait le premier numéro du *Diable boiteux*.

Ferdinand Goffin vint serrer la main du rédacteur en chef :

— Je suis bien aise, lui dit-il, de te voir avec un journal dans la main. Je connais ton tempérament : tu te feras aimer des uns et craindre des autres. De toutes façons on se taira.

— On se taira ? demanda Robert ; que dit-on donc?

— Ce qu'on dit ? Ma foi, je suis assez ton ami pour te le répéter. On dit que ta femme est très-riche.

— Eh bien ! c'est vrai.

— Oui, c'est vrai, et voilà justement le mal.

— Je ne te comprends pas.

— D'où lui vient cette fortune?

Robert devint très-pâle. Il avait compris.

— Cette fortune, répondit-il, lui vient de son aïeul.

— On n'a jamais prétendu le contraire. Mais l'aïeul, comment s'était-il enrichi?

— Écoute! s'écria Robert, écoute, Ferdinand! tu es mon ami. Ne me fais pas languir ainsi; ne me pose pas de questions, ne me retourne pas sur un gril! répète-moi tout. Que dit-on?

— Rien de précis! si l'on articulait quelque accusation directe, il serait facile de la combattre et de la confondre. Mais non. Je ne sais quel Bazile a été çà et là, semant des mots plus terribles que des phrases. Un grand seigneur enterré sans acte de décès... un testament soustrait... une ordonnance de non-lieu... une existence de forban dans une bourgade inconnue... Est-ce que je sais, moi? mais tout cela fait boule de neige, et l'avalanche pourrait finir par t'écraser. Voilà pourquoi je suis content que tu aies un journal.

— Merci, mon ami, dit Robert. Le Bazile, je le connais. C'est Jacques Lefèvre. La calomnie, je ne puis la réfuter, c'est la vérité. Mais ce n'est pas *toute* la vérité. Ce que je vais te confier, deux personnes seulement le savent : Lefèvre et son compa-

gnon Dutrait-Desmaz. Je ne leur ai pas demandé le secret et pour cause. Je te le demande à toi. Écoute maintenant!

Le jeune homme raconta de nouveau le drame que connaissent nos lecteurs.

Goffin restait silencieux.

— Que me conseilles-tu? demanda Robert en terminant.

— Quitte Paris pendant deux ans. Voyage, et ne donne pas signe de vie.

— Fuir? jamais!

— Alors, prends garde à Lefèvre.

— Son intérêt ne lui ordonne-t-il pas de ne jamais se trouver sur mon chemin?

— La peur lui conseille à chaque instant de se défaire de toi qui peux, chaque jour, te défaire de lui. A ta place, je partirais.

— Non.

Le lendemain Robert reçut une lettre du parquet. On le priait de passer chez le juge d'instruction.

Le magistrat lui demanda ses nom, prénoms et qualités.

Robert demanda au magistrat de quel crime il était accusé.

Le juge alors lui tendit un numéro du *Diable boiteux*. Une nouvelle à la main était soulignée au crayon rouge. L'auteur du journal était accusé d'outrage à la morale publique.

— Monsieur, dit Robert, je suis marié, je vais être père de famille, veuillez croire que la morale publique n'a pas de plus ferme soutien que moi.

— Ce n'est pas ici le lieu de plaisanter, dit le juge.

— Mais, monsieur, je ne plaisante pas le moins du monde. Je vous répète que la morale publique m'est chère. C'est dans son intérêt que j'ai fondé mon journal. La nouvelle à la main que vous incriminez n'est pas de moi. J'ai eu tort de m'en fier au tact de mon rédacteur. Je vous donne ma parole qu'à l'avenir je serai plus attentif...

— Vous direz tout cela au procureur du roi. Vous pouvez vous retirer.

Robert trouva dans le corridor son rédacteur qui attendait son tour d'audience.

— Pourquoi diable, lui dit-il, écrivez-vous des polissonneries?

— Moi! je n'en écris pas.

— Telle nouvelle à la main est bien de vous?

— Pas le moins du monde. On l'a intercalée dans mon article.

— Qui?

— Je n'en sais rien. J'ai cru que c'était vous.

Robert se fit conduire à l'imprimerie. Il demanda la *copie* du numéro. On la lui remit. La nouvelle à la main était d'une autre écriture que le reste de l'article. Il interrogea le metteur en pages. Celui-ci ne sut que répondre. Sept ou huit journaux s'imprimaient dans la même salle. Sans doute il y avait eu confusion. Impossible de rien savoir.

Quinze jours après, Robert s'entendit condamner à cinquante francs d'amende. Les juges avaient admis des circonstances atténuantes. Mais le procureur du roi avait tonné contre les feuilles qui vivent de scandale et flétri Robert dans un réquisitoire que publièrent plusieurs journaux.

Il fallait empêcher ces journaux d'arriver à Su-

zanne. Robert la quitta le moins possible; il donna des ordres sévères à son concierge et à ses domestiques. Mais un matin, Suzanne, en décachetant une lettre à son adresse, trouva sous l'enveloppe un compte-rendu imprimé du jugement. Elle fondit en larmes, et son mari eut toutes les peines du monde à la rassurer. Depuis lors, elle trembla sans cesse, exagérant les dangers que courent les écrivains, et rêvant de Robert exilé, emprisonné, poursuivi par tous les parquets et toutes les gendarmeries du royaume...

Le rédacteur en chef du *Diable boiteux* reçut une nouvelle lettre. Celle là était du préfet de police.

— Monsieur, lui dit le préfet, vous êtes jeune, vous avez du talent, de la fortune, mais vous avez des ennemis bien acharnés...

Robert remercia le préfet de sa bienveillance et le pria de s'expliquer.

— Le roi de... vous a envoyé une croix, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur. En voici le ruban.

— Avez-vous pensé à demander à la chancellerie française l'autorisation de porter ce ruban?

— Non, monsieur, je l'avoue.

— Eh bien! remplissez immédiatement cette formalité. Tenez! voici la dixième lettre que je reçois à ce sujet. J'ai brûlé les autres. Mais j'ai gardé celle-ci... pour vous, ajouta le préfet en souriant. Connaissez-vous cette écriture?

— Non... non... mais je la connaîtrai.

— Surtout pensez à l'autorisation, dit le préfet. Le parquet recevra peut-être une dénonciation. Vous seriez condamné pour port illégal de décoration. Le public, qui n'est pas au courant des petites pratiques de la chancellerie, pourrait croire que vous portez la croix sans l'avoir obtenue. C'est très-désagréable. Au revoir... Tâchez de mettre la main sur votre ennemi.

Robert se confondit en remerciements. Il courut chez lui, ouvrit fiévreusement ses tiroirs, fouilla dans ses papiers et finit par trouver une lettre de Jacques Lefèvre. Il la compara à celle que lui avait remise le préfet de police : Rien. Il prit les lettres

et alla chez un expert qui les examina et lui dit : — Toutes deux sont de la même main ! — En êtes-vous sûr? — J'en ferais le serment. — Ah ! enfin !

Il écrivit un mot à Ferdinand Goffin. Il l'invitait à déjeuner, pour le lendemain, au Café de Paris.

A onze heures et demie, il entra dans le café. Ferdinand était arrivé. Mais, au lieu d'aller à lui, il lui fit simplement un signe de la main et se dirigea vers le fond de la salle où se tenait Jacques Lefèvre, en compagnie de M. de Rouzoff.

Jacques, le voyant s'avancer, se leva à demi.

— Monsieur, dit Robert à haute voix, je viens vous rendre la lettre que vous avez écrite à M. le préfet de police, à mon sujet.

— Je ne comprends pas, dit Lefèvre.

— Vous ne comprenez pas?

— Non !

Les habitués du café s'étaient levés. Quelques-uns, devinant une querelle, avaient quitté leur place. Robert jeta un coup d'œil autour de lui.

— Alors, monsieur, dit-il, je vais employer avec

vous le procédé indiqué par Martine pour ouvrir l'intelligence de Sganarelle.

Et, quittant soudain son ton froid et mesuré, rouge, ardent, l'œil en feu :

— Vous êtes un faussaire ! cria Robert en balafrant de coups de cravache la face blêmie du misérable...

On se jeta entre eux. Ferdinand fit un signe à M. de Rouzoff et entraîna son ami.

Les honnêtes gens donnèrent tort à Robert.

— J'aurai sa vie ! râlait Lefèvre, en épongeant avec un mouchoir les larmes et le sang dont ses joues étaient souillées.

XXXV

Quand Ferdinand Goffin eut entraîné son ami à une certaine distance du Café de Paris, il s'arrêta.

— Je ne me permettrai pas la moindre observation. Je crois que tu avais le droit de faire ce que

tu as fait. Dis-moi seulement à quoi je puis t'être bon.

— Suis ce misérable, et rends-moi compte, heure par heure, de ses actions jusqu'à demain.

— Bien. Et demain...

— Demain, tu viendras me trouver. J'aurai pris un parti.

Le soir même, Robert reçut un avis de la Mairie, lui apprenant qu'il était déchu de ses droits civils, comme ayant encouru une condamnation pour outrage aux mœurs !

Robert passa la journée avec Suzanne. D'heure en heure, il recevait le billet suivant :

« Il est chez lui.

» FERDINAND. »

A sept heures, le billet était ainsi conçu :

« Il est chez madame de Bayentz.

» FERDINAND. »

A huit heures, le valet de chambre de Robert vint dire à son maître qu'un homme était en bas, demandant à lui parler.

— Quel homme est-ce? demanda Suzanne.

— Madame, c'est un marin. Il a une veste à collet et un chapeau de cuir.

— Faites-le monter dans mon cabinet, dit Robert.

— Tu le connais donc, mon ami? demanda Suzanne.

— Si je le connais? Sans doute. C'est moi qui lui ai donné rendez-vous.

Le jeune homme mentait. Par une association d'idées naturelle, il supposait la visite qu'il allait recevoir liée à la scène du matin. Un marin, ce devait être quelque ancien compagnon de Jacques Lefèvre : il fallait l'entendre.

Comme il se levait :

— Ne me quitte pas ce soir! dit Suzanne, en se suspendant à son cou.

— Mais je ne te quitte pas.

— Oh! tu sais bien ce que je veux dire. Je suis très-curieuse. Laisse-moi voir ton marin!

— Impossible ! il a un secret à me communiquer.

— Un secret. Est-ce que tu as des secrets pour moi?

— Non! non. Dans un instant, quand cet homme sera parti, je te dirai tout.

Il prit les bras de Suzanne dans ses mains, les détacha doucement de son cou, et passa dans son cabinet.

Le domestique venait d'allumer les lampes qui ne jetaient encore qu'une clarté très-faible. Robert ne put distinguer les traits du visiteur. Il allait remonter la mèche d'une des lampes, quand celle-ci petilla tout à coup. Une vive lueur fila le long du verre. Robert retint un cri.

Jacques Lefèvre était devant lui.

La sombre casaque dont s'était revêtu le misérable pour forcer l'entrée de la maison faisait paraître sa face plus livide. Ses yeux brillaient d'un feu sombre entre la bordure enflammée des paupières. Sur les joues la cravache avait laissé des traces noirâtres...

Robert était brave. Pourtant, il fit un pas en arrière.

L'autre étendit la main, et, d'une voix basse et faible.

— J'ai voulu, dit-il, arriver jusqu'à vous.

Robert ne répondit rien.

— J'avais... j'ai une grâce à vous demander.

— Une grâce ! à moi ?

— A vous ! Depuis ce matin...

Le malheureux de pâle devint pourpre. Il prit sa tête dans ses mains comme pour la cacher ; mais ses mains retombèrent, et il reprit d'une voix plus ferme :

— Depuis ce matin, je suis condamné à mort. On ne repousse jamais la dernière prière d'un condamné. Vous m'écouterez, monsieur.

— Parlez ! dit Robert.

— Mes fautes, mes crimes, dit Jacques au bout d'un instant, vous les connaissez. Dès les premiers regards que j'ai jetés sur la vie, je me suis dit qu'il n'y avait ni hommes vertueux ni criminels dans le sens absolu du mot, mais seulement des lâches et

des braves. A qui ose, le monde appartient! me disais-je; riche, il aura le pouvoir; pauvre, il aura la fortune; inconnu, il aura la célébrité. J'ai osé. Plus tard, j'ai reconnu qu'au-dessus de la volonté des plus forts, il y avait une justice immuable comme l'ordre des saisons. A côté des tribunaux qui punissent les maladroits, il est une troisième sanction, la plus terrible : celle de l'opinion. Quand, à force de sophismes, j'avais étouffé les remords; quand, à force d'habileté, j'avais évité les poursuites, l'opinion était là, là toujours, ennemi implacable et invincible. Oh! que j'ai souffert! Savez-vous que pendant des années je n'ai salué personne, tremblant qu'on ne me rendît pas mon salut. Quand je rencontrais quelqu'un de connaissance, j'attendais, le front haut, l'air indifférent. Au fond de l'âme j'étais anxieux comme une mère qui se dit auprès de son enfant malade : vivra-t-il ou ne vivra-t-il pas? Des joies, j'en ai eues, sans doute. Quand je forçais la porte d'un salon ou la poignée de main d'un galant homme, je triomphais comme César; mais si la main et la porte restaient fermées!... Cela est arrivé. Aller vivre au

désert? Eh! sans doute, c'était la vérité. Mais on ne désire que ce qu'on n'a pas. Le désert m'était ouvert, je suis resté dans le monde. Au calme et au repentir, j'ai préféré la lutte et l'endurcissement. Pour obtenir une place parmi les honnêtes gens, j'ai fait mille petites infamies et cent bonnes actions. Je me suis contraint, humilié; pour la jouissance orgueilleuse de l'emporter à la fin, j'ai mis mon amour-propre sous mes pieds à toutes les heures du jour. Et j'ai vieilli ainsi... j'ai des cheveux blancs. Enfin, j'allais réussir. Vous vous trouvez sur ma route. Partez! me dites-vous? Partir!... J'ai préféré vous perdre!...

— Vous saviez que j'aimais Suzanne, vous avez spéculé sur mon amour.

— C'est vrai.

— Vous m'avez calomnié.

— C'est vrai.

— Vous m'avez dénoncé.

— C'est vrai.

— Qu'attendez-vous donc de moi?

— Que vous receviez MM. de Bayentz et de Rou-

zoff, qui vont venir de ma part vous demander réparation.

— Moi ! me battre avec vous ! jamais !

— Je vous ai dit que je venais vous demander une grâce, monsieur, fit Jacques lentement en baissant la tête. Que désirez-vous de moi ? Que je disparaisse ? Eh bien ! faites-moi la grâce de me tuer demain !

— Monsieur !

— Si je ne suis pas tué, je vous jure de quitter la France, de partir. Jamais vous n'entendrez parler de moi ! Vous êtes trop brave pour que je prenne la peine de vous dire que vos jours me seront sacrés.

— Monsieur !

— Oh ! laissez-moi me rappeler tout ce que je voulais vous dire. Ah ! vous m'avez donné cent mille francs, les voilà ! voilà le reste de ma fortune en traites. Prenez tout, je ne me réserve rien, pas même mon mobilier. Vous donnerez cela à qui vous voudrez... aux pauvres. Cette casaque de matelot me suffit. Je travaillerai, je mendierai, s'il le faut. Que voulez-vous de plus ?

— Je ne veux rien ! dit Robert en repoussant les papiers.

— Vous trouvez que ce n'est pas assez ! Tenez ! voici l'aveu de mon crime. Il est écrit et signé de ma main. Vous le voyez, je me livre, je me confie, je m'abandonne pieds et poings liés. Ayez pitié !

Jacques se jeta à genoux.

— Battez-vous avec moi ! Vous êtes jeune, vous êtes poëte, vous devez comprendre ! Je veux bien partir, je veux bien mourir. Mais garder ces coups... ces coups de cravache, c'est impossible ! vous m'avez frappé devant vingt personnes. Tout Paris parle de cela. Grâce !

Le misérable suffoquait ; sa voix sortait comme un râle ; de ses yeux tombaient des larmes brûlantes :

— Je ne me fais pas meilleur que je ne suis, balbutiait-il. Mais le châtiment dépasse la faute. Il la dépasse, en vérité !... Je suis un homme énergique, capable du bien comme du mal. Je me dévouerai à vous. Je serai votre chien. Je vous aimais... Vous m'avez donné la main... Grâce ! battez-vous ! battez-vous !

Robert fut vaincu..

— Eh bien! dit-il...

— Eh bien? s'écria le misérable, haletant.

— Eh bien! soit, je me battrai.

— Tu ne te battras pas! s'écria Suzanne en se précipitant dans le cabinet.

— Suzanne.

— Oui, Suzanne! oui, ta femme! oui, moi qui ai tout entendu et qui ne veux pas que tu risques ta vie contre celle de cet homme.

Elle se tourna vers Jacques Lefèvre, toujours prosterné :

— Monsieur, dit-elle, relevez-vous et partez. J'ai écrit au procureur du roi. On sait que vous êtes ici et l'on va venir vous arrêter.

— Qu'as-tu fait, malheureuse enfant! s'écria Robert.

Jacques demeurait immobile.

— Partez donc, monsieur! dit Robert.

Le son de cette voix secoua le misérable. Il poussa un rugissement et se prit à tourner la tête avec un

regard effaré. Il cherchait une porte et ne la trouvait pas.

— Là ! fit Suzanne en lui indiquant du doigt une issue.

Il y courut. Mais, au moment de sortir, il s'arrêta de nouveau, comme pétrifié. En voyant les jeunes époux dans les bras l'un de l'autre, il fut pris d'un accès de rage. Il tira un pistolet de sa poche et fit feu.

VOYAGE
D'ARISTIDE VÉNARD
AU PAYS DES ROMANS

ÉTUDE MACARONIQUE

I

UNE CHEVAUCHÉE

Par une belle matinée de printemps, deux cavaliers chevauchaient côte-à-côte le long d'une rivière pure et limpide; l'un était couvert d'un large manteau; un feutre brun ombrageait ses épais sourcils. L'autre était également couvert d'un large manteau, mais il avait sur la tête un chapeau blanc comme la neige.

Tout était parfum et poésie autour d'eux. Les ormes qui bordaient le chemin agitaient leurs pana-

ches verts; la prairie était émaillée de marguerites et de coquelicots; les oiseaux chantaient leur hymne au Créateur, et de petits lézards dorés s'enfuyaient de droite et de gauche, comme doivent le faire les amis de l'homme, quand ils l'aperçoivent de près ou de loin.

Solitude des champs, grands bois remplis de voix mystérieuses, splendeur du ciel bleu, chansons des moissonneurs, crépuscule embaumé, clochettes des troupeaux, grande et imposante nature, que je plains les cœurs insensibles qui vous préfèrent le monde et ses vaines agitations!

Les deux cavaliers suivaient fidèlement les capricieux méandres de la rivière; le murmure des eaux n'aurait point empêché l'œil d'un observateur d'entendre leur conversation.

— Mon nom, disait le premier, c'est Aristide Vénard. Fils d'une mère coupable et d'un père dénaturé, qui refusa toujours de reconnaître son enfant, je vis, à sa mort, d'avides collatéraux s'emparer de tous ses biens. Ma mère, ayant contracté l'habitude de s'enivrer, ne tarda pas à suivre son séducteur

dans la tombe, et bientôt je fus banni de la ville d'Angoulême avec défense de porter le beau nom de Vénard!

Le cavalier s'arrêta un moment pour déguiser la pâleur qui le suffoquait, puis il continua :

— Ce qui mettait le comble à mon désespoir, c'était de me voir séparer d'Eulalie. Cette jeune fille n'était pas née sur un trône; il ne lui manquait que cela pour être princesse. Si jamais vous la rencontrez, vous la reconnaîtrez facilement à ses jambes, les plus belles jambes d'Angoulême! Son père était chapelier. C'est à sa munificence que je dois ce coursier moins rapide que le zéphyr et ce chapeau plus blanc que la neige : « Va, jeune homme, me dit ce vieillard, et si jamais tu fais fortune, viens me demander ma fille. Dépêche-toi cependant, car si tu tardais... elle a des jambes qui ne peuvent pas attendre. »

Il dit, et appuyant son pied sur mon échine, il me lança dans l'abandon.

Lassé d'une société corrompue, dégoûté du monde où le vrai mérite sera toujours méconnu, je me suis

mis à la recherche de cette contrée heureuse où fleurit l'imprévu, où mûrissent les surprises; en un mot, je cherche le pays des romans.

Le second cavalier prit la parole à son tour :

— Je m'applaudis, s'écria-t-il, du hasard qui m'a fait vous rencontrer. Je suis l'Inconnu. Il est inutile de m'expliquer plus clairement; qui est-ce qui ne connaît pas l'Inconnu? Ah! jeune homme, applaudissez-vous cent fois de l'ingratitude de vos compatriotes. J'arrive de ce royaume merveilleux où vous appellent vos aspirations; j'en arrive et j'y retourne. A peine avais-je mis le pied sur le sol de la France, que des agents du pouvoir me demandèrent mon passe-port, comme si l'Inconnu pouvait avoir des papiers! Dérision! folie! Suivez-moi, vous serez bientôt initié aux splendeurs de la vie romantique!

L'Inconnu pressa les flancs poudreux de son cheval; Aristide le suivit au galop, et tous deux disparurent dans un nuage de poussière.

II

COMMENT ARISTIDE FUT ARRÊTÉ PAR DES BRIGANDS, ET CE QUI EN ADVINT

Un coup de feu se fit entendre dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écria Aristide.

— Rassurez-vous, dit l'Inconnu, ce sont des voleurs.

— S'ils me tuent?

— S'ils vous tuent, vous serez transporté dans quelque château des environs, où une gracieuse et lymphatique héroïne vous entourera de soins assidus. Après vingt-quatre heures, vous pousserez un soupir; elle mettra la main sur son cœur. Le lendemain vous ouvrirez les yeux, et vous la trouverez à votre chevet, pâle et décolorée. Huit jours après, vous l'aimerez de toute la force d'un premier amour.

— Et Eulalie? interrogea Vénard.

— Attendez donc, fit l'Inconnu avec impatience, vous n'en êtes encore qu'au premier volume.

— Eh bien ! passons au second.

— Au second volume, un homme de quarante ans, qui sera comte, baron ou Brésilien, viendra vous disputer la main de la jeune personne. Vous vous battrez avec lui...

— Pas du tout, s'écria Aristide, je ne me battrai sous aucun prétexte.

L'Inconnu continua d'un ton impérieux :

— Vous vous battrez avec lui et vous serez blessé.

— Ce sera amusant ! grommela Vénard.

— Au troisième volume...

L'Inconnu n'en put dire davantage. Une main formidable avait saisi son cheval par la bride. Aristide se vit entouré d'une foule de gens de mauvaise mine.

— Halte-là ! cria-t-on.

L'Inconnu dégaina.

— Bon ! il va me défendre, pensa Aristide.

— Voici mes armes, continua l'Inconnu; ce jeune gentilhomme va vous donner les siennes; ne nous faites pas de mal.

Aristide demeura stupéfait.

Une demi-heure après, nos deux héros, chargés de chaînes pesantes, étaient assis au fond d'une caverne sur deux quartiers de rocher.

Une vieille femme préparait le repas des bandits.

Un veau tout entier rôtissait devant un immense brasier, et les cruches remplies de vin de Porto circulaient à la ronde.

— Où donc est Laura? demanda l'un des gens de la bande.

A ces mots, on vit approcher une jeune fille qui était couchée sur de riches tapis.

Jamais une telle beauté n'avait frappé les regards d'Aristide.

Le profil grec de Laura se découpait harmonieusement sous une chevelure d'ébène relevée de chaque côté en épais bandeaux où se jouaient des perles et des sequins. Son cou, d'une pureté antique, se fondait en suaves contours sur ses magnifiques épaules. Ses bras, blancs et forts, se dégageaient avec noblesse de son corsage de velours noir.

La lueur vacillante des torches qui éclairaient la

caverne entourait d'une fantastique auréole cette merveilleuse apparition.

— Que veux-tu, Lamberti? demanda la jeune fille d'une voix saccadée. N'est-ce donc pas assez d'avoir fait mourir ma mère de douleur? n'est-ce donc pas assez d'avoir égorgé mes frères? tu en veux encore à mon honneur?

— Eh bien! oui, je t'aime! s'écria le bandit. Je suis las de carnage et de sang. Cette nuit, la Madone m'est apparue : « Lamberti, m'a-t-elle dit, il en est temps encore, retourne à ta chaumière; le bonheur n'est pas dans le crime. » Ah! si tu voulais, Laura, si tu voulais!

— Non! monstre odieux, non, je ne t'aimerai jamais! La colombe peut-elle aimer le vautour?

Un nuage de colère passa sur le front du bandit. Il porta la main à son poignard, puis il se rassit brusquement.

— C'est bien, murmura-t-il, nous verrons qui de nous deux brisera l'autre!

Le festin commença.

Au milieu du choc des verres et parmi les rires

bruyants, Aristide surprit un regard rapidement échangé entre Laura et l'Inconnu. Il sentit l'espoir renaître dans son âme.

Les brigands, épuisés par de nombreuses libations, succombèrent bientôt à la fatigue.

Quand Laura les vit complétement endormis, elle s'approcha des deux captifs et les débarrassa promptement de leurs chaînes.

Aristide profita de sa liberté pour remettre son chapeau.

— Prends cette lampe, dit Laura à l'Inconnu, et enfonce-toi sous les profondeurs de ce souterrain. Quand la voûte trop basse ne te permettra pas de marcher, tu ramperas sur le ventre. Si tu entends du bruit, ne crains pas de t'enfuir; mais va toujours devant toi, car la route est difficile!

— Et toi, Laura, s'écria l'Inconnu avec transport, ne viens-tu pas avec nous?

L'œil de la jeune fille s'illumina d'un orgueil sauvage. Ses narines se dilatèrent. Elle releva fièrement la tête.

— Moi, je reste, fit-elle d'une voix sourde; je m'appelle LA VENGEANCE !

III

LE SOUTERRAIN

L'Inconnu s'était emparé d'une torche. Aristide mit un jambon sous son bras et saisit l'Inconnu par le pan de son habit. Tous deux s'enfoncèrent sous les voûtes profondes.

Après deux heures de marche, l'Inconnu heurta quelque chose du pied. Il fit un faux pas et tomba, entraînant Aristide dans sa chute. La torche s'éteignit brusquement.

Rien autour d'eux que le rocher, rien qu'une horrible obscurité ! On entendait au loin l'eau qui suintait goutte à goutte et tombait avec un bruit sourd au milieu d'un morne et sinistre silence.

— Qu'est-ce qui vous a fait tomber? demanda Aristide tout tremblant.

— Heu! fit l'Inconnu avec indifférence, un cadavre, sans doute.

— Un cadavre! s'écria Vénard.

— Oui, il est cousu dans un sac... Vous pouvez tâter.

— C'est, ma foi! vrai... Mais il est humide!

— C'est du sang, dit l'Inconnu.

Aristide frémit de la tête aux pieds :

— Que faut-il en faire?

— Il faut continuer notre route et le laisser là. Ses parents viendront le réclamer.

— Continuer notre route! Encore faudrait-il pouvoir nous orienter...

— Ne soyez pas en peine pour si peu de chose. N'entendez-vous pas comme un bruit lointain?

— Oui, on dirait la respiration d'une créature.

— C'est une bête fauve qui s'est réfugiée dans ce souterrain. Nous n'avons qu'à la suivre et nous trouverons certainement une issue.

Aristide saisit de nouveau l'Inconnu par le pan de son habit, et ils continuèrent d'avancer.

Mais tout à coup le sol manqua sous leurs pas. Ils

descendirent avec une vitesse toujours croissante, et Aristide eut bien soin, tout en serrant le jambon sous son bras, de se cramponner plus fortement au pan de l'habit.

Après quelques minutes, il aperçut comme un crépuscule lointain ; l'air qu'il respirait lui sembla plus pur et plus doux. Le jour se fit peu à peu, et il se trouva enfin dans un océan d'azur...

IV

PETITE COSMOGRAPHIE COMPARÉE

— Où diable nous trouvons-nous? s'écria-t-il.

— Nous sommes en pleine atmosphère, répondit l'Inconnu. Le pays des romans est au-dessous de nous.

— Mais il me semble que je tourne?

— Tout corps tombé en équilibre doit tourner. Nous sommes passés à l'état de comètes.

— Et comment descendrons-nous?

— C'est ce que j'ignore. Commencez par lâcher le pan de mon habit!

Aristide obéit à regret. L'inconnu était entraîné comme dans un courant rapide, et Aristide se mit à tourner autour de lui.

L'émotion qu'il éprouva fut si forte qu'il laissa échapper le jambon. Aussitôt le jambon se mit à tourner autour d'Aristide.

— Oh! oh! s'écria celui-ci, j'ai un satellite!

— Jetez votre chapeau, dit l'Inconnu.

Aristide, subjugué par son compagnon de voyage, jeta le chapeau plus blanc que la neige.

Le chapeau commença de décrire des cercles autour du jambon.

Ils continuèrent de s'en aller à la dérive, Aristide tournant autour de l'Inconnu, le jambon autour d'Aristide, et le chapeau autour du jambon.

Une partie de la journée s'écoula ainsi. Aristide commençait à se désespérer, quand il sentit qu'il changeait de direction.

Nos deux personnages étaient entraînés par la

chute d'un aérolithe. Ils tombèrent heureusement dans les ondes transparentes d'un lac azuré.

Arrivé au fond du lac, Aristide se rappela les vers de M. Scribe :

Quand on tombe dans l'eau comme une lourde masse,
Un simple coup de pied vous porte à la surface.

Il donna le coup de pied, mais d'une façon si malheureuse qu'il atteignit l'Inconnu en pleine poitrine. Celui-ci lui rendit son offense, et Aristide se sentit remonter, poussé par les coups de pied que l'Inconnu lui appliquait par derrière.

Il eut bien vite gagné le rivage et s'étendit sur le gazon, afin de donner à ses habits le temps de sécher.

Quand il eut goûté quelque repos, Aristide se mit à explorer les environs.

V

CONVERSATION DE VÉNARD AVEC UN TURC

Il se trouvait dans une vallée délicieuse dont l'air avait la singulière propriété de tenir lieu de nourriture à ceux qui le respiraient, de sorte que les habitants de cette contrée peuvent entreprendre le plus long voyage sans se mettre en peine de faire aucune provision.

Aristide, ayant aperçu quelques entassements de rochers, eut la curiosité de s'en approcher et de les toucher de la main. Quel ne fut pas son étonnement de les trouver si tendres qu'ils cédaient à la moindre pression, comme de la laine ou du caoutchouc ! Il n'aurait jamais compris ce phénomène, si on ne le lui avait expliqué par la suite. Un amant malheureux était venu gémir la veille dans cette solitude, et les rochers n'avaient pu résister à ses accents douloureux. Les uns s'étaient fendus du haut en

bas, les autres s'étaient laissé fondre comme de la cire, et les plus durs s'étaient attendris...

Il est facile de juger quelle doit être la complaisance des échos dans un pays où les rochers sont si sensibles.

Vénard s'enfonça dans un sentier qui serpentait autour d'une verte colline. Il aperçut bientôt un superbe Turc qui fumait une interminable pipe d'où s'échappaient mille et une bouffées de tabac.

Il ne put résister au désir de l'interroger.

— Je suis le conte oriental, lui dit le Turc, et puisque vous semblez me porter quelque intérêt, je vais satisfaire la curiosité que je lis dans vos regards.

VI

HISTOIRE DE CHEMS-EDDIN, FILS DE MULEY-BEN-CHAMEAU

Mon père était un des plus riches joailliers de Damas; il avait pour voisin un cadi barbare et cupide, nommé Moustafalem. Autant la race des cadis est vile et rampante auprès de ses supérieurs, autant

elle se montre pleine de morgue et d'arrogance envers ses inférieurs. C'est ainsi qu'on fait payer à ceux qui sont au-dessous de soi les dédains et l'insolence de ceux qui sont au-dessus.

Moustafalem avait une fille plus belle que la pleine lune; on la nommait Selmi-Kourak, ce qui signifie *Fleur des pois*. Ses lèvres avaient l'éclat du corail, ses dents étaient plus belles que les perles que l'on voit au fond de la mer, et sa chevelure faisait onze fois le tour de son corps. Mais, avant de continuer le récit des aventures de mon père, il est bon de vous faire connaître l'histoire de Moustafalem.

HISTOIRE DE MOUSTAFALEM, CADI DE DAMAS

Un jour que Moustafalem était allé retirer une somme considérable de chez l'un de ses débiteurs, il rencontra un chamelier qui s'arrachait les cheveux et donnait les marques du plus violent désespoir. Il voulut en connaître la cause. Voici ce que lui raconta le chamelier :

HISTOIRE DE ZÉRI-NOURREDIN ET DE LA MULATRESSE DE BASSORA

Je suis fils d'un pâtissier de Bassora, qui faisait les fournitures du palais du sultan Tiphli-Ramadin. Tiphli-Ramadin avait recueilli auprès de lui un misérable calender qui passait pour un homme d'une grande expérience.

Ce calender se nommait Mac-ben-Seïd, et la façon dont le sultan l'avait rencontré est assez singulière pour que je ne vous la cache pas.

HISTOIRE DE MAC-BEN-SEID, CALENDER, ET DE TIPHLI-RAMADIN, SULTAN DE BASSORA

Un jour que le sultan était à la chasse...

— Permettez, monsieur, interrompit Aristide, votre confiance m'honore, mais des affaires pressantes me forcent de continuer ma route. Seriez-vous assez bon pour m'indiquer le plus court chemin pour arriver à la capitale de ce beau pays?

— Rien n'est plus simple, répondit le Turc. Vous allez trouver à droite le Royaume de la Chevalerie,

puis la République des Bergers; vous traverserez ensuite l'Anarchie des Romans traduits de l'anglais, après quoi vous serez arrivé.

— A quel hôtel me conseillez-vous de m'arrêter?

— Heu? la chose est indifférente. Hôtel Dentu, hôtel Hachette, hôtel Michel Lévy, hôtel Cadot, etc., etc...

— Monsieur le Turc, j'ai l'honneur de vous saluer.

— A propos, reprit le Turc, si vous rencontrez un homme de bonne volonté, vous ferez bien de me l'envoyer. J'ai beaucoup de choses à raconter.

— Je n'y manquerai pas.

— Mille et une salutations.

VII

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

Aristide passa la manche de son habit sur son chapeau plus blanc que neige, et il se mit à descendre le versant de la colline.

Une berline passa rapidement à côté de lui, et

comme il s'étonnait de la témérité du cocher, la roue accrocha un tronc d'arbre, les chevaux furent renversés, et la berline à moitié brisée tomba dans une fondrière.

Aristide voulut courir au secours des voyageurs, mais il vit sortir par le carreau de la portière un personnage qui lui était déjà familier.

Ce ne fut pas sans une joie profonde qu'il reconnut l'Inconnu.

— Malheureux! s'écria ce dernier en pressant Aristide entre ses bras, osais-tu bien t'aventurer dans un pays étranger sans le secours de ton seul ami?

— Mon Dieu! s'écria Vénard touché jusqu'aux larmes, vous êtes une bien bonne nature.

— Je me suis voué à toi, dit l'Inconnu. Tu peux marcher, confiant et fort, et ta main dans la mienne. J'écarterai les broussailles de ton chemin, je déchirerai le testament mystérieux, je prouverai que le comte est un assassin et je te rendrai l'héritage de tes pères.

— Ce sera bien gentil de votre part.

L'Inconnu essuya une larme qui sillonnait son visage bronzé.

— Tu vas traverser d'abord la Vieille-Romancie, reprit-il en passant son bras sous celui d'Aristide, car ce pays se divise en plusieurs provinces. Il était fort borné autrefois. On n'y recevait que peu d'habitants, encore étaient-ils tous choisis entre les princes et les héros les plus célèbres. On se souvient du nom et des aventures de ses premiers habitants : d'Artus et des chevaliers de la Table Ronde, Palmérin d'Olive, Primaléon de Grèce, Perceforêt, Amadis, Roland, Mélusine, et plusieurs autres dont les noms m'échappent. On les voyait se signaler par mille exploits, pêle-mêle avec les génies, les fées, les enchanteurs, les géants, les endriaques, toujours combattant, jamais vaincus. Aussi leurs succès faisaient-ils de la Romancie *le plus beau pays du monde.*

Mais un si grand éclat ne manqua pas d'attirer beaucoup d'étrangers dans le pays, entre autres Pharamond, Cléopâtre, Cyrus, Polixandre, etc., etc...

Les choses devaient dégénérer bien autrement

par la suite. On ne craignit pas d'admettre dans la Romancie des aventuriers, des domestiques, des épiciers, des boulangers, des fripiers, des voleurs de profession, faussaires, grinches, argousins. On y vit aussi des femmes de mauvaise vie, et même des avocats! si bien qu'on fut obligé d'établir plusieurs départements.

Ces tours d'argent, ces palais de diamant, marquent la limite du Royaume de la Chevalerie. Plusieurs monstres aux langues de feu nous empêcheraient d'y pénétrer, parce que j'ai oublié mon talisman. Mais, en appuyant un peu sur la gauche, nous entrons dans la Haute-Romancie.

VIII

DICTIONARY POCKET

— Ah! les jolies femmes! s'écria Vénard.

— Elles ont un teint de lis et de roses, dit l'Inconnu.

— Mais il me semble apercevoir, derrière elles, comme de petits points rouges, blancs et jaunes.

— Ce sont des fleurs qui naissent sous leurs pas.

— Me sera-t-il permis d'adresser la parole à cette charmante brune, qui est si décolletée?

— Sans doute! mais en prenant bien garde de ne la choquer par aucune expression commune et vulgaire. Voici presque tous les mots qui composent le vocabulaire de ces dames: l'Amour et la Haine, Transports, Désirs, Alarmes, Espoirs, Plaisirs, Beauté, Cruauté, Perfidie, Jalousie, Je languis, Je meurs, Cœur, Sentiments, Espoir, Jouissance, Gazon, Charmes, Attraits, Appas, Enchantements, Félicité, Disgrâce, Verdure, Vœux, Serments, Tendresse, Formes, Satin, Brûlant, etc.

Avec ce petit vocabulaire, on n'a pas besoin de penser, et encore moins d'avoir de l'esprit.

— Courons! s'écria Vénard, je brûle de me rapprocher de l'objet de mes désirs.

— Bravo! s'écria l'Inconnu.

— Elle efface tout ce que la nature a fait de plus beau; c'est le chef-d'œuvre des Dieux, la mère des

Grâces, elle enchaîne tous les cœurs ; on dirait Vénus même, et l'Amour s'y méprend !

IX

ARISTIDE RENCONTRE MANON LESCOT

La belle vint au devant d'Aristide, et il lui tendit la main.

— Vous semblez étonné, lui dit-elle, de la liberté de mes façons. Je me nomme Manon Lescot (et non pas Lescaut, comme on l'a prétendu depuis plusieurs années).

— Ah! madame, vous jouissez d'une bien mauvaise réputation...

— C'est là le moindre de mes soucis. Croyez bien que si on publiait l'histoire de vos contemporains, comme ce polisson de Prévost s'est permis de publier la mienne, peu de vertus résisteraient à cette épreuve. La femme la plus chaste serait au désespoir de n'avoir possédé qu'un seul homme. Bien mieux, il lui serait impossible de l'aimer si la com-

paraison lui était interdite. La femme a les mêmes passions et les mêmes vices que l'homme, avec beaucoup moins d'énergie que lui pour y résister.

— Permettez-moi, madame, j'ai connu à Angoulême des personnes très-vertueuses. Ainsi nous avons madame Simon.

— Vous n'étiez ni leur complice, ni leur confident, voilà tout. La femme la plus sincère en amour est toujours flattée des hommages qu'elle reçoit, même des indifférents. Elle aime à entretenir une passion, lors même qu'elle ne croit pas à son dénoûment. C'est la conséquence du sentiment qui nous porte à mettre cinquante écus dans notre poche et cent écus dans notre tiroir, quand le ciel nous en a envoyé cent cinquante.

— Le petit corps de réserve! Ah! mademoiselle Manon, vous n'avez pas volé votre réputation.

— C'est ce qui vous trompe, jeune homme. J'ai été très-calomniée par les auteurs dramatiques.

Ces messieurs m'ont mise à toutes les sauces, et Dieu sait comme ils m'ont arrangée, les gredins!

Desgrieux, c'était mon sentiment fixe, mais on n'a jamais vécu de ses appointements!

Aristide fit une moue significative.

— Madame, s'écria-t-il, vos paroles font rougir mon chapeau. Vous n'êtes qu'une *dame aux camellias!*

Et comme mademoiselle Lescot s'apprêtait à lui arracher les yeux, l'Inconnu attira vivement Vénard d'un autre côté.

X

QUELQUES INDUSTRIES A LA MODE

— Voici, mon cher ami, lui dit-il, le quartier des manufacturiers, tailleurs, arrangeurs et fripiers du pays. Les manufacturiers sont rares, mais les arrangeurs abondent. Ils sont classés par catégories.

Les souffleurs s'emparent d'un petit rien, d'un détail négligé par l'ouvrier, et savent si bien l'enfler en le soufflant, qu'ils en fabriquent un volumineux ouvrage.

Les ravaudeurs sont moins ingénieux. Tout leur

art consiste à donner un air de nouveauté aux choses les plus vieilles et les plus usées. C'est le procédé qu'emploiera un jour l'écrivain qui doit publier notre voyage.

Les ravaudeurs ont pour auxiliaires quelques teinturiers qu'on appelle collaborateurs.

Les vrais peintres sont en très-petit nombre. Mais on trouve en revanche des enlumineurs étonnants. Toutefois il ne faut rien leur demander de ressemblant; ce n'est pas là leur métier. Ils exagèrent si bien ce qu'ils ont vu, qu'il est impossible de se représenter un objet quelconque d'après la description qu'ils en savent faire.

Ces derniers venus, qui se sont installés dans des boutiques toutes neuves, nous donnent le dernier mot de l'artifice moderne. Poussés par cette soif de publicité qui prive de leurs commis tant de boutiquiers de province, n'ayant d'ailleurs ni l'imagination, ni la fécondité nécessaires, ces industriels s'emparent de l'œuvre d'un autre.

Ils changent les hommes en femmes — et réciproquement. Il est très-difficile de reconnaître un roman

arrangé de la sorte. Je recommanderai ce procédé aux jeunes *fruits secs* de la littérature.

— Tous ces personnages me portent sur les nerfs, interrompit Aristide. Mêlous-nous plutôt à ces groupes de promeneurs.

LE BARON DE LUIZI.

Ma sonnette! ma sonnette! Deux ans de ma vie pour connaître le secret de cette femme.

RAPHAEL.

Dites donc, votre sonnette et vos jetons ressemblent singulièrement à mon petit morceau de peau de chagrin.

LE BARON DE LUIZI.

Je n'ai rencontré qu'une femme vertueuse, et c'était une femme adultère!

VILLEFORT.

J'ai vu des femmes adultères, mais aucune d'elles n'était vertueuse.

MODESTE MIGNON.

Femmes, n'écrivez jamais à un poëte! Ces gens-là sont plus intéressés et moins intéressants que les autres. J'écrivais à Canalis, et c'est Legouvé qui m'a répondu!...

EDMOND DANTÈS.

... Et la voile disparut à l'horizon! — C'est fort bien, mais voilà pas mal d'années que je reste célibataire. Voyons, Dumas, décidez-vous. Vous avez promis de me *faire faire une fin*.

TOLLA.

Je voudrais bien savoir comment Stendhal a fait ses chroniques italiennes, et si les faiseurs de romans historiques ont toujours été gens à scrupules. Croiriez-vous qu'on a voulu me contester mon origine? La femme était Italienne, c'est possible, mais le roman est bien français.

MADAME DE MORTSAUF.

Il serait très-bien de mourir d'un amour refoulé,

si la vertu était exempte de toute hystérie. L'amour est plein de poésie, mais le desséchement!...

GEORGES LESTER.

Uniquement occupée du désir de plaire, elle me protestait sans cesse de son amour; et chaque soir elle était entourée de ténors de passage et d'une bande empressée des oisifs de la ville! O femmes! que vous faut-il donc, puisque l'amour le plus sincère et le plus entier ne peut vous suffire?

INDIANA.

Quel dommage que l'homme qui nous épouse devienne fatalement notre mari!

MARGUERITE DE BOURGOGNE.

Beau cavalier, deux mots!

BURIDAN (qui passe en fredonnant.)

Madame à sa tour monte,
Mironton, tonton... etc.

XI

OÙ IL EST PROUVÉ QU'IL N'Y A QUE LES MONTAGNES QUI NE SE RENCONTRENT JAMAIS

— Oh! oh! s'écria Aristide, que va-t-il se passer?

Mais l'Inconnu l'attira vivement dans une rue déserte.

— Jeune homme, lui dit-il, il serait oiseux d'écouter plus longtemps ces futilités. La vie est une vallée de larmes. Préparez-vous à supporter de terribles assauts.

Aristide releva la tête. Son front s'illumina d'un nuage de terreur.

— Mettez la main sur mon cœur, dit-il avec emphase, et si vous le sentez battre, n'attribuez cette agitation qu'à la crainte!

— C'est bien, dit l'Inconnu. Vous me trouverez en temps et lieu.

Et il disparut.

Aristide, resté seul, s'abandonna à des pensers amers.

— Mon Dieu! murmura-t-il, j'aurais peut-être mieux fait de rester à Angoulême!

Il leva les yeux au ciel; mais son regard s'arrêta au premier étage d'une maison qui se trouvait placée en face de lui.

Une jeune femme était accoudée à la balustrade du balcon.

Et cette femme, c'était Eulalie!

Vénard poussa un cri et fit un pas pour s'élancer en avant; mais Eulalie mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence.

Elle disparut un instant et revint avec une échelle de soie qu'elle déploya rapidement.

En deux bonds, Aristide se trouva dans ses bras. Elle était entourée de plusieurs enfants en bas âge, qui jouaient sur le tapis de son appartement.

— M'aurais-tu été infidèle? demanda Vénard.

Eulalie rougit visiblement.

— Cette question est une injure! s'écria-t-elle.

— Mais ces enfants?

— Je les ai adoptés, voilà tout. O mon Vénard! serais-tu indigne de compromettre mon cœur?

Aristide se jeta aux pieds d'Eulalie et s'excusa de ses soupçons.

XII

L'ENLÈVEMENT

Minuit venait de sonner à l'horloge de Saint-Claude-le-Limousin.

La chaise de poste attendait à l'angle du Marché-aux-Veaux.

Une femme masquée et vêtue de noir ouvrit brusquement la portière et la referma sur elle.

La voiture partit au galop.

— Arrêtez! arrêtez! cria la dame.

Mais le postillon fouettait toujours.

— Arrêtez! vous dis-je, voulez-vous faire mourir une pauvre femme?

Mais le postillon fouettait toujours.

Quand la voiture eut laissé derrière elle les fau-

16

bourgs de la ville, il descendit enfin de son siége.

— Rassurez-vous, madame, dit-il à voix basse, Aristide ignore toujours que, pressée par les sollicitations de votre famille, vous êtes devenue l'épouse d'un autre ! Mais l'infortuné, en butte à la jalousie du comte, a été conduit aujourd'hui même au donjon des Treize-Tours.

— Pitié, mon Dieu ! pitié ! murmura la voyageuse.

— Rassurez-vous, continua le postillon, dans une demi-heure Vénard sera ici. Vous pouvez ajouter foi à mes paroles, je suis l'Inconnu...

XIII

L'ÉVASION

Abandonnons pour un instant la misérable Eulalie, et retournons à notre héros.

Aristide, jeté brusquement au fond du cachot, et n'ayant d'autre distraction qu'une cruche d'eau et une botte de paille, s'empressa de casser la cruche.

Muni d'un morceau de grès, il se mit à l'ouvrage. La muraille avait tout au plus six mètres d'épaisseur. Au bout de quelques minutes, Vénard avait creusé un trou assez large pour y passer le corps.

Il égorgea trois sentinelles et sauta par-dessus le parapet.

Il tomba heureusement sur un brin de paille qui se trouvait là, et se mit à courir à toutes jambes.

Un moment après il était assis à côté d'Eulalie.

Et la voiture repartit au galop.

CONCLUSION

Ce jour-là, la ville d'Angoulême avait revêtu ses habits de fête. Les cloches sonnaient à toute volée. La joie était peinte sur tous les visages.

Le testament du père Vénard avait été retrouvé, et on venait de célébrer le mariage d'Eulalie avec Aristide, qui avait fait teindre son chapeau.

L'Inconnu s'était aussi fait connaître...

C'était lord Palmerston.

Laura était entrée aux Filles-Repenties. Ce qui prouve que les décrets de la Providence sont impénétrables!

FIN

NOTA. — En préparation: ***La Bohême des femmes,*** suite et complément des *Gens tarés.*

TABLE

DEUXIÈME PARTIE. — SUZANNE ROUHAUT.

TROISIÈME PARTIE. — SOUFFLER N'EST PAS JOUER.

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET